3 1761 08136485 3

JOSEPH DE PESQUIDOUX

CHEZ NOUS

Travaux et Jeux rustiques

(PREMIÈRE SÉRIE)

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE-6e

Tous droits réservés

22e édition

Il a été tiré de cet ouvrage

15 exemplaires sur papier pur fil des papeteries **Prioux,**

numérotés de 1 à 15.

CHEZ NOUS

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

Chez nous. *Travaux et Jeux rustiques.* 2e série.
16e édition..... 1 vol.

Sur la glèbe. 15e édition..... 1 vol.

Le Livre de raison. 18e édition..... 1 vol

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1921.

24776

JOSEPH DE PESQUIDOUX

CHEZ NOUS

TRAVAUX ET JEUX RUSTIQUES

(PREMIÈRE SÉRIE)

220276
2.2.76

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

DC
611
H727P4
t.1

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays

A LA MÉMOIRE

DE MON PARENT ET AMI

JACQUES LACOME D'ESTALENX

Capitaine au 234e régiment d'infanterie

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CROIX DE GUERRE

mort glorieusement à l'ennemi

le 15 juillet 1917

AVERTISSEMENT

J'ai hésité à réunir en volume ces pages sur les travaux, les coutumes et les jeux de « chez nous ». Elles datent d'avant la guerre. La dernière fut signée en 1914. *Depuis, tant d'événements ont occupé le monde et de si grands, qu'il ne paraît point qu'il y ait place pour ces récits sur la vie de chaque jour dans un coin de France. Cependant, si quelque chose est resté immuable dans le bouleversement des pays, des races et des idées, quelque chose de vivace et de résistant comme l'homme même, c'est bien le toit paternel et l'amour du foyer : un point dans l'espace, un sentiment dans le cœur; c'est bien le chez nous de chacun de nous.*

Indestructible asile quitté au son du tocsin, quand les cloches mêlées au tambour battu de rue en rue nous emplissaient de frissons pathétiques et nous jetaient sur nos armes, asile émouvant dont le plus pauvre emporta l'image sous ses paupières closes, et pour lequel il se battit...

C'était la maison blanche au tournant du sentier, le champ devant le seuil, la vigne sur le coteau, la lande où sont les pins, le ruisseau qui fait limite, la terre à soi, la terre aux autres, mûrissant toutes deux sous le même soleil... C'était l'éclat du jour sous le ciel familier, le goût de l'air épars sur le pays, l'odeur du sol, des feuilles et des fleurs... C'était le bruit du vent dans le chêne voisin, le mugissement du bœuf au pâturage, le bêlement d'un agneau égaré, l'aboi du chien ami... Surtout c'étaient les souvenirs humains : la chanson d'un bouvier dans le soir, le rire d'une vierge à l'aurore; et puis les baisers, les gestes des adieux, les bras noués et dénoués de la femme, la main des enfants enlacée à la vôtre, et l'étreinte des mères, et le regard des pères, les berceaux, les couches et les âtres, toute sa vie que l'on donnait...

. . . . . .

Oui! De ces millions de chez nous, incarnés en des millions de fils, la Patrie fut faite devant l'ennemi. Par ces millions de chez nous qui ont suscité des millions de bras, la Patrie fut défendue et sauvée. Avec ces millions de chez nous, sur le cœur des vivants et sur l'âme des morts, la Patrie monte à l'avenir...

C'est pourquoi je laisse aller ces feuilles,

pleines du souci, de l'attrait et de la douceur de la terre ancestrale, que celui à qui je dédie le livre m'a aidé à connaître, et qu'il a tant aimée...

J. P.

Le Houga d'Armagnac. — Décembre 1920.

CHEZ NOUS

LA COURSE LANDAISE

17 août 1912.

Hup ! Caracola ! Hup ! Hâ !

Et le drame commence. Le drame qui va se jouer cent fois cet été dans les arènes de toutes les villes des Landes et du Gers. Ou mieux dans celles de quelques cantons seulement, et puis aux deux extrêmes points de nos pays, à Toulouse et à Bordeaux. Le drame où des « cuadrilles d'écarteurs landais » provoquent des vaches de combat, sœurs des taureaux espagnols. Jeu périlleux, sanglant souvent, parfois mortel. Héritage des Maures, comme aussi le spectacle des cirques castillans. Les premiers, pour tromper la longueur des lourds après-midi de la canicule, les Arabes trièrent dans les troupeaux qui les suivaient les bêtes agressives et, développant en elles l'instinct de lutte, ils leur apprirent à foncer au galop sur l'homme. Immobile, comme scellé au sol, l'homme

attendait, jusqu'au moment où, prêt à être transpercé, d'un bond à droite ou à gauche il évitait la bête qui, emportée dans son élan, le dépassait. Ce fut l'origine de nos « courses landaises ». De ce bond est venu ce que nous appelons « l'écart », partie fondamentale de ce spectacle.

A travers le moyen âge où les seigneurs ne dédaignaient pas de descendre dans l'arène, à travers les temps modernes et les deux tiers du siècle dernier où les hobereaux de l'Armagnac et de la Chalosse élevaient chacun et poussaient au combat un taureau belliqueux, ces jeux se sont conservés jusqu'à nos jours. De nos jours ils font fureur.

Hup ! Caracola ! Hup ! Hâ !

La petite ville du Houga palpite toute. C'est en juillet, le jour de sa fête patronale. Très fière de ses courses renommées à la ronde, dès trois heures de cet après-midi torride, elle a envahi son amphithéâtre. Ses maisons, en file sur un plateau dominant le pays, des deux côtés de la route de Condom à Mont-de-Marsan, le seuil clos, sont vides. Et des villages voisins : de Mormès, étalé dans ses vignes, de Magnan et de Monlezun, en vedettes sur leurs crêtes, des cantons de Cazaubon et de Nogaro, un peuple est venu. Et maintenant cette foule, hommes au béret

rabattu sur les yeux, femmes au foulard noué sur le chignon, qui s'est amoncelée avec un bruit sonore de marée, reste muette, inquiète et ravie, dans l'attente d'un écart périlleux. Car si l'écart fait, les applaudissements, les cris et les fanfares éclatent à l'adresse de l'homme ou de la bête, un silence profond règne pendant la rencontre.

Hup ! Caracola ! Hup ! Hâ.!

Et Marin Ier, écarteur célèbre, face à la bête, haussé sur lui-même, pieds joints, le rein creusé, les mains en l'air, immobile, sa veste soutachée d'or serrant ses flancs et son béret brodé enfoncé, répète son appel. Il a maintes fois attaqué des vaches dangereuses. Mais celle-ci est terrible. Elle a déjà tué. Lui seul certains jours ose l'affronter. Elle est dans un de ces jours. Duel poignant. Les hommes, penchés en avant, laissent éteindre leurs cigarettes à leurs lèvres, les femmes pétrissent leur mouchoir. On ne parle plus. On respire à peine. Car Marin, comme la vache ne part pas, redoutant une ruse, recule, recule encore. Il recule pour l'attirer.

Caracola veut son moment. Cet homme, tout chamarré, elle le connaît bien. Elle l'a souvent frôlé, touché, atteint presque, mais pris, percé, pas jusqu'ici. Si c'était cette fois? Elle regarde ce peuple muet. Et puis lui,

qui l'appelle. Quarante mètres les séparent. Quelques secondes de galop. Elle sait sa vélocité. Des fils de bave pendent à son mufle. Elle gratte le sol du pied, secoue sa tête armée, mugit, mais ne part point. Une tempête d'injures s'abat sur elle. On la siffle et la hue. Plus haut que cette rafale elle mugit de nouveau. On se tait. Le silence angoissé reprend.

Alors Marin, pâle un peu, jouant le tout pour le tout, à petits pas rapides marche sur elle.

C'en est trop. Des quatre pieds à la fois elle part, fond sur lui. Ah ! quel train. Soudain l'homme s'arrête, oscille à gauche, à droite, puis brusquement porte son corps sur sa jambe gauche écartée, feint de choir, et, quand la bête attirée de ce côté, tête basse, va l'éventrer, pivote, opère un demi-tour sur son pied droit, la trompe et la fait passer !... Et ce pied droit a tourné sur place !... Un cri, deux cris, une stupeur d'admiration et, tout de suite, arraché à ces milliers de mains, un tonnerre de bravos qui va, dans la campagne, faire tressaillir les rares absents, et gronder comme un murmure de cloches dans la haute tour de l'église.

Trois fois, quatre fois, même bonheur. Au cinquième écart le coup passe si près que la veste soutachée d'or éclate sous la corne et

que, trop inclinée sur elle-même, Caracola roule à terre quelques pas plus loin. C'est un délire, aussitôt réprimé. L'émotion a été trop vive. Elle serre la gorge, noue les mains. Et lorsque jetant loin de lui les lambeaux de sa veste, l'écarteur rappelle la vache relevée, tout ce peuple, bras tendus, gorgé enfin de son plaisir, clame ensemble : « Prou ! Prou ! » Assez ! Assez. « Enquoère ün? » Encore un. « Arè qu'ün? » Rien qu'un, supplie Marin.

« Nou ! Nou ! » Non ! non ! reprend la foule. « Barra la baqua ! barra ! » Enfermez la vache, enfermez !

Et là-bas, à l'autre bout, une porte s'ouvre, où, fuyant cet homme insaisissable, Caracola s'engouffre. Appuyé à la talenquère, Marin s'essuie le front.

C'est le tour de Volontaria, de Capitana, Sierba, Grippa, Ragona, etc., compagnes de torril de Caracola ; et celui de Bras-de-fer, de Candeau, Kroumir, Giovanni, Fillang, camarades de cuadrille de Marin.

Toutes ont leur histoire. Voici celle de Caracola.

J'ai dit plus haut que nos pères élevaient leurs bêtes de course. L'usage en est perdu. Le recrutement se fait en Espagne. C'est là que les ganaderos landais achètent et renouvellent leur bétail. Il est formé de bêtes de

taille moyenne, fauves ou noires, rapides, endurantes, tout en muscles, d'humeur sauvage et d'une bravoure inouïe. N'importe quelle race n'est point apte à la course. Les andalouses, par exemple, sont trop en chair. Leur corpulence les fatigue. Après quelques séances, elles partent mal. L'amour les tente plus que la lutte. Un trait d'ailleurs les classe : elles sont fécondes. La bête de grande marque est stérile. Son sang irrité ne se prête pas aux amalgames. Il bout dans ses veines. De là ce perçant et cette droiture qui la caractérise. Oui, droiture, car si la vache de course doit être féroce, il importe qu'elle soit franche. Telle est la navarraise. Nourrie, non point d'herbe de mer comme le cheval de Mazeppa, mais d'herbe de ravine, âpre et sèche, ou bien de rudes pacages mal rafraîchis par les inondations de l'Èbre avare, elle grandit et erre en liberté entre Zuléda et Castejon, tour à tour en proie au soleil dévorant et à sa fureur native. Toute sueur paraît exprimée de ses fibres ; on la dirait consumée. A l'usage, elle est d'acier. Don José Lixazo, à Pampelune, le comte Espoz y Mina, à Carriquiri, possèdent des ganaderias ou élevages célèbres pour leurs vaches meurtrières.

Donc, Caracola est navarraise et Carriquiri.

Un matin de fin d'hiver, comme elle pâtu-

rait au bord de l'Èbre, mêlée aux taureaux couchés, elle vit s'approcher des « cabestros », bœufs puissants dressés à accompagner, à refréner et à guider les bêtes de combat, qui peu à peu, sous la conduite de gardiens armés de tridents, l'isolèrent du troupeau. Elle n'y prit point garde d'abord. Elle voulut ensuite fondre sur les gardiens. Vainement. Les cabestros s'interposaient toujours entre eux et elle. De gré ou de force, achetée pour sa mine agressive et le vibrant de son allure, elle fut entraînée. A la frontière, elle se trouva subitement à la bouche d'un couloir. Les cabestros s'arrêtèrent et, poussée de front en front, elle fut seule entre les parois. Elle marcha, tête haute, humant le vent. Une porte s'ouvrit, elle la franchit. La porte retomba : elle était en wagon, livrée au ganadero français.

Le train démarra. Aux environs de Dax la porte du wagon à quai glissa, et elle vit une trentaine de vaches de même race, mais dressées et encadrées de vachers, qui étaient venues à sa rencontre. D'un trait elle les rejoignit, les flaira, se mêla au troupeau. Une vache toutefois l'étonnait. Grasse, lourde, de poil tigré roux et blanc, elle portait au cou une grosse cloche appelée « la troumbô », la rafale. C'était la « bretonne », qui précède les troupeaux de course en voyage et que,

chose inexplicable, ils suivent docilement et ne dépassent jamais. La troumbô, dont toutes nos contrées connaissent le son profond, avertit de leur passage. Un coup de sifflet retentit. Alors la bretonne prit la tête, et des deux côtés de la route, comme un peloton en étape, les vaches se mirent en chemin derrière elle. Caracola suivit. La cloche rythmait le pas. Et les grands pins suant leur résine se dressaient à l'infini autour de la harde farouche.

On entra sous bois. Une clairière surgit. Puis une cour, de tous côtés close, une autre ganaderia inconnue. Comme pour gagner le wagon, elle fut poussée dans une loge où on l'enchaîna. Un mois après, quand elle eut pris l'habitude des soins et du toucher de l'homme, on la délivra, elle rejoignit au pacage les bêtes domptées.

Une nuit, incorporée dans un lot choisi, à la lueur des lanternes, la bretonne en tête, des chiens sur les flancs, elle quitta la ganaderia. On partait. La ganaderia diminua dans l'ombre, et ce fut la grand'route au clair de lune. On allait à Dax pour la course du lendemain.

Le lendemain, vers cinq heures, au bruit de la musique, la porte de sa loge s'ouvrit. Elle sortit au pas. Que de monde ! Comme toujours depuis elle fit halte, examina le public,

l'arène, et vit en face d'elle, l'appelant, ce même Marin qui débutait aussi. Du premier coup, allongeant ses foulées, elle partit au galop. Du premier coup de même Marin feinta et pivota comme un maître. Tout crépita d'applaudissements : ciel et terre. Deux premiers rôles se révélaient. Cette année-là Caracola fut demandée partout. Elle montra la même forme. L'année suivante, rompue au jeu, elle inventa une manière meurtrière de foncer. Partant droit d'abord à toute allure, elle se mettait ensuite à serpenter et arrivait en zigzags sur l'homme. Troublé dans sa préparation, trois fois sur dix il était pris. C'étaient des culbutes énormes ou des trous profonds. Alors, on ne la provoqua plus que rarement. Et lorsque, en fin de saison, elle eut tué Baillet à Bazas, percé d'outre en outre Meunier à Facture, et empalé Nicolas à Toulouse, elle manqua d'écarteurs. Son ganadero prit une décision. Il la retira de l'arène. Mais quoi ! elle faisait recette. On la revit. Boniface, à Dax, sortit à grande peine estropié de ses cornes. Marin seul l'attendait encore impunément. Quand Marin et Caracola devaient s'aborder, le Colysée eût été, je crois, trop petit. Nous venons de les retrouver au Houga.

Ses victimes ne lui gardent pas rancune. Ils lui ont voué une tendresse respectueuse. Il n'y a rien à dire. Elle est franche. A eux

de savoir leur métier comme elle sait le sien.

Tout le monde est de cet avis... Le père de Baillet, un an après la mort de son fils, vint la voir courir. Descendu derrière la talenquère, il se trouva en face d'elle, qui rôdait autour de l'arène vide. Elle leva vers lui la tête. « Ah ! dit-il, qué m'as béroï bién tuat lou drolo... » Tu m'as joliment bien tué le fils. Et il fondit en larmes...

LA CHASSE AUX PALOMBES

5 octobre.

C'est le nom que nous donnons, dans notre Midi pyrénéen, aux pigeons ramiers, oiseaux migrateurs, annonciateurs de l'automne. Elles arrivent avec les premiers brouillards de la fin de septembre. Il n'est point possible de les confondre avec les autres voyageurs de l'air. Leur corps gris cendré, leur aile aux reflets bleus rayée de noir, le collier de plumes blanches qui leur ceint le col à l'âge adulte n'appartiennent qu'à leur espèce. Les palombes descendent du Nord sur le Midi, de la Norvège, de l'Allemagne et de la Belgique sur l'Afrique, chassées par les gelées, ayant hâte de quitter ces pays où le soleil plus froid se couche plus vite. Dès que leurs petits peuvent les suivre, après que les adultes se sont accouplés, car les palombes vivent toujours deux par deux très unies, la saison de l'amour et des pontes successives terminée, elles se préparent au long voyage. Elles se rassemblent en vols compacts de dix et douze

mille individus, les plus âgées en tête, personnes d'expérience et d'essor régulier, les petits au centre, les nouveaux couples en arrière, et se livrent à des randonnées autour du pays natal. On les voit monter, planer, décrire des cercles de toutes mesures, tâter l'espace, avec un grand bruit d'air fouetté. Elles apprennent à prendre le vent, à pressentir l'obstacle, à garder et à fortifier leur souffle. Cela acquis, elles se divisent en trois fractions. Une première, composée de couples isolés ou de petits groupes, qui partira en avant, chargée de relever les points d'arrêt ou de repos, l'état des faînes et des grains dans les pays à traverser, la distance et le temps ; une seconde, prête à suivre quelques heures après, masse du peuple aguerri et entraîné, habile à retrouver la route jalonnée ; une troisième mise en branle plus tard, qui comprend de robustes passagères accompagnant les petits derniers nés ou restés faibles. Cet ordre de vol réglé, sûres les unes des autres, elles partent enfin. Un clair matin ou un doux soir, l'instant précis de la migration arrivé, lorsque la brise leur donne en queue, elles prennent l'air comme une flotte cingle vent arrière.

Tout ceci n'est point une invention, les chasseurs le savent. Les premières palombes, en effet, n'apparaissent jamais que deux par

deux ou par paquets. Pliant l'aile et se posant au crépuscule à l'endroit qui leur semble favorable, elles n'hésitent pas à repartir si le lieu après examen est reconnu dangereux ou stérile, et à s'enfoncer dans la nuit. Quand les vents sont trop froids elles se hâtent ; elles s'attardent et musent sur les cimes ombreuses, s'ils s'adoucissent. Et, derrière elles, la foule qui suit fait halte aux mêmes escales, ou dépasse sans marquer d'hésitation la zone inhospitalière. Mieux encore, au dernier temps de la chasse, on capture toujours de jeunes palombes couvertes encore de duvet et que certainement, sur leurs ailes jointes, de plus fortes soutenaient en chemin.

D'un trait elles arrivent en France. Là, elles font une pause au-dessus de la Garonne. C'est que le voyage n'est accompli qu'à moitié.

Il faut se rallier, se compter, car il y a déjà des disparues, des blessées qu'un plomb brûlant alourdit ; il faut reprendre haleine. Et puis, les mesures à arrêter pour aller plus loin sont délicates. Il s'agit de traverser les Pyrénées. Or, si le couple ou le groupe isolé se rit de la hauteur et de l'étendue de l'obstacle à franchir, une multitude, que sa densité ralentit et qui traîne des poids morts, doit s'en préoccuper. Si les vents que le relief des monts, leurs défilés et leurs abîmes contra-

rient ou font se ruer en tourmente, roulent sans danger l'oiseau seul, ils précipitent une masse en migration. Mais l'instinct des palombes intervient. La difficulté posée est aussitôt résolue. Entrant dans une sorte de couloir aérien qui va, en se rétrécissant, des plaines du Bazadais aux gorges de la Bidassoa, juste à l'endroit où les Pyrénées s'abaissent en touchant l'Océan, elles se dirigent en ligne oblique sur l'Espagne. Rien ne les fait dévier de la route devinée. A travers les milliers de lieues du chemin impondérable, l'Afrique, avec son ruissellement de chaleur, et dont le ciel dore à la fois les grains et les amours, est aperçue et touchée. C'est pourquoi la chasse qu'on leur fait en France est limitée. On en prend en Gironde et en Lot-et-Garonne, dans les Landes et dans un coin du Gers, parmi les vals des Basses-Pyrénées, en un mot sur le parcours du couloir aérien qui les mène le plus heureusement au but, et seulement sur ce trajet.

On chasse les palombes au filet. Leur capture deviendrait mal aisée, en raison de leur instinct, si elles n'étaient gourmandes et curieuses à l'excès. On leur offre donc surprise et table servie. Au point culminant d'un bois, au centre d'une clairière divisée en quatre aires et bordée de quelques arbres de haut jet, on construit une cabane de brandes,

couverte en tuiles. De cette cabane, quatre fentes donnent vue sur tout l'horizon. A la cime des arbres sont articulées des raquettes. Sur les aires, à la façon d'un livre, les filets s'ouvrent et se rabattent. Là, vivent le chasseur et son aide, en silence, aux aguets, de l'aube au crépuscule. Car on ne rit point, on ne parle point, on respire à peine, la palombe étant inquiète et farouche. D'ailleurs il faut être prêt sans cesse à manœuvrer les filets et les raquettes, l'œil attentif, la main sur les fils de fer et les ficelles qui, de l'intérieur, les mettent en mouvement. Pour attirer les oiseaux sur les arbres d'abord, sous les filets ouverts ensuite, on se sert d'appeaux. Ce sont des palombes prises l'année d'avant et préparées au rôle capital qu'elles jouent. Il y a les appeaux « d'air » qui sont liés par les pattes sur les raquettes, et les appeaux « de terre » qu'on envoie picorer sur le sol au moment voulu. Les uns et les autres sont l'objet d'un traitement spécial. Les appeaux d'air qui doivent rester immobiles jusqu'au passage des vols sont aveuglés. On leur coud les paupières. On les fait vivre haut le pied sur une barre de bois ; on les gave avec des fèveroles, à heures fixes, de bouche à bec, pour les maintenir vigoureux. Les appeaux de terre, au contraire, vont jeûner. Il faut que, lâchés sur le sol, ils avalent avidement le grain qu'on y

répand. Et, comme il importe qu'ils ne faussent pas compagnie, on leur coupe les ailes. Tout ainsi combiné, les appeaux d'air sur leurs raquettes, les appeaux de terre à portée dans la cabane, fils au doigt, le chasseur attend les vols espérés. Il scrute l'horizon ; il suit au loin un milan qui tournoie ; il écoute le vent dans les cimes et tressaille si, mêlée à son bruit, il perçoit une rumeur d'ailes qui s'accroît.

Aux environs, tout à coup, des cris partent. Ce sont des paysans qui de leur champ où ils labourent signalent un vol aperçu. Ils crient : « Appeau ! Appeau ! » Le chasseur se dresse. A l'horizon un vol arrive : trait sombre sur la courbe bleue du ciel. Le trait gonfle et s'épaissit, s'ouvre en fractions mobiles et, emportées par un essort continu, deux ou trois cents palombes apparaissent. C'est une ruée silencieuse d'oiseaux. Sous eux, comme sous un nuage, l'ombre court sur le sol, l'air battu fouette plus fort la cime du bois. Les voici ! Attention ! Les raquettes, brusquement tirées, basculent. Les appeaux précipités cherchent à reprendre l'équilibre, s'envolent et retombent, s'agitent. On entend claquer leurs ailes, bruire le feuillage frappé. Le vol étonné frémit, se déchire et s'arrête. D'un long mouvement circulaire, il rebrousse chemin, il décrit un orbe circonspect. Puis lentement,

curieusement, il revient planer sur ces arbres étranges, hantés d'oiseaux pareils. Les appeaux sont maintement immobiles. Une palombe, puis deux, puis vingt, se posent près d'eux. Il y a des glands, il y a des faînes. Le silence de toutes choses est entier. Elles mangent, elles font éclater les fruits sous leur bec. Toutes descendent. Les arbres en sont couverts : guirlandes d'agates vivantes. Un bruit monte de la cabane. Le chasseur a pris une palombe en réserve et la secoue. Elle se défend. C'est un brouhaha de volière. Au même moment, les appeaux de terre sortent un à un. Ils gagnent l'aire et se jettent affamés sur le grain. Quel est ce régal qui les tient absorbés? Ce n'est point tout. Venu d'un hallier prochain, un roucoulement langoureux se traîne, meurt et reprend. Les palombes atterrissent. Elles n'ont pas vu le filet, mais seulement l'appât succulent que les appeaux dévorent. Elles n'ont point entendu le grincement assourdi des fils de fer qui se tendent, mais seulement l'appel amoureux. Elles ignorent qu'il est sorti d'une bouche humaine. Le vol entier est là. Quelle couchée, ce soir! Serait-ce déjà la terre du soleil? Elles ne savent plus. Un sifflement passe sur elles, le sifflement du filet qui s'abat. Terrifiées et privées de sens, elles s'aplatissent sur le sol. Elles sont prises. Le voyage est fini. Saisies

une à une et tuées, elles seront vendues demain, par monceaux sanglants et froids, en halle de Bordeaux. Pauvres errantes!

Cette chasse passionne ceux qui s'y livrent. D'aucuns se lèvent la nuit pour mesurer la force du vent au rayonnement des étoiles, pour relever leur direction ou supputer sur leur hauteur. Les palombes aiment ces vents dont parle Alfred de Vigny dans sa *Mort du Loup*, je crois, qui :

> ... Élevés bien au-dessus des terres,
> N'effleurent de leurs pieds que les tours solitaires.

Pour moi, qui ne leur fais la chasse que par intermittence, je m'émeus cependant au passage des palombes. Je les suis en esprit sur cette terre d'Afrique, où la fille d'Hamilcar ne vit pas leur retour. Car ces colombes, soumises à des migrations régulières, à qui elle faisait ses adieux du haut de la terrasse du palais de son père, c'étaient nos palombes. En les suivant, je vais à elle. Salammbô m'a toujours séduit dans sa virginité mystérieuse : chantant au repas des mercenaires ; sous la tente, écoutant parler Mâthô dans le silence de tout son être ; pendant son apothéose, mourant d'amoureuse pitié... Mais où m'entraînent ces voyageuses?...

A LA POURSUITE DE L'ISARD

23 novembre.

Si j'étais savant, j'affirmerais que l'isard n'est autre chose que le chamois, passé des Alpes sur les Pyrénées. Je relierais le chamois à la gazelle du Sahara, celle-ci à l'antilope des plateaux de l'Asie, et je montrerais un organisme unique adapté à chaque sol et à chaque climat, avec une prévision admirable. Partout au reste même finesse d'odorat et d'ouïe, même portée de vue au service d'un pressentiment instinctif égal. Partout vélocité incomparable ; partout timidité et sociabilité. Enfin, là-bas comme ici, destin pareil, celui d'être livré en proie à tous les dévorants : la bête bondissante et rugissante, la bête rampante et silencieuse, et l'homme.

L'isard est de la taille d'une forte chèvre. Son pelage est assez long et bien fourni, mélangé de poils soyeux et de poils laineux. Il va du brun fauve, en été, au brun foncé, en hiver. Son corps, d'une gracilité ronde charmante, porté par des pattes fines au pied

fourchu, donne l'impression d'être ramassé et comme bandé. Sa tête, plus claire que le reste du corps, sèche, lisse, fendue de larges yeux effarouchés, a l'air inquiet et ardent. On y voit deux petites cornes noires, de 12 à 13 centimètres de longueur, qui sortent tout droit du front d'abord, à peine espacées l'une de l'autre, et se recourbent ensuite brusquement en arrière, en pointes cannelées. Tout en cet animal musculeux et dru indique l'élan, précipité par son goût d'errance innée ou par une crainte perpétuelle.

L'isard est tantôt sédentaire et tantôt nomade. Mais non point comme les autres êtres, en voyage au printemps et gîté en hiver. Le soleil qui chauffe la sève et le sang, la bise qui les glace n'a pas d'action sur lui. Il suit la marche de la neige sur les sommets qu'il hante. Car il respire l'air pur que respirent les astres, car il ne s'abreuve jamais que d'eau vierge. Vivant plus haut que la région des pluies, il boit aux premières gouttes nourricières des fleuves. Dès le début de l'automne, lorsque dans l'atmosphère refroidi la neige commence à floconner sur les pentes ; tout le long de novembre presque, quand elle abonde et s'entasse, l'isard se met à l'abri. Il habite sous la voûte des rochers bas, s'enfonce dans les grottes, ou bien se glisse dans les anfractuosités béantes des parois de la montagne.

Une seule considération importe et décide du choix ; l'orientation. L'isard recherche le côté du levant ; il veut voir le soleil éclore. Fait curieux : car l'homme aussi se tourne et s'établit face à l'est, vers la lumière naissante. L'isard attend là l'hiver, le long hiver. Décembre sur ces hauteurs l'amène. Au premier craquement de roche éclatée sous le gel, il sort. La neige glacée lui offre un champ sans bornes. Il le visite, il le parcourt et le sillonne. Parfois, il s'arrête sur une pointe, au-dessus du chaos granitique, et, en contemplation devant un abîme baigné de ciel, il brame d'une voix grêle dans cette solitude immaculée. Parfois il saute de crête en crête, servi par un si sûr instinct qu'il évite, sans jamais y choir, les crevasses insoupçonnées ou les rocs prêts à se détacher. Les grands souffles de l'ouest, qui sont les vents froids dans les Pyrénées, l'importunent seuls. Les bouffées humides qu'ils apportent le pénètrent et le rendent triste, les clameurs et les sanglots qu'ils prolongent aux arêtes des rochers l'emplissent de frissons. Ce sont presque des abois et presque des sifflements de balles. Aussi les fuit-il. Suivant l'ascension du soleil, il gagne un de ces plateaux étroits, en pente à la base des pics, au midi, où l'épaisseur de l'aiguille empêche la neige d'être fouettée, et il se gare durant toute la tourmente. Des

plus hautes vallées on peut l'y épier à la lunette. Au printemps, dès les premiers rayons qui fondent les neiges et précipitent les avalanches, qui grossissent du matin au soir les torrents en coupant les chemins ou disjoignent les glaces, au milieu des détonations soudaines, l'isard réoccupe ses gîtes. Il regarde autour de lui les mousses germer, au loin, en bas, les arbres reverdis s'agiter, les cascades se jouer en arcs-en-ciel, et il reste indifférent. Il lui faut l'été, le ruissellement de lumière immuable qui, dans l'azur inaltéré, stabilise toutes choses. Les sentiers sont fermes, les crêtes dépouillées, les eaux surgies constantes. Il bondit. Il va jusqu'au bout de son souffle en ruées enivrées. C'est l'heure de la joie. C'est aussi le moment des festins savoureux. Le régime hivernal est sévère. Les repas de claustration rigoureuse alternent avec les jeûnes de la solitude. Les lichens aux fentes du roc, les mousses sous la neige grattées du sabot en sont les reliefs habituels : plantes rares de plus, parfois cherchées huit jours. Aussi, est-ce un lait avare qu'elles versent aux flancs des mères, un lait dur que sucent les nourrissons. De là sans doute la sobriété proverbiale de l'isard. Mais, en été, les mousses ont multiplié, le thym et le serpolet abondent, et les sucs partout fermentent. L'isard se délecte et s'engraisse. Il

s'attarde dans les pacages fins, et le soir, où il se trouve, une herbe parfumée aux dents, il s'endort, au large clair de lune irradié d'étoiles... Puis, c'est l'amour. L'amour unique. Rien ne sépare un couple d'isards, sinon la mort. Ils se choisissent, s'aiment, s'accouplent. Le moment du désir coïncide avec celui des nourritures exquises. Ils sentent bon toutes les herbes aromatiques broutées, ils sont vêtus d'un poil brillant, lavé d'air chaud. Ils ont des frémissements qui sont des émois, des chevrotements qui sont des aveux, et des frôlements de lèvres, des baisers. Père et mère de deux faons agiles, ordinairement un mâle et une femelle, ils les couvent de leurs grands yeux inquiets jusqu'au jour où, prêts à se féconder de nouveau, ils envoient à leur tour ces petits sevrés et grandis chercher la vie, chercher l'amour.

Ce sont des scènes du paradis. Mais, je l'ai dit, l'isard est voué à la destruction. D'autant plus qu'il ne sait que fuir pour se défendre, qu'il ne fait point tête même forcé et ne revient jamais sur ses pas. D'où piste facile et simple. La finesse de ses sens, son extrême agilité donnent seules de la difficulté à la poursuite, comme les lieux glissants où la hardiesse de sa course entraîne, quelque danger à la chasse. On le chasse à cette

époque-ci durant l'hiver, de la moitié de mai ensuite jusqu'à la fin de septembre.

Dès qu'un guide, tourmenté du désir de l'ascension, dès qu'un pâtre en quête de pacages abondants pour ses brebis, a vu, en explorant la montagne, une harde passer, ou qu'un contrebandier l'a surprise, elle est aussitôt signalée. Le soir, dans les auberges, en trempant des marrons dans du vin blanc, durant la sombre saison, ou en fumant au cours des crépuscules tièdes, sur le seuil des maisons, on se dit la nouvelle. Elle court, mystérieuse, à voix basse : car ils pourraient entendre là-haut ; elle fait le tour du village. On se consulte, on se compte, et la nuit suivante, on part. Il faut arriver à l'aube à l'endroit indiqué. L'isard, encore en demi-sommeil à cette heure, n'est point en possession de tous ses sens. Plus tard, en vedette, perpétuellement aux aguets, il pressent à des distances inouïes l'homme ou le chien, perçoit le bruit anormal d'une pierre roulant sous le pied, et disparaît comme un oiseau. Or, le reflet seul du jour fait la lumière à ces hauteurs. Bien avant que le premier rayon ait filtré, la neige s'éclaire. On part donc pendant la nuit.

On monte, silencieux, à l'éclat vague du ciel, et rassemblés en deux fractions : les tueurs armés de fusils, les rabatteurs munis de lourds

bâtons ferrés, menant les chiens muselés. Le retentissement d'un aboi arrêterait du coup la chasse. On s'élève comme à tâtons. L'ombre est impressionnante. Elle est humide et fait glisser les sentiers ; elle recèle des précipices. Et puis les rocs, les arbres, dont on n'aperçoit que les bases, prennent des formes hostiles ; le fracas des cascades, multiplié par les échos nocturnes, se répercute en voix innombrables et menaçantes aux tournants dangereux. Des choses gluantes et invisibles frôlent le visage. Une branche inaperçue cingle la face comme des doigts. On se rapproche, on se touche, on se pousse du geste, et l'on continue à gravir. Les chiens, avec cette crainte des animaux devant l'inconnu, tirent sur leur laisse. On va. Enfin, peu à peu, le tronc rugueux succède au tronc lisse, l'arbuste à l'arbre, la plante rase à l'arbuste, et les espaces nus commencent. On ne sait quelle lueur, une lumière grise de limbe est répandue au loin, comme une brume ardente. On relève l'heure et le point à l'étoile qui descend, et on examine les lieux. Une sorte de plateau se dessine. Bossué de lignes de crêtes et flanqué de sommets, il a l'air de finir, là-bas, à l'abîme. Trois, quatre, cinq issues peut-être lui donnent sortie sur les pics ou sur d'autres reliefs. Par une lente approche les tueurs les occupent. Alors on

démusèle les chiens, on les lâche chacun sur une crête, et, en se divisant derrière eux, les rabatteurs les suivent. Lorsqu'il n'y a rien, on va plus loin. Lorsque la bête est dans le massif, la quête commence ardente, pleine d'émanations fortes. L'animal levé frémit, rait désespérément et fuit. C'est un éclair fauve. Il fuit, soit obliquement vers les issues, où parfois il réussit à passer ; soit droit devant lui sur une des crêtes. Là, après le premier élan, il s'arrête et se laisse pousser. Il s'agit de l'acculer au gouffre. Les rabatteurs se hâtent le long de la crête battue, pressés d'arriver avant lui au bout. Car, s'il saute d'une crête à l'autre, il est ordinairement sauvé, il gagne des passages familiers, il ose des bonds prodigieux. L'émotion grandit. Forcé de refuge en refuge, l'animal avance. La voix des chiens éclate, diminue, s'éteint. Un silence se fait. On n'entend plus qu'un bruit de pas confus, un roulement de pierres qui dévalent. Soudain les abois reprennent : des clameurs féroces, comme si la bête était saisie et déchirée.

Le hurlement continu de la poursuite interrompue se déchaîne. L'isard apparaît. Les chiens sur ses trousses halètent. Lui n'est point essoufflé, seulement terrifié. Il est au bout de la crête. Au bord du gouffre. Il lui reste une ressource. Un dernier bloc, lisse,

abrupt, pend sur le précipice devant lui. D'un bond il s'y porte. Et puis il regarde. Les chiens furieux écument, les hommes guettent. A-t-il un regret, un soupir vers cette vie si courte? Qui le sait? Mais il se tourne vers le chemin parcouru, il hume cet air neigeux où il est né, et ne pouvant plus bramer il chevrote comme s'il sanglotait. Pourtant il n'est point pris encore. Pareils au roc où il se tient, d'autres rocs suspendus parsèment la pente. Ils la jalonnent de plus en plus bas. Il saute, il va, il descend follement de rochers en rochers, jusqu'au cœur de l'abîme. Et là, sur cet échelon avant la mort, les quatre pieds réunis dans un espace comme la main, les yeux clos, grelottant d'angoisse, il espère, il espère toujours. Hélas! cordes aux reins, s'arc-boutant au roc, les rabatteurs se sont laissé glisser. Ils approchent. Un bourdonnement emplit ses oreilles. Il sent déjà à ses flancs la pointe des bâtons. C'est une terreur vaine. Les rabatteurs se sont arrêtés. Il entend mieux maintenant. Ils ne l'atteignent pas encore. En ce moment, un son strident s'élève. Le bruit s'enfle, tombe et reprend, et roule de parois en parois. Ce sont les traqueurs qui soufflent dans leurs bouquins. Et les tueurs, là-bas, à l'appel attendu se lèvent et se pressent. Moments d'agonie. A ce fracas inconnu, sentant venir sa fin, l'isard entre en

sueur. Le long de ses pattes en équilibre, des gouttes froides coulent. Il rouvre les yeux. Il les attache douloureusement sur ces hommes acharnés, comme pour émouvoir leur pitié. Il n'y a point de pitié. En riant on l'examine. On le pèse de l'œil, on le découpe et on le partage. Chacun vante un morceau de sa chair rouge savoureuse, désigne un coin de sa peau souple dont on fera des gants et des vêtements chauds. Chacun en prend pour son usage. C'en est fait. Les fusils l'abattent. Il roule dans l'abîme. Les chiens hurlent à la mort, réclamant leur curée. Le reste du jour ou le lendemain on le halera, le sang aux lèvres, tout efflanqué par l'angoisse éprouvée... Et la chasse a duré des heures... Ah ! ne valait-il pas mieux que la montagne roulât sur lui et l'écrasât? Mais la nature est la marâtre. Ne sachant plus où fuir il s'était réfugié en elle, et l'impassible l'a livré à l'homme...

LES OIES D'ARMAGNAC

21 décembre.

Depuis deux ou trois semaines je me demandais ce qu'elles étaient devenues. Jusqu'ici, en sillonnant à cheval le pays, j'en écrasais toujours à moitié quelques-unes. J'avais beau, instruit de leur inertie stupide, ralentir, passer au pas aux tournants où elles ont l'habitude de se masser, je donnais invariablement dans le troupeau. Les oies obliquaient à gauche si j'allais à gauche, à droite quand je prenais ma droite, et restaient là, tassées, en poussant des cris sonores et nasillards. Ce manque de péripéties coutumières m'étonnait. J'en ai eu l'explication à déjeuner ce matin. On m'a appris que l'on achevait de les gorger et on m'a servi le premier foie gras de la saison. Fumant, rebondi comme un cœur aux ventricules énormes, légèrement roussi et croustillant, baigné dans un jus onctueux exsudé de la chair même, il reposait sur un lit de raisins saupoudré de chapelure. Je l'ai savouré ; je me suis réjoui dans

mon cœur de ce régal, comme disait Homère, et aussi de ce que j'allais pouvoir galoper insoucieux, au rythme libre de ma jument.

Pauvres bêtes cependant : élevées pour être gavées, gavées pour être converties en « confits » et en « pâtés ». Les confits sont formés par les quartiers de l'oie débitée, cuits en leur graisse fondue ; les pâtés viennent uniquement des foies développés à l'extrême. Certains foies gras pèsent deux kilos.

L'élevage, le « gavage » des oies, la cuisson des confits et des pâtés, préoccupent grandement les ménagères et demandent les soins, les gestes et la gravité d'un rite. C'est comme une initiation rustique, à laquelle chaque mère fait peu à peu participer sa fille, et dont toutes d'ailleurs ne recueillent pas les mêmes fruits : car il y a la manière. Certaines « gorgeuses », par exemple, sont renommées à la ronde. Connues pour leurs doigts savants, elles sont sollicitées de loin, retenues et entourées de prévenances... Mais ne commençons point par la fin. Au reste, de l'œuf à la boîte de fer-blanc, les oies sont acheminées vers un destin fatal. Elles y vont philosophiquement, balancées sur leurs pattes courtes, résignées à l'ignorance des grandes joies communes.

Pour obtenir une lignée d'oies opulentes, il importe avant tout de bien choisir le jars

et les femelles qu'il fécondera. Ici comme ailleurs la sélection a son prix. Un beau mâle doit avoir la tête forte, le bec puissant, les yeux larges et ardents et le cou long. On recherche celui dont la stature est droite, hautaine, dont le corps mince se meut nerveusement sur des pattes sèches, qui respire toutes les ardeurs exaltantes : celles de la lutte et celles de l'amour. Un jars qui n'est point prêt à se jeter sur le passant ; un jars qui n'ose pas se battre pour la possession d'une femelle, ou s'épuise d'aimer, est éliminé, honni, tué. Ordinairement ils sont belliqueux et jaloux à souhait. En présence d'un rival, ils entrent dans des fureurs convulsives. Ils s'abordent, se portent des coups d'aile et de bec, cherchent à se crever les yeux, ou, poitrail à poitrail, mêlant et enlaçant leurs cous, ils se serrent avec frénésie, si fort qu'ils risquent de s'étouffer mutuellement. Et cela devient une catastrophe. Non seulement parce que mort peut s'ensuivre, mais encore parce que ce sont des œufs perdus. Si, chez les autres animaux, l'émotion du combat hausse le mâle jusqu'aux qualités de reproducteur supérieur, la bataille éveille une telle effervescence dans les veines du jars, qu'il est momentanément stérile. L'oie qu'il couvre après la rixe pond des œufs morts. Il faut qu'il vibre mais sans

déchaînement. La femelle, au contraire, née passive, aura la tête petite, sans force, l'œil doux et le cou court. Elle ira, large de reins, près de terre, d'une indolente allure, dans le sillage de l'époux terrible. On donne trois oies à un jars.

On les accouple du mois de novembre au mois de mai. Les oies ont besoin d'espace et d'eau pour leurs amours. Elles vont au loin, côte à côte, errer au soleil adouci de l'automne. Elles suivent les allées de vignes dépouillées, les jachères où les herbes rares verdissent encore, face à l'astre couchant, comme pour suivre jusqu'au bout la lumière. En chemin elles devisent, elles flirtent tour à tour avec leur jars, le frôlent et l'excitent. Mais le jars n'aime que dans l'eau. Lorsqu'il est pris de désir, ils gagnent une mare connue ou un ruisseau rencontré, ils y entrent ensemble d'une longue poussée, à la façon d'une proue, évoluent, cinglent, secouent leurs plumes, se poursuivent avec des mouvements onduleux du col et plongent, comme s'ils voulaient éteindre une soif profonde. Le mâle fait alors son choix. L'encerclement d'amour commence. Petit à petit, en tournant gracieusement autour de celle qu'il convoite, il rétrécit l'orbe en lequel il l'enveloppe, la presse avec douceur, la dirige de l'aile et du bec vers un coin intime de la rive

et, dans un grand éclat de voix triomphal, il la possède, envolé à demi.

Deux mois après, les oies se mettent à pondre. Un œuf d'abord tous les trois jours, puis au bout d'une quinzaine un œuf tous les deux jours. Elles les déposent dans des lieux écartés, comme les oiseaux sauvages, sous des broussailles, parmi des amas de chaume, en des nids profonds garnis d'herbes sèches et de duvet. Les sachant à la merci de mille ennemis, elles les dissimulent et les recouvrent, si bien qu'on ne les trouverait pas si l'on n'observait leurs allées et venues, surtout si l'on n'était frappé par le cri particulier qu'elles poussent après la ponte, un cri doux et léger pour appeler le jars. Elles ne chantent pas comme les poules pour elles seules. Non, elles entendent se réjouir en famille. Le mâle accourt, et tous les deux, cou allongé, en caquetant, ils admirent l'œuf immaculé, pareils à des parents ravis devant un nouveau-né. Mais on ne les laisse point couver. On leur prend leurs œufs. On les confie à des poules. Non point à toutes. N'importe quelle poule n'a pas la température d'aile suffisante pour faire bien éclore des œufs d'oie. Le couvage dure de quatre à cinq semaines, suivant le plus ou moins de chaleur de la poule. Malgré toutes les précautions, il

arrive que des petites oies naissent faibles. Elles ont bien pu crever du bec un coin de la coquille, mais elles sont incapables de s'en délivrer tout à fait. Il faut aider à l'éclosion. On ouvre de l'ongle leur prison. On porte la couvée emmitouflée au coin du feu. On l'y parque, on l'y laisse à jeun trois ou quatre jours. Là, les oisons grouillent, êtres embryonnaires, boules de duvet qui se dégorgent silencieusement des matières nutritives ingérées dans l'œuf.

Une semaine après, lestées déjà d'un mélange d'herbes hachées et de farine, par un clair soleil, les petites oies vont dehors. Tout de suite elles pacagent, à la manière des brebis, coupant l'herbe avec leur bec, roulant de touffe en touffe. Et l'air et la lumière, et les festins substantiels de la maison, rafraîchis par le trèfle fin imprégné de rosée, ont vite fait de les grandir. Chose curieuse : les petites oies ont peur de l'eau et n'y entrent jamais. Leur mère-poule n'a pas à s'en préoccuper. Elles savent que la plume seule soutient sur l'eau, et couvertes encore de duvet, ne se risquent point. Mais le temps de la plume vient : deux mois environ après la naissance. Au premier picotement indiquant qu'elle point, l'oie se met à arracher du bec son duvet. Le moment est attendu. On l'aide à se dépouiller La mue opérée, un grand chan-

gement se fait en elle. Un accroissement spontané s'opère, elle passe de l'enfance à l'adolescence comme sous un coup de baguette magique, et, débarrassée de sa poule, elle se dandine seule désormais dans la vie. Deux fois encore elle change de plume. Chaque fois on active la chute. C'est un profit, un bon procédé d'élevage en outre. La peau mise à nu respire, l'air de toutes parts pénètre l'oiseau, il se dilate à vue d'œil.

Ce sont les jours heureux de l'existence des oies. Elles sont libres, abondamment nourries ; elles musent au soleil ou traînent sur les mares ; elles ont l'esprit vague et la chair épanouie ; elles marchent dans un rêve de digestion perpétuelle... Mais l'été a fait place à l'automne : les tribulations vont s'amasser...

On les enferme. Adieu l'espace, la lumière éparse, l'eau stagnante piquée de joncs, l'eau courante ombragée d'aulnes ! Autour d'elles des murs, du silence et de l'ombre. Elles se heurtent l'une à l'autre, elles se heurtent à des parois invisibles. Trois fois par jour une petite porte s'ouvre, une lueur filtre, et une main entrevue jette du maïs à profusion. Régime voulu. Car peu à peu deux repas suffisent, puis un. L'excès et l'immobilité amènent l'inappétence. Sans cesse altérées, elles ne font plus que boire, boire dans la nuit à des baquets d'eau pure renouvelés.

Alors on les prend une à une, et de peur qu'elles n'aient chaud pendant le gavage, qu'elles ne perdent en sueur quelque chose de l'embonpoint acquis, on les plume une dernière fois. On les replonge dans l'ombre. Le lendemain matin, une lampe à la main, la « gorgeuse » apparaît. Elle sort, revient, apportant une chaise basse, un crible de maïs et une jarre d'eau. Et c'est le gavage. Elle s'assied. Elle tire de sa poche un entonnoir, un petit bâton rond du bout et poli, empoigne l'oie la plus proche, la saisit entre ses genoux et l'étreint, attire à elle la tête de la bête, et, l'immobilisant avec la main gauche, lentement, de peur de blesser la gorge, introduit de la main droite l'entonnoir dans le cou jusqu'à moitié. Le maïs versé dans l'entonnoir est avalé. Quand il tarde, on l'arrose ; quand il s'arrête, on le refoule avec le petit bâton. L'oie d'abord se raidit et se défend ; son cou s'enfle, ses ailes battent ; puis, tout cesse, et sa poitrine seule halète un peu sous la contrainte. Les doigts experts de la gorgeuse vont et viennent le long du cou. Ils tâtent, souples et impérieux, si l'instrument est à sa place ; ils devinent si l'organe se contracte ou si le passage est libre ; ils ont du flair, ils ont des yeux. Le gésier plein, l'oie est lâchée. Une autre lui succède.

L'opération se répète trois fois par jour.

Elle est délicate. L'oie engraisse et s'alourdit. Au bout d'un mois, elle ne marche plus qu'à peine. Son foie démesurément gros l'encombre. Elle souffle à grand bruit. Enfin elle refuse de se lever. C'est le signe. On la saigne, d'un large coup de couteau qui lui fait rendre tout son sang. Un sang chargé qui coule à longues gouttes.

Ceci est capital. Le foie de l'oie mal saignée ne se conserve pas ; sa chair reste molle et sans saveur. Mortes, les oies doivent être fermes, blanches, exemptes de filaments sanguins, comme durcies et pétrifiées.

Les oies saignées, on les ouvre, on les fend, on les débarrasse de leurs foies, et on les découpe en quartiers : ailes, cuisses, poitrines et carcasses. On les étend dans un saloir, saupoudrées de gros sel. Elles s'y imprègnent de saumure, y arrivent à la saturation nécessaire à leur conservation, et on les en retire ordinairement après les trois jours. On les fait fondre dans de grandes bassines de cuivre, lentement, sur du bois sec qui ne fume point, en tisonnant le feu. La bassine s'emplit d'un flot huileux bouillant ; la chair dépouillée flotte, et l'amalgame onctueux de la graisse, de la viande et du sel s'accomplit. On distribue le tout dans des pots de terre. Les quartiers s'enchevêtrent, et la graisse prend au-dessus son niveau et se congèle.

On dirait de la neige nivelée. Dans quelques mois, cette chair réchauffée sera un mets exquis ; et cette neige, toute l'année, veloutera les sauces blondes.

Les fois gras sont plus vite traités. Lavés à l'eau fraîche, dès leur extraction, ils sont ensuite rangés sur de la paille épaisse, sous des linges fins, à l'abri de l'air. Ils s'égouttent là, se tassent et achèvent de s'affermir. Essuyés enfin et séchés, ils sont couchés dans des boîtes de fer-blanc, truffés ou épicés, et, deux par deux, ou trois par trois, car il faut qu'ils ballottent aux bouillons de l'eau, hermétiquement clos, ils cuisent au bain-marie. Leur éloge n'est pas à faire. Ils sont parfumés, fondants, délicieux, et d'un soupçon d'amertume qui en rend plus fine encore la saveur unique.

Aire-sur-l'Adour, petite ville des Landes, assise sur les deux rives de son fleuve, en fait un commerce considérable. Le chiffre de vente dépasse deux millions. Jadis, place forte sous Jules César, puis premier évêché des Gaules, puis siège du gouvernement et capitale d'Alaric, elle régnait par le glaive ou la croix, et s'imposait aux hommes. Aujourd'hui, tout occupée qu'elle est de son commerce, elle se souvient de sa gloire et en aime les vestiges.

AUTOUR DE L'ALAMBIC

18 janvier 1913.

Qu'est-ce qu'un alambic? En général, un appareil employé pour distiller, pour séparer un liquide volatil des substances fixes, ou moins volatiles que lui. En l'espèce, un appareil qui extrait du vin l'alcool qu'il contient, et en compose cette liqueur chaude et odorante : l'eau-de-vie. Beau terme, qui indique le réveil que ces gouttes de feu suscitent en l'être réjoui. Car la vraie, la pure eau-de-vie n'est pas un poison, mais un stimulant et un cordial. Un quasi centenaire de mon pays, qui savoure chaque jour son petit verre d'Armagnac, a coutume de dire : c'est le lait des vieillards.

L'alambic, en sa construction rudimentaire, est constitué par deux récipients de cuivre, de capacités différentes, où bout le vin et où se refroidit sa vapeur. C'est durant le passage de l'état de vapeur à l'état de congélation que se distille l'eau-de-vie. Le plus vaste des deux récipients, d'aspect large et

trapu, est la chaudière. Là se vaporise le vin. Le plus petit, de forme cylindrique, est le réfrigérant où se congèle la vapeur saturée d'alcool. Deux tubes relient entre eux ces deux corps. L'un, qui verse dans la chaudière le vin dont le réfrigérant est incessamment alimenté ; l'autre, sortant de la chaudière, et conduisant la vapeur dans le réfrigérant, à travers un serpentin. Au bout de ce serpentin est un alcoomètre, en contact avec l'eau-de-vie obtenue, et dont il mesure le degré. Sous la chaudière, dans un foyer clos par une porte épaisse, flambe un feu continu. Pendant l'opération, le vin, porté à ébullition, emplit de vapeur le conduit où il doit se condenser, s'y agglomère et s'y réduit, se détache et roule dans le serpentin en gouttelettes brûlantes. Le serpentin, plongé dans la masse de plus en plus froide du vin, réunit et fusionne ces gouttelettes. Elles fondent, elles forment un filet mince et ininterrompu, aussitôt recueilli à la bouche d'un robinet : et c'est l'eau-de-vie. Elle sort sans couleur, légèrement tiède, et d'un goût cuivré. Ce clair filet est le régulateur même de l'appareil. Il arrive agité, si la flamme est trop active ; par jet intermittent, si le feu languit. Alors, selon le cas, on ouvre le foyer pour en abaisser la température ou l'on nourrit le brasier. Le trop de chaleur en effet donne ce que l'on

nomme : le coup de feu. L'eau-de-vie qui l'a reçu reste rude, âpre et corrosive. Elle manque de consistance et de force et s'évente rapidement au contraire, si la flamme a fléchi. On le voit, le feu est l'âme de la distillation.

Mais la qualité du feu tient à celle du bois. Car on ne « brûle » jamais du vin qu'au bois. Un « brûleur » de profession n'acceptera pas de distiller avec des bûches quelconques. Il faut un bois très sec, non résineux, sans fumée, à fibres tendres et lâches, que la flamme dévore tout entier de ses langues légères et brillantes, ne laissant de lui que le moins de cendres qu'une matière puisse abandonner. Et je me plais à voir cette essence produite par cette ardeur. Le bois le meilleur est l'aulne. Poussé dans des terrains humides, à densité faible, il est presque sans cœur, et a l'air aussi de se volatiliser. C'est plaisir de le voir s'embraser. Il paraît faire explosion. Tout de suite il lèche le fond de la chaudière, s'y applique, se retourne et se roule, chante, rit, et émet par moments des lueurs soudaines d'un vert pâle, au milieu d'une petite poussière d'étincelles.

Autrefois, avant que la loi sur les bouilleurs de cru nous eût spoliés, chacun de nous possédait son alambic. Maçonné dans un coin de nos chais, énorme, avec ses plaques de cuivre patinées, reluisantes de roux profonds et d'ors

clairs, avec ses flancs rugueux où les coups de marteau qui l'avaient façonné marquaient encore les rivets qui soudaient ses pièces et qui semblaient, à la flamme du foyer ouvert, des yeux fixes et dardés, l'alambic était quelque chose de mystérieux, où s'élaborait un grand œuvre. Celui, en effet, de la richesse de nos contrées. Je me rappelle la curiosité et l'émoi avec lesquels, enfant, lorsque la chauffe de la nuit commençait à la lueur d'une lampe baissée, je gagnais notre chai. Planté sur mes jambes, je contemplais l'alambic. Environné d'ombre, il vivait sa vie ardente. Un bruit de combustion ou un clapotis de bouillonnement sortait continuellement de lui. Ce murmure me plongeait dans une obscure rêverie. L'invisible travail opéré dans le vin par la flamme m'obsédait. Surtout j'aimais à regarder pétiller le foyer. Quand on l'ouvrait pour le bourrer, et que, par le chai vaste, sur les murs noirs, le long du flanc rebondi des foudres, dans les allées où les piliers de briques s'alignaient rigides, le feu jetait de longs éclats, illuminant et laissant rentrer tour à tour les choses dans l'ombre, je ne me tenais pas de frissonner, d'un frisson ébloui, que je retrouve encore devant l'éclair dans les nuées... Aujourd'hui, ce sont des alambics ambulants qui brûlent nos vins. Ils arrivent sur de hautes charrettes à deux

roues, traînés par des mulets, escortés de leurs distillateurs, vastes machines qui roulent à grand fracas. On les installe sous des hangars, à l'abri des vents. On enfouit les roues dans des tranchées creusées à coups de pic, et elles fonctionnent là, engouffrant du vin comme des abîmes. Car le progrès les a touchées. Nos vieux alambics mettaient trente heures souvent à brûler une pièce d'eau-de-vie de quatre cents litres. Ils jetaient beaucoup de vinasses, susceptibles encore d'être repassées. Ces nouveaux produisent au besoin trois pièces par jour. Ils épuisent à fond le vin et font tout servir. Scientifiquement construits, à la moderne, ils se hâtent et précipitent les fusions. Seulement, dix ans après, leur alcool sans tenue a perdu son arome. Il n'acquiert jamais, en tout cas, ce goût particulier aux très vieilles liqueurs, le *rancio*, qui est comme l'estampille du temps, souverain alchimiste. C'est lui qui, dépouillant encore nos armagnacs séculaires de tout ce qui n'est pas leur quintessence, leur donne cette couleur, cette saveur et cette chair sans rivales, dont les antiques vins de dessert espagnols approchent seuls tout en manquant, si je puis dire, de spiritualité.

Une seule chose n'a pas changé : la race des hommes voués à cette profession. Ce sont ordinairement des Ariégeois. Habitants de

mornes collines, réduits à l'inaction par l'hiver qui rend plus vides encore leurs bruyères, ils descendent vers nos régions à la recherche de leur pain. Ce métier de tout temps leur a plu. Ils viennent deux par deux, vêtus d'habits de rebut, noirs déjà d'on ne sait quelle suie, mais calmes et sobres de paroles, et marchant à pas muets sur leurs espadrilles, une large couverture à l'épaule. Accoutumés durant l'été à la solitude de leurs pacages, aux veilles des nuits lactées, propices aux troupeaux errants, ils ont instinctivement les sens aux aguets. Le silence ne leur pèse point. Installés à leur alambic, ils se relayent de douze en douze heures, attentifs à leur besogne, l'œil sur la flamme, l'ouïe tendue au bruit du vin. Comme des soldats en faction, mangeant et buvant sur place, ils ne se mêlent pas à la vie ambiante. La nuit, ils prennent un aspect typique. Lorsque l'on rôde dans la campagne dépouillée, par un de nos beaux soirs cristallins où le froid n'est qu'une fraîcheur vive, on les aperçoit debout, dans la pénombre d'un hangar. Ils vont et viennent devant l'appareil, une lampe à la main et enveloppés de leur couverture, comme à l'écart du monde. La maison noire dort à côté ; les champs au loin sont déserts. A peine lèvent-ils leur regard, un regard pâli par le reflet constant du feu, pour voir glisser

la lune ronde et pure ; à peine tournent-ils l'oreille à l'aboiement subit d'un chien, au glapissement bref de hiboux en chasse.

Quelques-uns font ce métier de père en fils. Ceux-là opèrent empiriquement. Ils dédaignent le pèse-vin aussi bien que l'alcoomètre. Ils n'ont point cure de ces instruments pour savoir ce que tant de vin rend d'eau-de-vie. Depuis toujours ils savent que 100 litres de vin à 10 degrés doivent fournir 20 litres d'eau-de-vie à 50 degrés. Leur palais les renseigne. Une goutte d'alcool, aspirée et roulée sur leur langue au sortir de l'alambic, et ils vous diront : j'ai distillé à tel titre. Et quand ils veulent se rendre compte de la qualité du vin à brûler, ils en tirent un grand verre au foudre en perce, et le jettent dans le foyer. S'il éteint le feu, ils font leurs réserves ; s'il flambe, il est substantiel et suffisamment alcoolique. A la couleur de la flamme enfin, ils en devineront la richesse en sucre. Le résultat, je l'ai dit. Ces vieux avec leurs antiques alambics donnaient à leurs eaux-de-vie des santés de centenaires.

Cependant l'excellence de la fabrication n'est point tout. Il faut encore l'apport vivant pour ainsi dire de la vigne. La « folle blanche » et le « colombar » donnent seuls dans nos

pays des eaux-de-vie de haut cru. On raconte que Condé, passant devant le Clos-Vougeot, salua de l'épée ce vignoble illustre. Quelques domaines d'Armagnac seraient dignes de cet honneur. Non point tous ni partout, quoi qu'en disent les statistiques officielles de délimitation. Car, en dehors de l'action des agents atmosphériques : le soleil, la pluie, la rosée et le vent même, le sol joue un rôle capital dans la qualité du vin. Le cep aime le terrain maigre, graveleux et avare. Le fumer et l'alourdir est une erreur. La terre grasse le pousse à la feuille au détriment du fruit. Celui-ci doit se nourrir d'une sève chaude chargée d'éléments consistants, qui lui arrivent sous les grands coups de chaleur de la canicule, en pulsations brûlantes. De là sa teneur en sucre. Il faut voir, au revers des crêtes, à peine couvertes de rares pampres, mais couronnées de raisins durs et dilatés à la fois, cuire les vieux ceps à la flamme vibrante de l'été, noirs et tordus, « épuiser ainsi sans peur la coupe du soleil ». Ils sont là, impassibles sous la pluie de feu. Ils ne perdent pas une feuille ; ils ne laissent point choir un sarment. C'est qu'ils baignent dans la fraîcheur du sous-sol. Dédaigneux de chercher leur vie autour d'eux, en éparpillant leur chevelu, ils plongent pour la trouver jusqu'aux entrailles du terrain. Là, parmi les argiles ferrugineuses,

les sables striés de cailloux, les pierres sur lesquelles s'assied la couche arable, ils absorbent âprement une sève puissante. Et, pénétrant de plus en plus bas, fouilleurs opiniâtres et avides, c'est bien vraiment tout un terroir qu'ils s'assimilent.

Un dernier trait. L'eau-de-vie produite n'est pas encore une eau-de-vie à consommer. Il faut qu'elle se tasse, se fonde et s'amalgame en elle-même, dans des fûts de chêne choisi. En sa qualité d'essence, d'âme végétale, elle ne souffre que le cœur du bois le plus serré et le plus sain, et mieux encore, que le cœur du chêne noir de notre pays, parent de l'yeuse antique. Tout autre bois l'altère. Aussi le proscrit-on. Le tonnelier, ici, exerce un sacerdoce. Habile à discerner le fil du bois, sa pureté et son grain, il s'attache encore à sa sonorité et surtout à son odeur. Nos chênes fendus ont leur odeur propre. Ils sentent la glèbe humide, et la bête maraudeuse, une sorte de relent fauve, dont l'eau-de-vie, après quatre ou cinq ans de fût, garde à jamais un fin parfum sauvage. Comme si ce chêne et ce cep, poussés côte à côte sur le même sol, nourris de la même sève, étaient de tout temps destinés l'un à élaborer, et l'autre à recueillir cet élixir. C'est le mystère de l'universelle concordance.

NOCE GASCONNE

1er février.

Un de ces derniers matins, dans le brouillard strié de rayons, la métairie de Belloc, sise en la commune de Mormès, petit village gascon, s'est éveillée au bruit du pistolet. Puis celle de la Rère, puis celle de Cassoutermy. Et toute la journée, sous le ciel pur, les maisons des environs furent enveloppées de fracas et de fumée. La paroisse apprit ainsi les épousailles de Josille Tauzin et de Mariette Lartigolles. Ce brouhaha était l'œuvre des « donzelons » de Josille. Amis choisis, ils allaient de porte en porte faire part en son nom du mariage. Ils étaient deux, le béret sur l'oreille, l'habit orné d'un gros nœud fleuri aux rubans multicolores, la canne à la main, une canne enguirlandée de papier, semblable à un énorme mirliton. Arrivés devant chaque seuil ils s'arrêtaient ; l'un après l'autre, ils tiraient de leur pistolet. On accourait, on leur ouvrait. Ils entraient, et, se découvrant devant le chef de famille, ils di-

saient : « Nous sommes ici, en qualité d'amis, pour vous inviter au mariage de Josille Tauzin avec Mariette Lartigolles, qui se fera le 27 janvier prochain, à la métairie de Taillemagre. Nous vous invitons à la messe, à la noce, au dîner et au bal pour partager avec eux tout ce que le bon Dieu leur a donné. Si maintenant nous avons oublié quelque chose dans l'invitation, ne vous en prenez qu'à nous, non à eux. »

Cela fait, ils se couvraient. On les entourait, on les félicitait, en se récriant poliment. On leur apportait du pain, une cuisse d'oie, une bouteille de vin. On les faisait asseoir, et la jeune fille de la maison épinglait un long ruban de couleur sous le nœud officiel. Puis « adieu » ! Et les voilà, courant vers un autre toit où même accueil les attend, bondissant comme des cabris. Il va de soi que le soir, à la face inquiète de la lune, les pistolets partaient tout seuls.

Chacun approuvait cette union. Les jeunes gens, car c'étaient des accordailles d'amour, les vieillards, parce que, fils et fille de métayers, fidèles à la terre, les fiancés ne la quittaient pas. Josille, métayer à Tastet, s'en allait « en gendre » chez Mariette, métayère à Taillemagre. Deux propriétés du même maître.

Depuis longtemps, Josille et Mariette s'étaient plu. Enfants, ils avaient taillé des sifflets dans les rejets de peupliers, échafaudé de petits moulins sur le bord des ruisseaux, ou encore, en gardant les bœufs, soufflé des feux de brande dans le tronc creux des vieux chênes. Plus tard, grandis, ils s'étaient rendus l'un chez l'autre pour faucher l'herbe et le blé ; ils avaient roulé en riant du haut des meules, ou battu, tout ruisselants, le grain sur l'aire ; plus tard encore, ils avaient vendangé ensemble, dans l'ivresse légère des raisins picorés. Josille écrasait les grappes, et Mariette, par paniers, les jetait sous ses pieds. Et du tombereau où il les foulait, un parfum troublant montait, et déjà, des sillons capiteux, l'homme regardait la femme venir à lui. Mais leur cœur n'avait pas encore chanté ce qu'il chante à l'unisson de la voix chère. Un soir d'automne Mariette descendit à la fontaine. Un creux d'eau parmi les touffes de cresson. Et là, sa cruche à la main, elle songeait, l'œil perdu dans le rayonnement adouci de l'astre. Josille parut. Elle tressaillit. Il lui dit bonsoir et lui prit les doigts. Elle les retira. Pour la première fois elle se sentait seule avec lui. Le silence du crépuscule venait. Un immense repos gagnait la campagne. Mariette se baissa, remplit sa cruche et voulut fuir. Il la retint. Il avait chaud. De

peur de la manquer il avait couru. Il dit :

— J'ai soif ; au moins donne-moi à boire.

Elle comprit qu'il s'était hâté. Elle inclina la cruche. Il but en la regardant. Il retira ses lèvres. Il reprit ensuite

— Ton eau est bonne.

Elle répondit :

— En veux-tu d'autre?

— Oui, d'autre ; oui, toujours. Je t'aime !

Mariette alors posa la cruche, elle mit ses mains devant ses yeux, elle murmura :

— Moi aussi...

Aux premiers jours bibliques, auprès de la citerne dallée, à l'ombre maigre des palmiers, Éliézer au nom d'Isaac avait demandé de même à boire à Rebecca, et Rebecca, en penchant l'urne, avait répondu à Isaac, dans la personne d'Éliézer : « Buvez, mon seigneur... » Les lèvres humaines, toujours, se rafraîchissent aux mêmes sources.

Maintenant, Josille et Mariette « étaient promis ». Ils « se parlaient » au su de tous. « Se parler » signifie chez nous s'aimer pour le bon motif et se le dire.

Le dimanche avant Noël, le père de Josille s'était rendu chez le père de Mariette. Lartigolles avait balayé son seuil, lavé sa cuisine, ouvert son étable, son grenier, son chai. Tauzin arriva. Lartigolles le reçut seul. Ils

causèrent de tout, sauf de leurs enfants. Tauzin visita la maison, évalua les bœufs, compta les piles de blé, celles pour la vente et celles pour le four, et jaugea de l'œil les barriques. Puis il descendit à la cuisine. Une bouteille les y attendait. Ils s'assirent. Et Tauzin dit :

— Alors, ils se veulent?

— Eh! oui, répondit Lartigolles, comme nous avons fait.

— Acceptez-vous mon fils pour votre fille?

— Volontiers.

Ils se frappèrent dans la main. Lartigolles reprit :

— Je donne à Mariette son lit, son armoire et les chaises de sa chambre ; sa mère lui achète son linge... Que donnez-vous à Josille?

Tauzin se mit à rire :

— Ce qu'on vous a donné en vous mariant.

Lartigolles rit à son tour. Ici, l'homme n'apporte rien en épousant. Rien, sinon sa force, ses bras et son cœur. Il est celui par qui le pain croît. Lartigolles conclut :

— Cela va tout de même.

On appela la mère et la fille.

— Femme, annonça Lartigolles, j'accorde Mariette à Josille, de Tastet. Petite, tu pourras aller avec lui à la foire du Houga...

On but. Et Tauzin se retira.

La foire du Houga, du 2 janvier, est la foire des fiancés. Le long des sentes, à travers les landes, sur le bord des routes, ils s'y rendent de partout, par couples alanguis, en se tenant par le petit doigt. Ils y achètent des bonbons mauvais ou pires, mais qu'ils croquent à belles dents claires, pleines de rires et de baisers retenus. Et puis ils s'en reviennent le doigt toujours enlacé au doigt et, la nuit tombée, ils sont chez eux. Le dimanche suivant (car ils travaillent durant la semaine), ils se retrouvent. Chaque promis hèle en passant sa promise. Elle paraît, une dernière rose au corsage. Ils se prennent le petit doigt et partent pour la messe. Ils l'entendent côte à côte. Chez nous on pratique. On a la chair libre et l'esprit discipliné. Après l'office, on se hâte, on court dîner chez la fiancée. Le jeune homme s'assied à cette table qui sera la sienne, goûte ce pain et ce vin qui ont la saveur de leur terroir, et qu'il retrouvera aux lèvres de sa femme. On se lève, les jeunes gens gagnent les champs. C'est d'eux qu'ils vivent ; c'est sur eux qu'ils peinent. Et tandis qu'ils visitent les pièces, ou qu'ils regardent ruminer les bœufs, couchés devant le ciel limpide, quelque chose de grave se répand en eux. Leur voix se baisse et se recueille. Mais, ils sont jeunes ! mais ils s'aiment. Et puis, voici le soir. Ils rient. Le

soir qui va réunir, pour danser, tous les couples promis. Dans la grange d'un tel, indiquée au sortir de la messe, un bal va s'ouvrir. Au son du violon, jusqu'au souper, chaque fiancé y viendra danser avec sa fiancée. Ils y danseront le « rondeau », le « kongot » ou le « saut de la pie ». Et tout le temps les voix fraîches des filles, les voix sombres des garçons chanteront de vieux airs monotones et tristes un peu, venus du fond des races, du fond du cœur des mères, des amoureuses ou des femmes. Et, si le soir est très beau, tiède encore d'un reste épars de ce jour, ils danseront dehors ; et, pour qu'ils se voient mieux, les étoiles, qui mènent aussi leur ronde en se frôlant passionnément, aviveront là-haut leurs flammes fraternelles.

Les jours ont passé, Les donzelons achèvent leur tournée. Ils la termineront demain par le château. Ils iront demander au maître sa voiture et ses chevaux pour conduire l'épousée. Il ne reste plus qu'une dernière cérémonie à accomplir : « la passade » du lit. Mariette a choisi le sien. Il s'agit de le transporter de chez le menuisier chez elle. Un char neuf est donc attelé, d'une paire de bœufs gris, petits et trapus, au mufle noir, gardant encore des brusqueries de jeunes animaux. On lie des guirlandes au joug, au timon et aux roues ;

on jette sur les bêtes des « linceuls » piqués de fleurs. Par une coutume étrange, c'est un vieil homme qui mène les bêtes, ce sont de vieilles femmes qui escortent le char. Il sied qu'arrivés à l'âge où l'on monte à sa couche pour « dormir ou mourir », les anciens entourent de leur gravité « ce lit joyeux de deux jeunes époux ». D'autant plus qu'en route, en ce pays du Vert-Galant, son passage est salué de gaillardises. Tout le jour, on attend le lit. Enfin, il arrive, jonché de feuillages verts. Il est de chêne ou de châtaignier, massif, lisse et luisant. On le descend avec respect. Les parents retrouvent en lui des souvenirs qui les émeuvent, la fiancée l'emplit de rêves.

Encore un pas du temps. Et déjà les cuisinières ont envahi Taillemagre, déjà les voisins apportent des chapons, ou donnent du vin pour aider à la dépense, et la marraine de la mariée a offert la chemise de noce, d'où émane un parfum de lavande, violent et frais. Tous les travaux ont cessé pour les fiancés. Ils vivent en eux seuls. Mariette s'appuie au bras de Josille, dans le désir d'être soutenue, admirée et aimée. Ils vont voir, au crépuscule, le soleil s'abîmer. Car c'est l'heure où ils se sont entendus. Au loin, la haute muraille bleue des Pyrénées obstrue

l'horizon. Le soleil vaste et rouge incendie tout : si puissant encore qu'il paraît faire hésiter l'ombre. Alors ils soupirent. Leur cœur inculte les oppresse. Il n'est pas assez grand pour contenir à la fois leur amour, et l'obscure admiration née de ce spectacle.

Enfin, l'heureux jour s'est levé. La vierge est enveloppée de ces blancheurs : la robe, le voile et la couronne. La voiture arrive. Les donzelons ornent de cocardes l'attelage, et l'on roule vers le château. Dans leur salon, le maître et la maîtresse attendent. Un bruit de foule s'approche. Mariette et Josille entrent dans la pièce. Ils saluent. Puis Mariette déroule deux longs rubans blancs. De l'un, elle entoure la taille de sa maîtresse, de l'autre, le bras de son maître. En son nom, et en celui de Josille elle les a « cintés », elle les a unis à sa joie. On se serre la main, et le maître, sorti avec les fiancés, au milieu d'eux, les reconduit à sa voiture. C'est un grand honneur. Ils sortent « mariés » du château. Ils sont agréés comme époux par leur maître. Et, durant ce temps, le long de la grande allée qui mène à la route, les jeunes filles et les jeunes gens de la noce sont allés se ranger. Et quand Mariette passera, moelleusement entraînée vers sa destinée, un chœur s'élèvera sur ses pas,

un chœur monté des massifs, des arbustes, des gazons, et l'on entendra :

Las carrères diouen flouri
tant bère nobi ba sourti,
diouen flouri, diouen grana,
tant bère nobi ba passa !

« Les traverses doivent fleurir, — tant belle épousée va sortir — doivent fleurir, doivent germer, — tant belle épousée va passer. »

Mariette a les yeux humides. Mariette fleure autre chose encore que ses vingt ans : ce souffle des cœurs enivrés qui parfume et ravit les bouches...

Cependant, les cloches ont fait écho à la chanson. L'église à son tour s'est ouverte. Le prêtre qui les a baptisés les a unis. Ils rentrent en cortège à la métairie. Alors dans la grange où des barriques sont en perce, la table immense s'emplit de victuailles. Les « daubes » succèdent aux poules bouillies, les civets alternent avec des dindes rôties, les « pâtés d'Armagnac » avec les gâteaux de roi, et les vieilles bouteilles sautent. Soudain, deux « jouglas » (jongleurs) surgissent. Ils font des tours, des contorsions et des grimaces. A leur aspect, des improvisateurs se sont levés. Un dialogue s'engage. Les « inspirés » attaquent et gesticulent, les jongleurs répliquent et gambadent. C'est un pétillement. Les rires

se déchaînent. Et le marié se penche, et il embrasse la mariée, et la mariée son voisin, et ce voisin sa voisine, et le baiser, sonore et copieux, vibre de joue en joue. Ce jour-là, oublieux des hommes hostiles et du ciel incertain, ces êtres de labeur se détendent pour toute la vie.

La nuit est venue. Dans la grange débarrassée, à la lueur des lanternes vénitiennes, on danse. Chose curieuse, on danse en silence. On se salue de la tête et de l'œil. Les pas mêmes sont muets. Il est neuf heures, peut-être. Mariette et Josille ont disparu. Dans la chambre close, parmi le calme environnant, au pied du lit ouvert, Mariette s'est dévêtue. Elle a pris sa place dans la couche et l'époux s'étend à son côté. On frappe. Mariette cache sa tête sous le drap. Josille crie : Entrez ! Le premier donzelon et la première donzelle pénètrent, suivis des parents. Ils portent un verre de vin chaud, où trempe une croûte de pain. « C'est la roste », disent-ils. Mariette découvre son visage rougissant. Elle prend le pain et le mange. Josille fait de même. Les donzelons les saluent. Ils gagnent la porte à reculons. Que Josille et Mariette à présent s'aiment en paix, ils ont reçu la roste ancestrale !... « La roste », nourriture primordiale, réconfort pris en commun, image de ce pain d'amour,

Dont la chaude saveur allège le chemin.

LA FÊTE DU COCHON

15 mars.

Ce soir-là, le porc gras de la métairie de Lastapis songeait tristement. Une inquiétude, venue de son état, l'envahissait petit à petit. Depuis quelques jours il se sentait épaissir outre mesure. Comme un flot lent et progressif, qui gonflait ses membres en les alourdissant, la graisse se répandait en lui et versait dans ses fibres une invincible somnolence. Cela gagnait jusqu'à sa queue, lasse de frétiller. Il aurait voulu se refraîchir, boire des eaux pures, dévorer des légumes glacés par l'hiver persistant, ou se rouler en quelque neige abondante. Mais, on ne lui servait que des pâtées solides, seulement adoucies de son mouillé, du maïs cuit saupoudré de farine, des bouillies fades, qu'il absorbait du bout du groin. Marinette, la femme de Braunens, le métayer, semblait s'ingénier à inventer des mets compacts. Aussi ne mangeait-il plus que par faim. Au reste, il ne sortait point. Relégué et verrouillé dans sa loge, à l'écart

du monde, à peine percevait-il le va-et-vient de la basse-cour autour de lui, l'aboi étouffé d'un chien, le chant assourdi d'un coq... Certainement il n'était plus la bête d'autrefois... Autrefois, il y avait tout juste un an, petit cochon noir d'Armagnac, on l'avait conduit pour le vendre à la foire de Barcelonne. Sise au bord de l'Adour, à la limite du Gers, des Landes et des Basses-Pyrénées, Barcelonne est renommée pour ses foires. Périodiquement, comme une marée, un peuple s'y amoncelle et s'en écoule... Là, parmi d'autres cochons, ceux qui viennent du Périgord et qui sont tout blancs, ceux qui débarquent d'Angleterre en ballottant leurs chairs rosées, on l'avait parqué dès le matin, un matin brumeux de février. Tout de suite, Braunens l'avait remarqué et marchandé. Long de corps, court de pattes, l'encolure et les épaules épaisses, la poitrine profonde, avec son petit œil vif et sa queue en tire-bouchon qu'il détendait perpétuellement, il avait mine engageante. Braunens prit son maître à part, lui parla longuement à l'oreille, le flatta, le circonvint. Un verre de « piquepoult » termina l'affaire. Le petit cochon noir fut livré pour quarante-cinq francs cinquante. A un autre, disait le vendeur, il en aurait demandé quarante-six... Aussitôt, l'animal fut soulevé, jeté en travers sur le cou de Braunens, les

pattes de chaque côté, et il fendit avec lui la foule. D'abord, il poussa des clameurs. Mais, comme tout le monde riait, il s'apaisa et peu à peu se tut. D'ailleurs il était flatté d'aller ainsi, porté par un homme. Braunens le déposa dans sa carriole. Il attela son âne et l'on partit. En route, le nez collé à la claire-voie du véhicule, le petit cochon regardait les passants, ou bien le soleil pâle émergeant là-bas, ou bien les oreilles de l'âne qui pointaient sur le ciel. A Lastapis, on le reçut avec des cris de joie. Marinette et ses fils l'attendaient sur le seuil. On l'entoura. On le complimenta, et, en jetant du grain devant lui sur le chemin, on le mena à sa loge. Vaste, avec des murs cimentés, planchéiée, elle s'ouvrait toute grande, au nord, au bord d'un courtil clos d'aubépine. Il y entra, il s'y coucha. Alors, au-dessus de lui, sous le petit toit, un chant langoureux s'éleva. On avait pensé à tout, même à bercer son sommeil. Il s'endormit au roucoulement d'une tourterelle en cage.

Dès lors, il fut choyé, gâté. A mesure qu'il grossissait, que son tempérament de grand mangeur s'affirmait, il était de plus en plus considéré. Il prit sa place dans la famille. Pas plus que le maître, il n'attendait ses repas. Soupes de légumes cuits à l'eau grasse, restes de pain et déchets succulents des assiettes

lui étaient apportés à heure fixe, dans une auge nettoyée, avec des paroles aimables et des tapes amicales sur le dos. Il ne se rappelait pas d'avoir été rudoyé. Marinette surtout le traitait comme un enfant.

Parfois, elle l'amenait avec elle à la cuisine. Il trottait avec un petit bruit sec sur les carreaux, furetait, fourrait son nez partout, sous l'œil indulgent de Marinette. Il l'adorait. Il grognait en sourdine. Il se frottait contre elle, la poussait du groin, par coups mesurés, pour se faire caresser. Elle avait une manière de le caresser derrière l'oreille, de le gratter de l'ongle, qui l'énervait exquisement... C'étaient ses plaisirs intimes... Il avait eu ses joies extérieures.

Lorsqu'on tailla les vignes, lorsqu'on sema les pommes de terre, Marinette vint le prendre pour sortir. De compagnie avec le chien on gagna les champs. Il courut dans les sillons, en secouant les sarments, sous le soleil qui faisait poindre les bourgeons, il suivit le semeur, en ramassant les fragments de pommes de terre abandonnés, assaisonnés des premières herbes odorantes. Il prit sa part de printemps. De cette époque toutefois datait pour lui un mauvais souvenir. Un jour qu'il s'était échappé dans les jeunes blés, et s'était mis à fouir parmi les touffes nourri-

cières, pour qu'il n'y prît point goût et ne pût recommencer, là ou ailleurs, dans le jardin ou le champ de maïs, Braunens se saisit de lui, l'immobilisa et, en la trouant, lui passa un anneau de fer au travers de la narine. Le sang gicla. Ah ! le triste incident. Il resta comme amputé de son groin. Impossible, avec cet anneau, de déterrer quoi que ce soit. Mais comme après cette opération on le laissa plus libre que jamais, et que la douleur s'éteignit, il n'y pensa plus. Septembre vint. Du matin au soir il fut lâché à la glandée. Il vagua de bois en bois. Les fruits abondaient, l'eau vive ruisselait dans la ravine, des lits de fougères s'ouvraient partout. Il se gorgea de glands, but à la source et rêva étalé, l'œil mi-clos. Il fit même une rencontre mémorable. Un soir, comme il errait dans la mélancolie d'un crépuscule hâtif, il vit venir à lui un sanglier. De soies rudes, de flancs maigres, l'animal avait l'air sauvage et affamé. Le sanglier le joignit, le flaira et lui dit :

— Qui es-tu? Où vas-tu?

— Je suis le cochon de Lastapis. Je rentre à la métairie.

— Comme tu es gras !

— Oui, je vais bien. Ici, je me gave de glands, chez nous, de pâtées. J'aurais mauvaise grâce à n'engraisser point.

— Tu n'as donc jamais faim?

— Jamais. Marinette se passerait plutôt de pain que de m'en laisser manquer. Viens avec moi. Tu seras vite à point.

Ils cheminaient côte à côte, et les feuilles rousses détachées par le vent roulaient sur eux. Ils se parlaient groin à groin. Alors le sanglier aperçut l'anneau.

— Est-ce la mode? fit-il.

— Non, c'est pour m'empêcher de manger ce que je ne dois pas manger.

— Merci! je veux manger à ma guise.

— Ou jeûner?

— N'importe. Je ne viens pas avec toi. Adieu.

Ce sanglier avait lu La Fontaine. Maintenant ce propos lui revenait. Il regrettait le gland séveux et l'eau vive et la liberté perdue. L'automne arrivé, on l'avait séquestré de plus en plus. Il n'allait dehors qu'à heures fixes, par temps mesurés. Il eut pourtant quelques derniers bons moments. En novembre, lorsque les grandes pluies se mirent à tomber, faisant déborder les mares, on l'envoya se baigner. Comme il grossissait toujours, comme il avait chaud sans cesse, il entrait dans l'eau avec volupté. Il nageait, élargissant autour de lui les cercles de l'onde, immergé tout entier, les oreilles et le nez seuls hors de l'élément. Il nageait jusqu'à ce que la fraîcheur de l'eau eût pénétré ses

fibres. Alors il gagnait la rive et, pour garder en lui ce froid exquis, il se roulait dans la boue, en se couvrant de plaques limoneuses. Il rentrait ainsi cuirassé, ragaillardi pour tout un jour.

Mais cela lui fut bientôt interdit. L'hiver était là. D'ailleurs il ne se mouvait qu'avec peine. Ce soir, où il songe tristement, Marinette, à travers les fentes de la porte de sa loge, l'épiait d'un œil changé, en écoutant s'il soufflait. S'il eût pu l'apercevoir, il eût frémi. Car il soufflait d'une haleine courte : et c'était le signe attendu. « Le jour de sa fête » allait luire.

La « fête du cochon » ou « le pelle-porc » est chez nous un événement considérable. Tuer son cochon signifie pour le paysan s'approvisionner de charcuterie, de morceaux fins et de graisse pour toute l'année. Dès que l'animal souffle, on le saigne au plus vite. Non toutefois un mercredi ni un vendredi. Ces jours-là, des influences mystérieuses font noircir le sang de la bête, ou se gâter ses entrailles fumantes. La veille de la « fête », on invite les voisins : les proches voisins seuls. C'est l'occasion où l'on « reconnaît » ses « premiers » voisins. Ceux qui vous rendent et à qui l'on porte les premiers secours, qui sont toujours là partageant vos peines et vos joies, qui vous entendent pour ainsi dire respirer.

Souvenirs des temps d'alerte où un cri poussé, un feu allumé, appelait à l'aide immédiate.

Au petit matin ils arrivent, c'est un affairement. On va, on vient, on se croise ; des lumières courent le long de la maison. Qui cherche un sarment, qui fend du bois, qui fourbit les chaudrons. Dans le foyer, pendu à un croc, on installe un vaste récipient, on l'emplit d'eau, on attise le feu. Les lampes baissent. L'âtre couvre de reflets les murs. On s'assied, les pieds aux tisons, en trempant du pain dans du vin blanc.

Alors entre le boucher. Un boucher spécial, pour cochons seulement, homme d'âge qui arrive ceint d'un tablier, armé d'un long couteau affilé, tout en lame. Il dit : « Y sommes-nous? » Quatre hommes sortent avec lui. Le cochon dort. La porte de sa loge s'ouvre. On le réveille. Il s'ébranle, pas à pas, lourdement, l'œil clignotant. Il est saisi, lié, renversé dans un pétrin, la mâchoire serrée dans un « endort », rejet de chêne tordu, il est maintenu par les quatre hommes aux quatre membres. C'est la première violence qu'il subit. Il se débat, il pousse des cris prolongés. Les environs en retentissent. Tout s'éveille. De toutes parts des bruits montent : voix lointaines qui s'appellent, abois de chiens sentant la mort... Mais les clameurs de l'animal se sont vite tues, il gît, la gorge ouverte

horriblement. Et la maîtresse de maison, à genoux, recueille, sous l'énorme tête inerte, le sang chaud.

De là on le traîne sous un hangar. Il ballotte, faisant gémir les bords du pétrin. Chacun rit. Le boucher crie : « Donnez l'eau ! » L'eau bouillante est versée sur la bête. A grands coups de louches on la gratte, on fait sauter ses poils, on la rend nette comme un marbre. Puis une corde descend, un câble qui s'enroule autour d'une poulie assujettie à une poutre ; on l'attache à une barre passée dans les jarrets de la bête, et le vaste corps pâle s'élève lentement. Il s'élève à hauteur d'homme. Le boucher le fend, le nettoie, et il reste là, oscillant dans le vide.

Tout le monde rentre dans la métairie. Les hommes s'attablent. Le boucher raconte un accident qu'il eut, encore jeune, en tuant « un anglais ». L'animal écrasa « l'endort » des dents et lui broya à moitié le bras. On l'écoute en s'arrêtant de manger. La scène est mimée comme au théâtre. Pendant ce temps, dans une pièce à côté, silencieusement, les femmes hachent les premiers morceaux dépecés. Puis, elles les cuiront. Ce sont le foie, les pièces du cou chargées de lard qui, mêlés au sang, dans les tripes lavées, donneront l'onctueux boudin. Ce sont des bandes de chair maigre enlevées le long des filets et des

jambons, dont les fragments humectés d'eau-de-vie et épicés se convertiront en saucisses croustillantes. Mille autres menus déchets qui, fondus, prendront le nom de « gressillons », mets local, savouré sur des tranches de pain grillé.

Cela fait, les femmes rejoignent les hommes. Car cette fois le repas se prend en commun. Il est midi. Comme pour un mariage la chère est variée et abondante. Une grosse joie règne. On chante. On laisse couler les heures. Enfin on se lève. Mais, avant de se séparer on satisfait à la coutume. On gagne la loge du cochon tué. Elle est jonchée de paille nouvelle, lavée, aérée. Alors le maître de la maison, grave et muet, va chercher le petit cochon acheté à la dernière foire qui doit remplacer le « pendu », et l'introduit dans la loge. On s'extasie. Les paris s'engagent. Il pèsera sûrement plus que l'autre : deux cents, deux cent cinquante kilos : comme un jeune éléphant. Sur ce, tous prennent congé. Ils s'écoulent par les prés, les landes ou les bois. Le soir est tombé. Et le « piquepoult » aidant, plus d'un au tournant d'un layon, à l'entrée d'un ravin, aperçoit des choses monstrueuses et terribles, des bêtes d'apocalypse à triple gueule. Il s'écrie, il a vu :

Et la crinière éparse, et les sinistres crocs...

Cette fin fut celle du cochon de Lastapis. Seule, à la nuit, devant l'énorme corps blême, Marinette le contemple. A force de la soigner, elle s'était attachée un peu à cette bête. Elle soupire. Puis elle pense que le boucher reviendra débiter cet amas de chair en jambons ronds comme des disques, qu'il faudra saler, en quartiers, qu'il faudra couvrir de graisse. Puis encore, en mesurant de l'œil le dos rebondi, elle choisit les morceaux fins qu'elle enverra en présent au curé et au médecin, enveloppés dans une serviette, avec un « pan » de saucisse roulé autour !... Elle s'attarde... Et, comme elle ne revient pas, son mari la hèle dans l'ombre.

LA CHASSE AU BLAIREAU

20 mars.

Lorsqu'à cette époque on erre dans les bois vides, où, à travers les arbres et les halliers nus, la lumière arrive à flots mêlée de vent frais, on distingue parfois sur les sentiers la trace étrange d'un animal aux ongles aigus. Les feuilles consommées par l'hiver ont laissé la sente polie et tendre, et les cinq doigts de la bête s'y sont incrustés. Car il y a cinq doigts marqués, avec l'empreinte d'une plante ou d'une paume, comme si un petit ours égaré avait passé par là. L'ours seul, en nos pays, imprime cette trace, lui ou le blaireau. Le pied est en effet celui d'un blaireau. On vous dira qu'il est plantigrade. Là d'ailleurs s'arrête sa ressemblance avec l'ours : à moins qu'on ne relève chez l'un et chez l'autre une égale taciturnité. Le blaireau a plutôt l'aspect d'un chien. De la taille d'un basset épais, les pattes courtes armées d'ongles tranchants comme des griffes de carnassier, il est enveloppé d'une sorte de fourrure

rayée noire et blanche. Sa tête, petite et longue, aux yeux étroits, aigus, est attachée à un cou fort et musclé, et elle porte deux petites oreilles soyeuses couchées en arrière, qui lui donnent un air de perpétuelle attention. Le blaireau est soupçonneux et défiant. Il a des raisons pour cela. De tempérament lymphatique, il engraisse vite, s'alourdit, s'essouffle, et partant est peu propre à la course. Aussi se défie-t-il de ses jambes. Il ne songe point à échapper par la vitesse ou la longueur de sa fuite. Il s'en remet à sa prudence, à son expérience des gens et des choses, aux impressions venues des quatre points cardinaux avec les effluves et les vents. Car la nature, qui reste hostile à l'homme, est pour l'animal pleine de murmures avertisseurs, peuplée d'odeurs révélatrices. Enfin il compte sur la puissance de ses griffes acérées. Le rapport qui existe entre son instinct et son genre de vie tient du prodige.

Voici comment il se nourrit et se loge, comment il combat. Un loup et un renard, rôdeurs infatigables, qui courent et bondissent, qui battent tout un pays dans une journée et fouillent une forêt dans une nuit, sont purement carnivores. Si le gibier ou l'appât manque, ils émigrent, ils changent de contrée d'un matin à l'autre. Partout ils trouveront un lièvre à forcer ou un agneau à ravir : ils

chasseront, donnant de la voix comme un limier, ou sauront, aux heures lourdes de midi, se tapir en silence sur le passage de quelque gras volatile. Le blaireau, qui ne visite que des espaces restreints, qui est incapable d'atteindre ou de guetter une proie, mourrait de faim réduit à la chair seule. Il est omnivore. Fruits, légumes, grains et chair, il mange de tout. Ainsi, sans chasser, il s'alimente dans les environs et parfois se délecte. Il opère la nuit. A pas muets, retenant son souffle, assourdissant tout bruit de marche autour de lui, il rôde avec des ruses infinies. Il suit les lignes d'ombre, le long des haies, les lisières en contre-bas des bois, il se dissimule, se dérobe, se confond avec un tronc d'arbre, flaire le sol, hume l'air où flotte une odeur de proie vive, et se glisse jusqu'à elle. Il sait l'heure où les autres bêtes dorment, la saison où les perdrix couvent, où les levrauts encore hébétés d'être au monde vagissent en chancelant. Il croque les levrauts, déguste les œufs ; il saisit s'il le peut les mères, et les emporte dans son terrier.

Ce sont là ses repas de l'hiver et du printemps. Il a aussi ses festins de l'été, ses agapes de l'automne. Aux chaleurs, il est pris du besoin de se rafraîchir. Prédisposé à l'embonpoint, il souffre des soleils pesants. Il change donc de régime. Il hante les jardins et les

vergers. Plus prudemment que jamais, plus anxieusement. Car les hommes et les chiens errent aussi, sollicités comme lui par la nuit, sous la pénombre bleue des firmaments constellés. Il rampe lentement, lentement : on dirait une broussaille qui vacille. Il va tout droit aux arbres mûrs, aux carreaux plantureux. Il ravage les planches de fèves et abat les pois ramés. Il se gorge des cerises tombées, il secoue avec son dos les jeunes pruniers et savoure les prunes entr'ouvertes, il découvre les fruits charnus et les pulpes fondantes. Un mets d'été surtout le tente : le maïs ; le tendre maïs aux grains laiteux encore. C'est résistant et sucré. Il y a le plaisir après l'effort. Il entre dans le champ et s'assied. Il écoute. Puis, il attire à lui la tige avec ses pattes de devant, la ploie, et dévore l'épi. Nos paysans redoutent ces incursions. Souvent, avant de se coucher, ils mènent un charivari autour de leur champ. Ils frappent sur des casseroles, tirent des coups de fusil et font aboyer leurs chiens. Le blaireau de son trou entend ; effrayé, il ne se risque pas... Arrivent les brumes automnales. Elles l'incitent à se remonter. Alors, avant de rentrer, quand l'aube raye le ciel d'un trait pâle, le blaireau fait son tour de vendangeur dans les vignobles voisins. Il fouille les souches, il avale les raisins. Il boit à même le jus capiteux, glacé

de gouttes de rosée. Sans doute il s'enivrerait. Mais un bruit de voix humaine a vibré dans l'air vierge : il regagne son terrier.

Étant lourd et lent, pacifique, gourmand, le blaireau aime ses aises. Aussi possède-t-il hôtel d'hiver à la ville, résidence d'été aux champs... Quand, au revers d'un coteau, orienté vers le levant, à l'orée d'un bois, on rencontre de larges espaces nus, et, à l'écart, à quelques pas, une agglomération de trous emplis de fientes, on peut être sûr qu'on a le pied sur un terrier. Ce dernier signe est infaillible. Le blaireau, d'une propreté extrême, ne souille jamais sa demeure. Dès qu'il a choisi son site, il creuse des galeries et s'enfonce dans le sol. Il multiplie les tunnels, car il y a souvent douze ou quinze orifices, il les pousse jusqu'à ce qu'il ne sente plus l'air extérieur, il les croise et les amorce entre eux comme des rues dans une cité. Pour finir, de loin en loin, il ouvre des chambres spacieuses, en forme de four, au nœud des voies.

Ces colonies sont disciplinées, régies par des lois fixes et des coutumes séculaires. Ainsi, à l'approche de l'hiver, chaque famille installe sa maison. On bat les environs, on coupe les fougères, on ramasse les herbes sèches et les chaumes épars. On roule tout cela en boule avec ses pattes, comme de petites bottes de foin, on le traîne à son terrier. On prend alors

son fardeau entre ses pieds de devant et on recule de galerie en galerie jusqu'à sa demeure. Chacun meuble ses appartements. Il y étend des tapis, il y dispose des couches faites d'herbes amoncelées, et il s'y enfouit frileusement.

Au reste les blaireaux ne s'ennuient point C'est pour eux la saison de l'amour. Dans ces rues où tout le monde se coudoie, dans ces demeures où la vie sédentaire conduit à voisiner, durant les nuits sans fin où l'on se frôle, l'attrait s'éveille vite. Les pelages, à l'abri de l'air, prennent une douceur de soie ; les corps amollis par le bien-être ont des souplesses voluptueuses... et le mystère que l'ombre apporte à l'amour pénètre les sens aiguisés. On se poursuit, on se rejoint et on s'aime. La cité sombre s'emplit d'un sourd murmure. Des piétinements se font entendre, comme un bruit lointain de foule en marche, et des échos de lutte entre rivaux, et des glapissements brefs, tout un brouhaha de conquête et de possession. On dirait parfois une rumeur de source souterraine, la source du désir, qui ruisselle jusque dans les entrailles de la terre.

Mais cela n'a qu'un temps. Les petits naissent. Tout rentre dans l'ordre. Le silence des longues ténèbres recommence. A peine perçoit-on le va-et-vient des mâles qui

cherchent au dehors la nourriture des femelles. Ce ne sont plus que soins muets de mères pour leurs nourrissons.

Aux fleurs épanouies la tribu sort. Elle retourne à ses villas d'été... Mais auparavant on déménage. On vide sa maison. On emporte les couches d'herbes foulées, les fougères maculées qui jonchaient le sol, on balaie les galeries et on agrandit les orifices embroussaillés. Il faut que l'air pénètre, lave ces parois où l'on a tant respiré, afin que, l'hiver prochain, la cité se rouvre, assainie, à ses habitants... Cela fait les familles se dispersent. Le blaireau retrouve sa villégiature coutumière : le long des berges des rivières, au-dessus des eaux diminuées, dans les trous qu'elles ont creusés ; parmi les racines profondes des arbres, ou encore sous la voûte de rocs pendants. Même, par les nuits chaudes, après avoir pris le vent, il dort à la belle étoile.

Le blaireau a deux ennemis : le renard, toujours en quête d'un abri ; l'homme qui défend ses récoltes. Le renard n'ose point l'attaquer. Car si le blaireau ne provoque personne, il se défend dangereusement. Nul carnassier de nos climats n'en vient à bout. Ne pouvant ni courir ni bondir, il se renverse sur le dos, mord et griffe. Ses ongles puissants labourent son adversaire ; ses dents lui font

des blessures cuisantes. Le renard ruse donc avec lui. Il en veut à son terrier, où il met bas et élève sa portée. Sournoisement, lorsqu'il le sait absent, il y pénètre. Il inspecte, il choisit son gîte et... s'oublie abondamment. La puanteur est insupportable. Le blaireau revient, l'odeur nauséabonde le saisit, il recule et il fuit.

L'homme chasse le blaireau soit au gîte, soit à la piste, soit à l'affût.

Pour le prendre au gîte, l'homme lâche un chien de petite taille dans le terrier. Le blaireau fait tête en reculant. Les abois de plus en plus sourds du chien guident le chasseur qui, monté sur le terrier, suit la lutte. A un moment donné, elle se poursuit sur place. Le blaireau, acculé à son seuil, combat avec acharnement. Alors, au-dessus, le chasseur creuse un puits. Il l'élargit, il l'évase, et, armé de pinces, il saisit l'animal, ébloui par l'irruption de la lumière. Il le hale, il le tue.

La chasse à la piste se fait par les nuits claires, quand le blaireau maraude. On s'arme de fourches, on accouple ses chiens, et, tandis que les uns vont tendre des bourses aux orifices du terrier, les autres cernent les environs. Le terrier obstrué, un coup de sifflet retentit, et les chiens sont lâchés. La bête est vite éventée. De taillis en taillis elle est

serrée, attaquée. Elle souffle à grand bruit, elle se défend pied à pied. Elle gagne obstinément vers son terrier. Là, comme tout animal traqué, elle fait un effort. Elle s'élance. C'est sa perte. Les hommes l'embrochent ou l'assomment, les chiens la lacèrent.

Certains préfèrent l'affût, un soir de lune haute. A l'heure où le soleil tombe, où le crépuscule qui vient vite sous les bois submerge les lisières, dans le calme de minute en minute élargi, son fusil en bandoulière, on grimpe sur un arbre. On s'y tapit. Le moindre mouvement avertit le blaireau. On relève le vent, on tend l'oreille. L'air est si plein encore de lueurs éparses que les merles ne peuvent pas se taire et que toute la vie invisible des bois continue à fermenter en sourdine. On écoute fuir le bruit et gagner le silence. Enfin, le soleil s'est abîmé, et la lune seule resplendit. O merveille de splendeur froide ! Le blaireau aime ce moment. On distingue un frôlement. Des branches au ras du sol s'écartent, et sur l'appui d'une racine tordue, un museau s'avance. Puis une tête, puis une patte. Et dressé, le blaireau inspecte les alentours. Tout repose. Il sort doucement, et derrière lui sa femelle, enfin sa portée. Et c'est une scène d'idylle. Le père, debout, tourné vers la plaine, hume l'espace et veille. Il est immobile comme un relief du sol. La mère s'étend.

Elle se couche, comme lasse, la tête allongée, et laissant ses mamelles gonflées s'étaler sous elle. Un éclat de lune l'enveloppe. Alors, les petits, en se poussant, viennent boire. Ils avalent avidement ce lait du soir qui doit les nourrir toute la nuit. Dès qu'ils ont bu, la mère se lève. Et tandis qu'ils commencent à jouer, muets et prudents déjà, elle les pousse vers l'ombre et le fourré, rejoint son mâle et se met en route avec lui. Elle s'en va refaire ses forces et son lait, car ses fils, au matin, se suspendront de nouveau à ses flancs ; lui, qui doit assurer le renouvellement des vivres, part rapiner pour tout le monde... A cet instant on les tire. Ils sont côte à côte, offrant double cible. A peine ont-ils le temps de sursauter : ils sont foudroyés... Les petits, que leur départ a rendus libres, ignorants de ce coup, attirés par le bruit et l'éclair, buttent sur leurs cadavres. Ils tournent autour en trébuchant, ils les examinent et les flairent, et ne comprenant pas, comme ces enfants du loup dont parle Vigny, ils reprennent leur jeu...

HALLALI

26 avril.

Un pur après-midi de printemps régnait. Dès le lever du soleil, la rosée avait étincelé des pointes des herbes aux aiguilles des pins, en couvrant la terre d'un tapis fluide, et la plage infinie, le long de l'Océan, d'une sorte de miroitement humide où l'astre rouge encore mêlait des traînées de pourpre immobile. Depuis, une douceur radieuse émanait de toute chose. Un grand vent tiède était né. Et, cependant, sur la ligne de crête où il errait, de dune en dune, le chevreuil noir, lâché la semaine précédente, humait l'espace, inquiet un peu devant cette immensité vide, qui ne rendait rien des aspects et des bruits familiers à ses sens.

Capturé un soir, comme il buvait sous la lune étalée, mis en cage, et sans qu'il sût pourquoi transporté jusqu'ici, à cent lieues, il rêvait des halliers et des sites de sa forêt natale. Ici, de tous côtés, qu'il avançât ou retournât, l'horizon paraissait reculer, un

horizon mouvant, empli d'une ondulation sans borne d'éléments balancés. C'était en face, ses rives de sable pâle à peine distinctes de ses eaux claires, le lac d'Hossegor, nom sonore aux syllabes bibliques, tout ému sous la brise ; c'était à gauche, dans un déroulement qui débordait la terre, les pignadas versés, en nappes sombres, d'Arcachon à Bayonne ; c'était à droite l'Atlantique, dont la courbe liquide occupait tout le ciel. Et à tout cela, le vent, d'un long souffle salé, imprimait un même bercement : vague du lac, houle de la forêt et de la mer.

Cette solitude, cet infini où les forces naturelles se répandaient en liberté, comme dans un monde primitif, alarmait l'exilé. Sa harde était loin, contre qui se réfugier et se rassurer ; et sa source accoutumée perdue, et son pâturage consumé. Où? Comment? Il ne le savait pas. Nul être vivant ne lui tenait plus compagnie. Seul un lièvre effarouché l'avait croisé ; seul un écureuil, du haut d'un pin, avait fait choir une pomme à ses pieds. Et l'eau qu'il buvait gardait un goût amer, venu des mille racines résineuses baignées au passage ; et parmi les arbousiers aux feuilles métalliques et les ajoncs qui germaient, il ne broutait que des herbes maigres, imprégnées par le vent continu d'une saveur âpre qui brûlait les lèvres. Son sommeil même était

troublé. Il regrettait ses nuits d'hier, veillées par des étoiles paisibles, bercées par des murmures épars. En ce pays, des chocs retentissants et des rafales sifflantes ébranlaient les airs. Un grondement sourd montait incessamment. Et, de minute en minute, dans l'ombre la plus épaisse, des éclairs verts, des éclairs rouges reluisaient en tournant...

Où dormir sans être réveillé, sans être vu...?

Tout à coup, comme il grattait du pied le sol mobile, il tressaillit. Un frisson qu'il ne connaissait pas le parcourut, de ses sabots fourchus à son bois rameux. Il se sentit haletant, comme lié aux quatre pattes, et un bourdonnement emplit ses oreilles pointées. Une peur incoercible l'envahit. Par-dessus les genêts fleurissants, vers un jeune bois de pins, là-bas, il bondit, il bondit. Une lieue plus loin, il s'arrêta, aux écoutes. Plus rien. Le grand vent seul passait, le grand vent marin, roulant par intervalles la rumeur de l'Océan traversé. Ce bruit de cuivre, mélancolique et strident, qu'il n'avait jamais ouï et qui l'avait fait se précipiter, s'était tu. Et tu aussi cet éclat de voix ardentes, arrivé par bouffées, où il ne retrouvait point le son des paroles ou des cris humains. Peut-être n'était-ce qu'un fracas naturel amplifié par l'espace, comme l'écroulement d'un arbre,

peut-être un bruit fugitif?... Il reprit haleine...

Il était éventé... cavaliers vêtus de rouge et ceints de leur trompe, amazones au catogan noir ou blond, montés sur des chevaux puissants, de poitrine profonde et d'haleine inépuisable, chiens bleus de Gascogne sous le fouet des piqueurs avaient pris sa voie. Son émanation fauve flottait partout. A cette époque où la résine commence à suinter, imprégnant l'air de son arome balsamique, toute autre senteur s'avive. De plus, le vent constant soufflait au nez des chiens. Et, de revers en revers, comme une ruée d'hommes et de bêtes mêlés, au milieu des clameurs, renouvelant la fable antique des centaures, la chasse, à travers les fûts cannelés, par bonds successifs, avait dévalé vers le lac, comme guidée par un fil invisible qui était la ligne odorante du fumet de l'animal. Parfois, elle s'arrêtait, haletante, au sommet d'une dune : quelques minutes seulement, le temps de s'orienter. Et la chevauchée reprenait. Tantôt une plaine brusquement s'ouvrait, faite d'un sable brun consistant, dont le sol plat trompe l'œil : et là on galopait de front, comme un peloton, botte à botte, tandis que les cors jetaient des notes allègres, pareilles au chant martial des trompettes d'airain. Tantôt s'étendaient des taillis, jeunes pins poussés drus, où

un layon étroit court en serpentant, où l'on se coule sur le sol fuyant, soufflеté au passage par les branches élastiques, où, piqués par les ajoncs, les chevaux s'enlèvent et sautent, à la manière souple et ramassée des félins. Tantôt, enfin, la dune, barrière de l'Océan, qui, silencieuse et stérile autrefois, roulait avec le vent et submergeait la contrée, la dune fixée maintenant, se dressait, complice inconsciente de la fuite de l'animal, ce fils né ailleurs, mais adopté pour la douceur de son regard... En allongeant l'allure, sur un sol semé d'aiguilles, on franchissait ou on contournait l'obstacle... Enfin, hommes et chiens, et cors, et les échos répercutés par la forêt, tout ensemble avait crié : car le chevreuil était en vue...

Comme un trait noir, il volait. A distance, il paraissait soulevé de terre. La ruée sur sa piste s'accentua. Un tourbillon de feuilles et de poudre montait et s'abattait derrière les chasseurs... Seul, en un clin d'œil dépassé, un lourd irlandais gris que son cavalier ressanglait, demeurait en arrière. Il s'ébrouait, il piaffait, et par moments, en tournant sur ses pieds de devant vers la chasse qui s'effaçait, il hennissait dans l'air sonore.

Après son premier élan, face à la brise, et n'entendant plus que des rumeurs d'éléments,

le chevreuil avait fait halte. Il examinait le taillis. Mélange de genêts, le jeune bois s'élevait en pente douce. Des amas de sciure et quelques vastes troncs à demi enfouis l'encombraient par endroits, partout où la coupe des anciens arbres géants avait été plus abondante, et des sortes de halliers poussaient autour. L'animal se rappela s'être étendu sur ces lits de cendre végétale, plus moelleux que l'herbe fine, auprès de troncs pareils, tandis que la harde, à l'abri dans son refuge, écartait prudemment pour le voir les broussailles prochaines. Il pensa que peut-être là, quelque temps recélé, il pourrait camper. Il chevrota doucement, puis plus fort. Et, comme il n'y avait pas encore d'échos sous les cimes trop basses et que rien ne lui répondait, il respira. Il monta à petits pas, il gravit la pente. Un immense aboi l'accueillit. Toute la chasse débouchait. Les cors éclatèrent. Il vibra tout entier de ce chant déchirant. Le même frisson de tout à l'heure le saisit, il fut cloué sur place et chancela. Mais l'instinct le banda sur lui-même, et, des quatre pieds à la fois détendu soudain, il précipita ses bonds.

C'est depuis ce moment qu'il était en vue. A présent, il y allait de sa vie. Rien n'arrêterait plus la chasse déchaînée à ses trousses. Bien qu'il cherchât à ne pas ralentir, il eut l'impression tout de suite de perdre du ter-

rain. Le sol devenait de plus en plus profond, le sable nu régnait. Il le voyait se gonfler, onduler, s'élever peu en peu en colline, comme si une force hostile le soulevait à mesure, en répandant incessamment sous ses pieds une poudre blanche où ils s'enfonçaient. Même quelques chiendents épars, comme des fils animés, le liaient au passage en éclatant, et le laissaient chaque fois un peu plus débilité. Une sueur légère humectait ses poils. Il avait renversé sa tête sur son dos pour offrir moins de prise à l'air, il avait ouvert les lèvres pour respirer abondamment, et toutes ses fibres rendaient leur effort. La chasse galopait encore.

Cependant les chevaux accusaient aussi le poids du sol et les chiens, langue hors, passaient au trot. Il entendit des claquements de fouets, des hurlements douloureux arrachés par la lanière, un brouhaha d'hésitation, et l'espoir de distancer cette cohue lui vint. Il aperçut une issue. Un col s'ouvrait dans la colline mouvante. Au delà, c'était l'eau, sans borne, pailletée de lumière. Une brise vivifiante l'enveloppa, le ranima et parut lui donner des ailes. Il dévala vers la plage. Le flot frémissait et, entre la vague étalée et la dune amoncelée, un instant, le chevreuil noir courut seul... A leur tour, hommes et chiens sautèrent sur le rivage. Tassé par le flux, il offrait une surface polie élastique, à perte de vue.

Alors, ce fut le laisser-courir. Les cavaliers debout sur leurs étriers, les amazones courbées en avant, les chevaux, la bouche appuyée, les chiens, tête haute, la narine ouverte à l'émanation vive que la sueur rendait plus chaude, accéléraient leur train. L'arène arrachée et rejetée en arrière par les sabots véloces volait en paquets humides, éclaboussant poitrails et visages ; l'eau verte jaillissait en gerbes écumeuses, et une brume flottait au-dessus, faite de l'exhalaison moite de ces souffles ardents. Les chiens furent distancés. Peu à peu la chasse s'échelonna. On fendait l'air, deux par deux, trois par trois, selon les moyens de sa monture, chacun pour soi, muet, emporté par un élan continu, comme dans le sillage d'une trombe... En tête, sur un grand cheval bai, une frêle jeune femme, les rênes à pleines mains et les poignets bas, menait l'allure...

Le chevreuil maintenait sa distance. Filant à mi-pente de la plage, où le sable formait tremplin, il réglait ses foulées, plus souple et plus agile, écoutant s'éloigner ou se rapprocher les galops forcenés. On aurait dit un roulement répété qui s'accroissait ou diminuait selon la vitesse qu'il rendait lui-même, et son oreille attentive en percevait le moindre indice susceptible de l'avertir. Soudain il fit un crochet. D'un bond prodigieux il s'élança

sur la dune. Avait-il rêvé l'escalade? La dune, presque droite, éclatante de soleil, le reçut, le rejeta et le roula en s'éboulant, et l'enfouit à demi à ses pieds. Il se releva, secoua le sable collé à son échine, contempla cette muraille instable, essaya de nouveau, fut renversé encore et resta là stupide, pris d'un grand tremblement. Sans doute quelque chose s'était obstrué ou brisé en lui. Son cœur peut-être? Le va-et-vient de sa respiration contractait ses flancs, des filaments sanglants striaient ses naseaux dilatés, et un brouillard emplissait ses yeux et une tristesse obscure son être à bout. Cependant, là-bas, on l'avait vu s'arrêter et fléchir. Une sorte de rugissement joyeux parvint à ses oreilles. Déjà, il se sentit en proie aux dagues froides, aux crocs baveux.

Alors, il se tourna. L'Océan oscillait lentement, moelleusement. C'était l'heure du reflux. Ruisselant à présent de sueur, consumé de soif, devant cette nappe infinie l'animal frissonna. Il allait se plonger dans cet abîme, boire à même, retrouver haleine et force et vie en y calmant sa fièvre, et, porté par cette eau pitoyable, gagner le banc de sable émergeant à quelques flots plus loin, où de pâles oiseaux posés marchaient dans l'écume du bord. Il s'avança. Une vague faisant ressac sur la plage à pic l'assaillit et le flagella. Il

en fut submergé, étouffé, et il vacilla ébranlé jusqu'au fond de lui. Il se raidit, il chercha à reprendre du champ : vainement. Cette eau versée sur ses membres chauds les avait saisis et glacés, ses pieds semblaient enracinés dans l'arène inondée. Il brama douloureusement. Mais la voix de la mer étouffa sa voix. Où était d'ailleurs le secours? La chasse triomphante fondait sur lui. Il entendait ralentir les chevaux et rallier les chiens. Puis des abois sinistres éclatèrent, l'hallali sonna. Il fut investi. Un cercle de naseaux et de gueules oppressés l'entoura, des cavaliers sautèrent à terre pour le servir. En ce moment, la bête forcée, jusque-là arc-boutée sur ses pieds, bondit en avant. Un chien hurla, comme s'il était chargé. Peur risible. Le chevreuil s'abattit. Une gorgée de sang vint à ses lèvres et ce fut tout...

L'amazone, tout à l'heure acharnée à la poursuite, tourna bride alors et s'en alla au pas. Tout s'apaisait autour d'elle : la mer qui semblait élargie par son calme, la forêt dont l'ombre se projetait inerte. Le soleil et le vent tombaient. La jeune femme baissait le front. Elle songeait. Avait-elle vu la légende revivre? Avait-elle vu la tête angoissée s'irradier, l'image d'un Dieu les bras ouverts entre ses bois, symbole de pitié pour toute créature?... Qui le saura?...

LA VIGNE

31 mai.

Si l'Agenais a ses pruniers, la Lande ses pins et la Bigorre son maïs, l'Armagnac a sa vigne. Non qu'il ne produise autre chose : mais en elle fermente sa sève propre et circule son sang profond. Dans les autres fils de son sein la terre se montre avare. Nos blés rendent le tiers des blés opulents de la Beauce, nos prairies la moitié des riches pâturages normands, et ainsi de tout, tandis que notre vigne, elle, ruisselle, depuis les pères de nos pères à leurs pères, jusqu'à Noé sans doute. Mieux encore. Lorsque les fruits des autres arbres s'étiolent au soleil ou passent vite, trop chargés de sucre et du matin au soir éclatés, les raisins, écartant les feuilles, cherchent le rayon, se dilatent et resplendissent de joie. Ils se mettent à la fenêtre : à la fenêtre du ciel embrasé. Enfin nous cultivons la vigne avec gaieté, avec piété. On est vigneron ici dès le berceau, où l'on frotte de vin les lèvres du nouveau-né, où l'on écrase

sur ses gencives le premier grain mûr de l'enclos paternel. On n'est même que vigneron. Pasteur insouciant, laboureur imprévoyant, l'homme chez nous se galvanise en touchant le cep. Il n'y a point qu'Antée pour reprendre une force symbolique, il n'y a point que la Grèce pour inventer un mythe.

Dès qu'on achète une terre on se demande : où planter ma vigne? On choisit un plateau ensoleillé, où l'astre s'attarde longtemps, on le sonde, et si le sol est résistant, argileux et graveleux, on se dit : ce sera là. Aussitôt la famille en est informée, les voisins en sont instruits, et déjà, à titre de réciprocité, les bœufs des alentours sont retenus pour défoncer le terrain. Dès lors l'esprit du maître, comme par une pente chère, revient sans cesse à l'idée de sa vigne. Pour elle, dans un coin ombreux de la cour de ferme, il accumule du terreau, sable et fumier en couches, compost onctueux qui ferait germer des pierres ; pour elle, au reflux de la sève, dans ses taillis de châtaigniers, il coupe de hauts piquets tout en cœur qui soutiendront l'arbre précieux ; pour elle enfin, dans un carreau pelleversé et ameubli, réduit en cendre de terre grasse, il aligne les boutures des plants futurs par rangs égaux, en files continues. Là, sous la rosée et les ondées, dans l'ambiance natale, ils prennent contact avec le sol. Ils y poussent

des radicelles, ils y éparpillent des jets vivaces qui se couchent et se tordent sous le vent. Mais l'été et l'automne passent, l'hiver décharne toutes choses, et les petits plants sont dévêtus. A peine, au bout de quelques-uns, une feuille verte et rousse tremble encore. On les arrache, on les étend sur des lits de sable arrosé, et, dans l'ombre du chai, auprès des foudres où le vin se réduit en vieillissant, dans l'atmosphère saturée d'anciennes fermentations, ils sommeillent, attendant aussi le réveil du monde.

Durant ce temps, sur le plateau choisi, la lourde charrue d'Avignon à un seul déversoir, au coutre puissant, entre dans la glèbe. Attelée de trois ou quatre paires de bœufs elle est entraînée d'un mouvement irrésistible. Silencieusement, ouverte à quarante et cinquante centimètres de profondeur, la terre se déchire sous la poussée, se gonfle et se renverse en fragments compacts, couvre le champ de sillons symétriques, reste là, soulevée au-dessus du guéret environnant. Le maître, aux mancherons, jusqu'à mi-jambes dans la brèche, dirige l'allure à mots brefs; le long des bêtes, pas à pas, les bouviers règlent la traction de l'aiguillon, et derrière eux les oiseaux, en sautillant de motte en motte, partent à la chasse aux vers déterrés. Et du matin au soir on va et vient, fouillant

la terre, cherchant la veine où le suc abonde, et dans le crépuscule arrivé tout fume : le front penché des hommes, le flanc battant des bœufs et l'humus inférieur mis à nu, qui rend aussi sa sueur de résistance et d'effort.

Au printemps éclaté, le terrain est hersé, nivelé, roulé, enfin piqueté. Puis on le divise en pièces, on creuse les allées à coups de galère, afin d'assurer l'écoulement des eaux ; puis on trace les sillons de trois pas en trois pas et on distribue les piquets de mètre en mètre ; puis on pratique devant chacun d'eux un trou carré, puis de place en place enfin on décharge le terreau, qui roule avec un bruit d'éboulement. Alors les plants qui dormaient sont apportés à l'air, à la lumière. On vérifie leur vitalité, et deux par deux, un homme et une femme se mettent à planter. A l'ordinaire ce sont garçons et filles aux gestes alertes, qui font la besogne. Les « anciens », le père ou la mère, apportent les pelletées de terreau. La jeune fille prend le bout de bois rugueux, l'asseoit au fond du trou, l'appuie au piquet pour que les labours futurs ne l'ébranlent point en passant, et jette un peu de terre sur les radicelles et va plus loin. De piquet en piquet on la voit se courber, se relever, se retourner et rire, émoustillée, comme si déjà le suc de l'arbre, au sortir du pressoir, pétillait sur sa lèvre. Derrière elle l'ancien

verse le terreau, et le garçon couvre le tout d'un débris de mottes écrasées et, tout autour de la bouture, élève une petite butte protectrice.

Cette année, comme en serre close dans sa butte, il respire et vit, il met ses premières feuilles, nourrit sa moelle, et s'articule et se noue, et boit l'être par tous les pores. A côté de lui des pommes de terre, semées, fumées et sarclées, le font bénéficier de leur culture : il est gâté.

L'année suivante le petit cep a deux ans. On le prépare à la fructification. Tout se fait de loin, surtout aux champs. Cette fois on opère pendant le sommeil hivernal. Mystérieuse chose. La confiance en le retour séveux est telle que l'homme dispose le moindre brin végétal pour l'attendre. En effet la plus frêle tige revit ; les rides du monde en effet, à chaque avril, s'emplissent de jeunes roses... On taille donc l'arbuste. On lui garde deux bourgeons, assez pour que la feuille poussée il s'alimente d'air, pas davantage, de peur qu'il ne s'épuise au départ. Il faut le régler à vivre lentement, pour vivre longuement. Et afin qu'il s'élève, qu'il échappe aux buées malsaines du sol, on l'attache à son piquet par un osier qui le ceint d'un lien d'or. Et l'obscur travail se fait, l'amalgame invisible des molécules du sol et de l'arbre, ce je ne

sais quoi qui donnera l'année prochaine un fruit au goût du terroir, et mêlera si bien la fibre à la glèbe que ce même bois, changé de pays, portera d'autres grappes, c'est-à-dire d'une autre saveur et d'un autre alcool, ou bien ne produira plus, ou mieux encore ne vivra point.

Un autre hiver arrive. La souche est de nouveau taillée. Plus largement car les sarments sont à présent aoûtés. On lui laisse un courson qui comporte de trois à quatre bourgeons. De là, mois par mois, sortiront les pampres, les fleurs et les fruits. Mais comme l'on a affaire à un cep où les nodosités de l'adolescence s'accusent déjà, on le traite hardiment. On laboure la vigne en rejetant la terre au milieu du sillon, on la déchausse pied par pied. On aère ainsi la souche, on détruit son système radiculaire à fleur de sol, on la force à chercher en dessous, dans la masse remuée par la charrue défonceuse et plus outre, les couches vierges où tout est substance. D'ailleurs on la réconforte. On lui apporte de l'engrais. Non point un engrais savant, mais ce que l'on ramasse sur les chemins de la maison où tous les détritus sont déchargés sur un lit de fougères et de thuies, et que les bêtes foulent et fument au passage. Maigre pitance on dirait, tout au contraire nourriture active. On laboure de nouveau,

on retourne la terre sur le cep. Elle s'amoncelle des deux côtés, elle empêche l'évaporation de l'engrais, elle tient chaud le matin et le soir à l'arbre, et frais au milieu du jour, et mai sourit, et la vigne avec ses milliers de pieds, en apparence immobile, commence son cheminement souterrain.

La vigne porte trop d'espoirs pour ne point susciter d'ennemis... Deux sont implacables : le « mildiou » et le « blackrot » : cryptogames dévastateurs. Le premier dessèche la feuille, le second pourrit le fruit. Lorsqu'ils ont passé sur un enclos il reste nu comme un désert incendié. Nous avons connu longtemps cette désolation. Le hasard conjura le fléau. Un garde-barrière, pour se venger des maraudeurs qui pillaient ses derniers raisins encore intacts, arrosa les grappes d'un liquide qu'il croyait corrosif : du cuivre dissous dans de l'eau et mélangé de chaux grasse. Le remède était trouvé. La « bouillie bordelaise », composée de deux kilogrammes de sulfate de cuivre fondus en cent litres d'eau et mêlés à un kilogramme de chaux grasse en lait, brûle et tue les champignons, sans nuire à la feuille ni au fruit. Dès l'apparition des feuilles, et durant le cours de la pousse, chaque fois que de nouveaux pampres surgissent, un homme, muni d'un appareil appelé « sulfateur », marche de sillon en sillon, baignant la vigne

entière, souche et sol, d'une poussière d'eau cuivrée. Sortant d'un tuyau métallique percé d'un petit trou, cette poudre se répand en cercle jaillissant, et l'homme, sous la lumière qui l'enveloppe, a l'air de manier une gerbe fluide de rayons.

Alors s'ouvre la saison frémissante... Fortifiée et défendue, longuement couvée par le soleil, la vigne se livre à ses amours. Elle fleurit. Juin règne, avec ses jours qui pénètrent les nuits, avec ses aurores qui semblent étoilées. La vigne se couvre de petites fleurs jaunes, de forme pareille à celles des lilas, d'où émane un parfum indéfinissable, fait de cannelle et d'encens, voluptueux ensemble et éthéré. Les hommes, avant de se caresser des mains et des lèvres, se caressent de paroles ; les ceps, sous leurs manteaux feuillus, se caressent de parfums. Quand l'aube rougit le ciel, quand le soleil croule, ils s'enivrent de senteurs mutuelles. On les voit palpiter et vaciller. La nuit surtout, dans le silence irradié d'astres, sous la lune laiteuse qui les baigne, ils s'exhalent en aromes fervents, comme des âmes soupireraient. Et si la brise éclôt, aussi loin qu'elle va, tout le pays en est embaumé. On dirait une onde éparse, un flux aérien chargé de tendresse et d'attente, qui vibre et flotte autour des choses, et se balance au gré du vent. Et dans

ce flot et dans cette haleine d'ambroisie les germes circulent en se cherchant, et la vigne enfante ; pareille à ces palmiers d'Asie chantés par Musset, dont le souffle verse l'être.

Et le raisin apparaît ! Fragile d'abord et peu fourni, de semaine en semaine abreuvé de rosée, il gonfle et se dilate, il arrondit ses grains en les pressant les uns contre les autres, dans la hâte de mûrir et de ruisseler. Autour de lui, les soins se multiplient. On le suit jour par jour, on épampre et on écime la souche afin que toute la sève reflue vers le fruit, on arrache les feuilles qui l'environnent pour qu'il puise à même à la flamme d'août, on l'isole dans sa sphère, comme un dieu. A mesure qu'il grossit, le maître prolonge ses visites. Enfin, un jour, il le goûte. Lentement, dévotement, il prend un grain et le mange. Puis deux, puis trois. Il savoure, il sourit. Son visage s'illumine. C'est l'arome et la chair d'un bon cru. Alors, il appelle les siens, fouille les souches d'un geste triomphant, et montre, chaudes de soleil, les grappes alanguies qui se dorent... Parfois celle-là même qui a planté la vigne, la jeune fille d'il y a trois ans, mariée chez elle, répond à l'appel de son père et vient avec lui explorer les ceps. Un enfant qui marche à peine la suit, l'œil avide. Il se fait traîner, il s'arrête, il picore les beaux raisins pendants

et rit de sa bouche délectée. Et l'ancien, attendri, le prend et l'élève sur ses poings et l'embrasse, et couve d'un même regard satisfait sa fille et sa vigne. Toutes les deux ont accompli leur mission et bien porté leurs fruits : il ne les sépare point dans son cœur.

Double et puissant attachement... Lorsque Achab et Jézabel eurent demandé à Naboth de leur vendre sa vigne, et que Naboth eut refusé, ils s'emportèrent contre lui. L'humble juif s'obstina ; leurs cris sanglants ne l'ébranlèrent point. Sans doute, avant d'être seul au monde, il avait vu sa femme ou sa fille planter aussi sa vigne et ses petits-enfants picorer au milieu, et ce souvenir accompagnait son déclin. Il les regardait toujours s'avancer ou courir dans les sillons, il entendait leurs voix chuchoter parmi les pampres : leurs faces perdues hantaient encore les allées... Plutôt que de livrer cet asile il ramena son manteau sur sa tête, et se laissa lapider...

DANS LE PIGNADA

21 juin.

Pignada veut dire forêt de pins, plus particulièrement de pins maritimes, dont la silhouette ne ressemble à aucune autre. Le pin maritime monte d'un jet, à quinze et vingt mètres, en s'amincissant légèrement de la base au sommet. Du pied à la tête son tronc est nu. Une écorce curieuse le recouvre, faite d'une succession de petites lamelles brunes qui vont des racines au faîte en lignes symétriques, en laissant entre elles un sillon sinueux. Cette gouttière a deux ou trois centimètres de profondeur. De loin, certains troncs paraissent cannelés. Au faîte, quelques branches rigides seulement s'étendent. Presque au même niveau, portant de longues aiguilles vert foncé, ces branches font aux arbres une sorte de cime plate qui, de pin en pin, forme plafond. Les vieux pignadas ont l'aspect d'un temple, au toit uni, aux milliers de fûts rapprochés, aux parvis illimités, à peine ondu-leux par endroits, où la couleur du sable

rappelle celle des dalles des monuments roussis de soleil, où des couloirs taillés dans la masse forestière se prolongent sous une bande de ciel, où le silence et le bruit alternativement habitent, avec des sonorités et des chutes infinies.

Dans le Marensin, partie occidentale des Landes, où oscillent les plus hauts pignadas au bord du golfe de Gascogne, des portiques multipliés de proche en proche ouvrent le temple sur la mer. L'océan vient battre ses marches. Du seuil semé d'aiguilles, fleuri de genêts, orné d'arbousiers luisants, on peut voir se balancer l'Atlantique, et le soir et le matin, au coucher et au lever de l'astre, entendre le flot houleux chanter ou gronder, comme une foule. L'aube et le soir y jouent en lumières splendides, y figurent des embrasements roses ou rouges traversés d'éclairs pâles, et se plaisent à y traîner des épanouissements et des mélancolies qui rendent l'âme également muette. Parfois les vents s'y déchaînent. Avant de les entendre on les voit arriver. Au fond des rangées de colonnes, au-dessus des fûts immobiles, les cimes plates ondulent, se ploient et s'inclinent comme des ailes. Puis un murmure se perçoit. Il grandit ; les cimes plient de plus en plus près, le bois mort se rompt et tombe, les pignes pleuvent sur le sol, et le souffle passe, dans un

fracas de branches secouées. Il n'est point de rumeur plus émouvante. Là, enfin, on suit des sentes élastiques, à pas étouffés, de nef en nef, sans aboutir jamais, et, parmi ce peuple de troncs innombrables, la solitude vous accueille comme au désert. Un arome balsamique rôde partout. Dès qu'on arrive en ce pays, cette senteur monte aux narines. C'est l'haleine de ce monde végétal.

Les pignadas sont de création humaine. Plantés pour fixer les sables que les vents du large soulevaient et versaient sur la contrée submergée, ils ont été peu à peu exploités. Ils font l'orgueil et la richesse de ce coin de terre. Ils donnent leur bois et leur sève, récoltes régulières, sur qui les fléaux agricoles n'ont point de prise, et, de plus, ils recèlent pour ceux qu'ils comblent une douceur et un charme qui n'ont point de pareils. On renouvelle les pignadas par tranches immenses. Dans un domaine bien distribué une génération de pins s'élève avec une génération d'hommes. Ils croissent côte à côte et s'affermissent, déclinent ensemble et disparaissent...

Voici comment croît et s'aménage une forêt.

Lorsqu'une partie de ces domaines, évalués souvent à des milliers d'hectares, est au bout de sa sève, on la coupe. On y traîne des ma-

chines, on y débite les fûts par monceaux. Puis tout se tait : les cris et les sifflets ; les machines s'en vont dans leur fumée, les matériaux sont enlevés, et c'est le vide, le sol ras, de loin en loin bossué par des amas de sciure. Mais avant de mourir les grands pins ont laissé choir leurs pignes. Fruits écailleux, noirs et secs, ils n'en recèlent pas moins une vie incoercible. L'arbre, averti de sa chute, en les trempant à la flamme de l'été y dépose un germe ardent, et ni le sable avare, les torrents de la pluie, les averses du soleil, ni l'abandon et l'oubli ne l'empêcheront de germer. Puissance magnifique d'un atome ! Peu à peu de petits pins surgissent. De pas en pas. On les voit se coucher sous la brise, vibrer et luire, comme une herbe très haute, une herbe qui se serait ramifiée. Si, par aventure, il y a des places clairsemées, on y pique des rejetons pris ailleurs. A l'ordinaire, il pousse trop de sujets. Dix ou douze ans plus tard le taillis est dru « comme une tête de cheveux ». Le printemps suivant, on l'éclaircit, on lui donne de l'air, on supprime les arbres mal venus. C'est déjà le déchet de la vie. Dès lors l'action de l'homme est incessante.

On sélectionne les individus restants. On les divise en deux catégories : « les étranglés », destinés à disparaître par séries, en

quelques années ; « les pins de place », qui demeurent jusqu'à la coupe finale. « Le marteleur » choisit et désigne les pins à conserver ou à éliminer. Il marque l'arbre « à gemmer » ; il indique l'endroit où pratiquer la plaie. La structure du pin, son orientation, sa vitalité sont autant de signes à relever. Muni d'une petite hache, « la tempe », dont la douille porte les initiales du maître, le marteleur poinçonne les arbres qui seront exploités. Au début de l'hiver les tempes frappent de tous côtés. La sélection se poursuit jusqu'à ce que la forêt ait trente ou trente-deux ans. A cet âge elle ne compte plus que des pins de place, ordinairement deux cents par hectare. Toujours intacts, largement distribués dans l'opulence de la maturité, ils possèdent orgueilleusement le sol. Ce sont ceux-là qui ont l'aspect, le mystère et la majesté des temples.

Les étranglés sont épuisés sans répit. C'est l'affaire du « résinier », qui opère dès que le marteleur a terminé. Une ceinture de cuir garnie de trois pierres pour affûter autour des reins, à la main « le hapchott », hachette courbe et concave en son milieu, dont le tranchant coupe comme un rasoir, une gourde en peau de citrouille en bandoulière, il part, à l'aube. Alerte et silencieux il cherche les pins marqués. Il examine la paroi poinçonnée, se baisse et, à coups judicieux, ouvre une en-

taille qui met à vif les fibres du bois. Puis, au bas, dans une incision pratiquée, il enfonce une lamelle de zinc, « le crampon » ; puis enfin, sous elle, il glisse un pot de terre. L'arbre est ainsi « paré ». La plaie faite se nomme « la care ». Elle a vingt centimètres de hauteur, un de profondeur et neuf environ de largeur. Elle s'arrête à l'aubier. Le premier arbre paré le résinier passe aux autres. Il se hâte, prenant toujours, de pied en pied, le chemin le plus court. Route dont il ne s'écartera point d'un pas à l'avenir. Il se hâte, pour que les récipients soient en place au départ de la sève. Elle arrive. Elle bat par flux lents et continus, les bourgeons naissent, et l'arbre a l'air de se dilater tout entier. Mais il porte une blessure. Par là, goutte à goutte, sa sève sourd, forme de petits filets coagulés et, dirigée par le crampon, coule dans le pot. Elle s'épanche des mois entiers. Et c'est la « gemme », le sang de l'arbre, fait de matières résineuses dissoutes dans de l'essence de térébenthine, et qui, déposé, prend la blancheur irisée de l'opale.

De mars en octobre, chaque semaine, le résinier rafraîchit la plaie. Cette opération s'appelle le « piquage ». Il remonte la care de un à deux centimètres. Durant les grandes chaleurs, lorsque la gemme suinte davantage à travers les fibres amollies, le résinier

fait des piquages supplémentaires. Chaque mois le pot s'emplit de gemme. On le transvase dans un seau de bois, « la quarte », qui, à son tour, est versé dans des fosses cimentées, « les barques », construites et réparties dans le pignada. Cette récolte est « l'amasse ». Des barriques plus tard viennent chercher l'amasse et la transportent à l'usine.

Au bout de quatre ou cinq ans, la care s'élève très haut : souvent à 2 m. 50. Le résinier change d'outil. Il se sert du « rasclet », qui lui permet de rafraîchir la plaie jusqu'à son point extrême. Mais déjà il a attaqué l'arbre sur une autre face. Sans laisser tarir les premières, il ouvre successivement cinq ou six cares. Il les traite et les monte toutes de la même façon. Le pin approche de son terme, toutes ses veines se vident et, au soleil couchant, il semble vraiment saigner comme de la chair. « Il est gemmé à mort. » On l'abat.

Au pied de ces arbres, vivant d'eux, dans une communion muette, habite une population clairsemée, éparpillée en ces immensités. Les rares maisons qui l'abritent, à l'âtre unique, aux deux chambres s'ouvrant sur la cuisine, semblent perdues sous les plafonds mouvants. A peine la perche d'un puits les décèle, ou un filet de fumée, ou quelques sillons potagers dans une clairière étroite. Au

reste pas de bruit. Les enfants gardent au loin quelques maigres bêtes, le père est à gemmer. En vaquant aux soins du ménage, la femme attend tout le jour l'homme et les petits. Les uns commencent, l'autre continue cette existence errante qui les conduit du berceau à la tombe et qui leur fait, dans cet isolement, parmi les féeries et les nostalgies du pignada, au bruit des voix naturelles, une âme rêveuse et un cœur chaste. Ils vont d'une allure assouplie, avec le balancement léger des fûts élancés au-dessus d'eux.

L'arbre et l'homme sont également sobres. Si l'arbre se contente de sable, l'homme ignore les festins ou les longs repas. Le soir seulement, de retour parmi les siens, le résinier s'attable confortablement, mange une soupe chaude et boit du vin frais. Encore est-il pressé de se coucher. Et tandis qu'il dort, sa femme visite et reprise ses habits. Puis elle emplit sa gourde. Puis elle fait frire du jambon et des œufs, les place entre deux tranches de pain, y joint des tomates et des fruits en été, des pommes de terre bouillies et des noix en hiver, et les laisse apparents sur la table. L'homme en se levant les prend. Il boucle sa ceinture, choisit son outil, charge son havre-sac et passe la porte.

De son pas facile il couvre des lieues dans la journée. Il travaille seul. S'il rencontre un

autre résinier, il le salue de la tête, sans parler. Hormis les vents et, en été, le bruit des cigales, il n'entend rien. L'écho éveillé par les heurts de son hapchott ne le frappe même plus. Aux heures de l'angélus, la cloche d'une église lointaine vient bien tinter jusqu'à lui ; la mer qui déferle roule bien parfois son murmure sur le pays : mais dans l'intervalle le silence et la solitude l'étreignent. Alors en travaillant il chante un de ces chants tristes, habituels aux nomades et aux primitifs. Même par les jours brumeux, pris d'une mélancolie subite, pour appeler une âme à l'aide de son âme, ou pour remplir ce vide oppressant, il pousse un cri sauvage et prolongé par coups de gosier successifs, il l'écoute se perdre d'espace en d'espace et recommence. Et cela fait songer au vers de Louis Bouilhet :

Au premier cri de vie épandu sous les cieux...

Le résinier endure une autre privation. Il lui est interdit d'allumer du feu. La moindre étincelle embrase le pignada. L'incendie est le risque irrémédiable de ces contrées. La flamme prise au sous-bois gagne avec la vitesse d'un cheval lancé. Tout en un moment crépite et se roule dans le brasier, et, sur un front de plusieurs kilomètres, la forêt dévorée s'écroule, dans un grondement continu, en exhalant une haleine consumante.

Après l'hiver, l'été apporte aussi son épreuve au résinier. Toujours haletant, souvent sans eau, il peine sous l'ombre maigre des aiguilles. Le souffle pur de ses fils le rafraîchit à peine quand il rentre, le soir.

Ces gens pourtant chérissent leur pays. Les événements familiaux, les quelques réjouissances des environs, les fêtes religieuses et les nouvelles colportées animent assez leur vie. Par surcroît ils s'aiment fidèlement. En faut-il plus pour passer ici-bas?...

LES FONTAINES SACRÉES

2 août.

C'est l'époque où, chez nous, certaines fontaines se remettent à vivre. Non qu'elles aient cessé de s'épancher, mais bien d'être efficaces et secourables. Leur vertu n'agit qu'un jour par an, le jour de la fête du saint à qui elles sont vouées, et puis elles retombent à leur inertie, elles redeviennent des fontaines mortes.

Dans nos villages et dans nos métairies chaque maîtresse de maison possède la connaissance de ces eaux salutaires, comme celle des simples et des baumes. Il n'y a point d'ailleurs d'incrédules. Les eaux ne réussissent pas aux sceptiques. Il faut aller à elles avec foi, mêler sa prière à leur flot, et s'immerger ou se lotionner au temps prescrit. Ce sont des pèlerinages locaux que la souffrance achemina vers ces sources, lorsque les mains et les soins de l'homme se posaient en vain sur les plaies de l'âme ou du corps. Toutes ont vu s'élever un autel sur leurs rives. Les unes

sous forme de quelques pierres amoncelées, moins encore, d'un tertre vert ou naissent et meurent les fleurs hâtives des champs ; les autres sous figure de tabernacles où les marbres veinés d'or alternent avec des mosaïques semées de lis d'argent. Déjà, dans l'antiquité, les malheureux s'approchaient des sources. Ils arrivaient les bras chargés de prémices : fruits fondants et tendres agneaux, épis roux glacés de rosée, vin rare ou lait pur, et, les déposant au bord des eaux sacrées, ils élevaient là ce soupir de la misère humaine, aussi naturel à la créature que le souffle lui-même. Des mœurs claustrales régnaient auprès de quelques-unes. On n'osait les implorer qu'après un jeûne rituel, un examen de conscience ou une méditation d'âme. Les premiers sages, investigateurs du monde, ne mettaient point en doute cette double action de l'eau : purifier le cœur et réconforter le corps. Tant est vieille l'idée de la vertu lustrale et réparatrice de cet élément, aussi vieille sans doute que celle de la nécessité d'être régénéré.

Chacune de nos sources, au dire de nos paysans, guérit une maladie. Il n'y en a point qui soit curative de tous les maux.

La fontaine de Sainte-Anne, à Saint-Agnet, dans le Béarn, par exemple, est souveraine contre les affections d'estomac. Dès le petit

matin, le jour de la fête patronale, le village s'emplit d'une multitude : marchands d'étoffes et de denrées, gens de débits ou de baraques, âpres rançonneurs de pèlerins, arrivés au pas tendu de leurs mulets, sur les côtes raides du pays ; artisans et métayers, roulant dans leurs cabriolets, au bruit des grelots, derrière un léger cheval, ou qui, veste à l'épaule et jupe relevée, se hâtent d'un pas flexible de montagnards ; prêtres enfin, graves et rasés, appelés des environs pour rehausser l'éclat des offices, et que l'on salue au passage. C'est comme un assaut pacifique, où les cloches claires, sonnant à la volée, jettent leur joyeux tocsin.

De chaque véhicule un malade descend. Les siens l'entourent. On l'escorte, on le guide. Un flot de paroles sort des groupes. Parents et amis ne tarissent pas sur son mal. Lui, hoche la tête, approuve et soupire. Il a consulté, en effet, tous les médecins ; maintenant il n'a plus confiance qu'en la sainte. On voit là des adolescents chez qui l'âge trouble provoque des désordres digestifs ; des hommes mûrs endommagés par les excès ; des vieillards et des femmes à bout de résistance organique. Et ce peuple dont les têtes pressées ondulent, en sa rumeur croissante, sous le soleil surgi, s'écoule en cahotant vers l'église, et l'église illuminée, trop petite pour la foule qui l'envahit, reçoit ces souffrants et ces suppliants,

avec un air ravi de s'élargir et de s'approfondir, comme une maison paternelle que tous ses fils et ses petits-fils visitent ! Et les cantiques éclatent, et l'encens roule, et les bénédictions s'épanchent ! Alors tous ces gens refluent. Ils gagnent la source, comme eux bénite, où la guérison les attend. Ils se signent, ils s'inclinent, ils boivent. Dès les premières gouttes ils sentent la fraîcheur pure de l'eau pénétrer leurs fibres douloureuses. Et joyeux, se disant de l'un à l'autre le miracle opéré ou le mieux ressenti, ils errent de boutique en boutique, se récrient et s'ébaudissent, et retournent boire et reviennent se récréer et, de tout un peu grisés, ils vaguent jusqu'à la nuit, la nuit bleue où, dans l'ombre diaphane, tout se disperse et se dissout.

Une autre source connue est celle de Sainte-Quiterie, à Aire-sur-l'Adour. Elle guérit les maux de tête, et même la folie. Elle a jailli sur une colline, au toucher sanglant d'une tête de vierge martyre décapitée. Coulant d'abord à l'air libre, elle fut ensuite recueillie dans une crypte, aux temps agenouillés du moyen âge, et maintenant, entre des murs revêtus de mosaïques, à la lueur d'une lampe d'or, elle sommeille dans une citerne à fleur de dalle, avec cette face énigmatique de l'onde immobile. Près d'elle, fermée d'une porte massive, éclairée par

d'étroites prises de jour, est une cellule voûtée. Les arcs descendent jusqu'au sol, et, scellées à des bancs de pierre, de lourdes chaînes traînent de l'un à l'autre. La rouille dévore ces fers. Mais, quand on les pousse, ils rendent encore un son métallique, en se souvenant d'avoir été tant secoués. Car là, autrefois, on enchaînait et on traitait les fous.

Ils arrivaient soit liés sur des chars, soit à pied et les bras attachés, et entraînés par des hommes robustes qui les forçaient à marcher. Ils allaient, pleins de vociférations, en tordant leurs membres sous les cordes au risque de les déchirer. La foule horrifiée suivait. On les entravait dans le cachot. Ils redoublaient de clameurs, puis s'apaisaient. Ils s'asseyaient sur les pierres froides, et, d'en haut, on n'entendait plus que des grincements de dents ou, par moments, des soupirs furieux de bêtes. Aussitôt le traitement commençait. On versait de l'eau sur leur tête hagarde ; on baignait leurs yeux rouges ; on lavait leurs bouches baveuses. Et on priait, on priait. Près d'eux un prêtre, au dehors la foule imploraient la sainte. Obstinément on cherchait à arracher un miracle au ciel. Quelques-uns de ces misérables guérissaient. Le peuple entonnait l'hosanna. Et le miraculé, remonté de la crypte, pâle de joie, muet et

rasséréné, en reprenant un regard humain, tendait les bras à cette foule fraternelle et à cette terre retrouvée.

Cela se passait autrefois. Car, aujourd'hui, mesurant sans doute ses bienfaits à la foi, sainte Quiterie n'est plus propice aux fous. Mais qu'une pauvre femme, prise de « tourments de tête », qu'un vieillard dont trop de soleils supportés ont cerclé de feu le front, viennent la supplier, la sainte les renvoie délivrés.

Sainte Anne et sainte Quiterie ont voulu habiter parmi les vivants, saint Jean, retiré toute son existence au désert, fuit les hommes. La fontaine du Salut qui lui est ici vouée sourd dans la solitude. Née dans un val de la forêt d'Aveyron, à la frontière des Landes et du Gers, elle coule sans bruit sous la pénombre chaude de chênes centenaires, et rien de l'agitation du monde n'arrive jusqu'à son flot. Là, l'hiver, les vents pleurent seuls dans les arbres dévêtus, les oiseaux seuls chantent en s'accouplant durant l'avril, et les bêtes maraudeuses rampent seules à la saison du guet. Ce ne sont en tous sens que forêts profondes, clairières encombrées d'osmondes, masses végétales avec leurs piliers dont les cimes déroulées s'étagent. Saint Jean peut y venir. Il est bien là celui qui crie dans le

désert, qui prophétise à l'horizon. Il y vient, il s'y plaît. La nuit de sa fête, quand on cloue des fleurs en croix sur les portes, il erre autour de sa fontaine. Invisible il en bénit l'eau, et l'eau, sous sa parole, ruisselle de grâces et de charité... Tous les rhumatisants du pays se donnent rendez-vous sur ses bords.

Il y a très longtemps, un soir de la Saint-Jean, une vieille femme cherchait une oie malade. L'oie, boiteuse, paralysée des ailes, s'échappait pour la première fois. La femme arriva à la fontaine du Salut en même temps que saint Jean sans doute. Sur la face assombrie de l'eau, l'oie nageait, agile et souple. La vieille femme s'arrêta surprise. Puis elle s'approcha, elle étendit la main pour saisir l'oiseau : l'oiseau prit son vol... Il cingla vers l'immensité... La vieille comprit que la vertu du saint agissait en ces lieux. Elle courut raconter le miracle, et l'année suivante et toujours depuis, à cette même date, les hommes prirent et ont refait le chemin de la source.

Lorsque les feux de joie s'éteignent, dans les maisons qui comptent un malade, on se prépare à partir pour la fontaine. On court à l'étable. On accouple les bœufs à peine rentrés du pâturage, on les pousse dehors, éblouis par les derniers éclats du brasier. On traîne un char. On y entasse de la paille, des coussins,

des choses douces où s'appuyer, on le couvre d'une sorte de tente retombant sur des cercles cloués au plancher, on fixe une lanterne au montant, et on attelle enfin les bœufs. Ils restent là, ils ruminent, l'aiguillon jeté en travers sur les reins. On se précipite à la cuisine. On transporte des victuailles sur le char. On charge le patient. Et tout clos : étable et maison, les femmes assises sur la paille près du malade, les hommes à pied, à côté de l'attelage, on attend le signal..... A ce moment, au bord de l'horizon tout à coup illuminé, la lune pleine resplendit. On pique les bœufs. La lanterne n'est là que par surcroît. Toute lumière doit venir cette nuit du ciel. On se met en route sous l'astre épanoui, en sifflant le chien.

On va. De tous côtés d'autres chars arrivent. La lanterne apparaît d'abord, puis la toile éclatante de lune, puis la masse brune des bœufs qui se heurtent. On s'aperçoit, on se hèle, on s'achemine de compagnie, c'est comme une migration patriarcale. Enfin les lisières de la forêt se déploient. Elles s'approchent et s'étalent. On entre dans leur ombre. On fait halte et on dételle. On descend le malade. On décroche la lanterne. Il est onze heures peut-être. Il s'agit de gagner la source. Les meilleurs bains sont ceux pris à

minuit. On se hâte un par un, deux par deux quand il faut soutenir un malade. De rares paroles sont échangées. Le sentier en pente est obscur. Les lanternes clignotent, fouettées par les branches.

La sente fait un coude, et un rougeoiement immense emplit la vue... Et des troncs gigantesques frappés d'éclats fulgurants se dressent, et une eau de pourpre, en sa vasque naturelle, frissonne à longues rides, et des foyers épars crépitent, et on ne sait quelles agglomérations de huttes aux portes blanches surgissent et se perdent, toutes feuillues dans les halliers. C'est la fontaine miraculeuse ; ce sont les cabanes de feuillage, fermées par un drap, où l'on prend des bains, et ce sont les brasiers pour chauffer l'eau, au-dessus desquels d'énormes chaudrons écument, entre les arbres qui paraissent flamber. On baigne soit la partie atteinte, soit le corps entier. On s'immerge à l'abri du drap déplié, dans une baignoire de bois en forme de cercueil, sans lumière, à une température variable, celle que donne l'eau bouillante des bassins mêlée à l'eau de la source renouvelée. Le bain pris on se rhabille. On s'agenouille auprès de la fontaine, on prie, et, en se levant, on dépose un sou pour les pauvres dans un vase en terre appendu à un pieu. On rallume sa lanterne. On remonte vers son char.

Dans le char, on boit et on mange. On cause, on rit. L'espoir est du repas, le soulagement souvent, et les bouteilles se vident. De voisin à voisin on échange les bons morceaux. Mais les astres déclinent, et tandis que la première rosée germe aux pointes des herbes, les pèlerins s'endorment.

Au jour fait toutes les tentes s'ouvrent, le soleil déjà flamboie. On dégringole se dégourdir à sa flamme. Des villages prochains des cabaretiers accourent. On déjeune, gens et bêtes mêlés, et les derniers pèlerins grossissent les groupes. Alors une longue acclamation s'élève. Les hommes jettent leurs vestes, les femmes épinglent leurs robes. Les visages rayonnent. Les débitants eux-mêmes, la serviette passée à la ceinture, laissent là leur établi. D'un mouvement spontané chacun s'écarte. Chacun se range et se recule, et, dans le vide fait, d'un pas rapide, l'instrument sous le bras, Cyprien, le petit bossu, violoniste célèbre, pénètre. On l'applaudit. On lui dresse un siège. Silencieux il s'assied, et, d'un coup d'archet à « faire danser des sabots », il attaque les cordes... Couple par couple, jeunes et vieux, tout le monde danse. « Le rondeau gascon » où l'on fait tourner en l'air les femmes, alterne avec « le pas du patineur » où l'on saute en se croisant. On balle sans fin. Il faut bien qu'ils voient si le saint les a guéris !

Ils ne le sont pas tous... Mais, en cette nuit propice, en ce jour élu, tous ont fait une halte à la fontaine sacrée, une halte d'espérance et d'oubli sur la route incertaine où s'enfoncent nos pas.

LE BLÉ

23 août.

Il est de toutes les plantes annuelles celle que l'on cultive de plus loin. On le sélectionne d'abord, on le trie ensuite, afin qu'il produise davantage. Quelques grains de plus ou de moins au bas de l'épi, sur le peuple innombrable des tiges montées, et c'est aussitôt une différence notable de rendement. Il passe avant n'importe quel fruit du sol. Les pièces qu'on lui destine sont longuement choisies et travaillées. Mû par cette idée que le blé est fils du feu, qu'une certaine température lui est nécessaire dès qu'il est semé, le paysan lui réserve une terre forte et chaude, riche en calcaire, ou, s'il n'en possède point, il couvre de marnes, de sables graveleux ou de chaux ses assolements. Sachant que, pour pousser haut, le blé doit s'enraciner profond, il attelle les bœufs les plus puissants à la charrue la plus lourde, et il défonce le sol jusqu'en ses couches vierges de tout le poids des bêtes et du fer. Deux fois en long,

en juin et en août, une fois en travers en octobre, après une fumure abondante, il ouvre sillon contre sillon, âprement, comme s'il luttait pied à pied. Et, parce qu'il a toujours trouvé la table étroite là où s'assoient des parasites, l'homme roule encore et herse le guéret, jusqu'à ce que toute herbe étrangère en soit arrachée. Enfin il le réduit en cendre épaisse pour l'aérer. Il ne s'arrête et n'est content que si, pieds nus, en parcourant son champ, il le sent souple et léger et pour ainsi dire élastique d'air fluide et d'azote absorbés. Là, tout en s'étalant, le blé respirera.

On le sème alors. On attend la lune et l'époque propices. Des jours chauds et des nuits douces. Car si, une fois germé, le blé se rit des intempéries, il est, en naissant, d'une sensibilité extrême. Un froid un peu vif le gèle. On a coutume d'ébouillanter le blé de semence. On lui donne plus de poids, afin qu'il pénètre davantage dans le sol en y tombant ; on le prédispose à s'ouvrir sous l'action atmosphérique. On le sème pas à pas, dans le rythme de la marche. Allant et venant sur des lignes légères, tracées parallèlement à distance égale d'un bout de champ à l'autre, le semeur prend du grain de la main droite dans son tablier et le jette devant lui, à chaque enjambée faite, d'un geste circulaire, ample et saccadé, le

« geste auguste » que le poete a élargi jusqu'aux étoiles.

Dès ce moment le blé s'en tire seul. A peine enfoui, il se mue en herbe fine qui court le guéret. Et puis il reste là. L'hiver descend. Le gel l'étreint, les pluies l'inondent, les vents l'assaillent. Il se recueille. Un matin, par une aurore plus ardente, au bout des branches balancées, il voit poindre des feuilles ; il voit sur ses lisières des mousses apparaître, et, dans la haie qui le borde, une première fleur s'épanouir. Il entend un bruit séveux gagner de proche en proche comme un ruissellement de vie, et dans l'air tiède un oiseau chante... Le blé frissonne sous le printemps éclos... Il s'éveille. Il entre plus avant dans la terre, il y multiplie ses racines, il s'y affermit et puis il branche, il pointe vers l'éther sa tête, ou mieux ses têtes, plusieurs tiges à la fois. En même temps il se colore. On dirait une myriade de petites flèches vertes barbelées, glacées par endroits d'argent. Il s'agite, il miroite. Et l'avril sourit, l'avril où des ailes passent dans les rayons, et chaque tige enfante son épi.

Avec mai son amour commence. L'épi, vide encore, se couvre de petites fleurs minuscules, d'autant de fleurs qu'il doit y avoir de grains. En chaque fleur flotte du pollen. Que l'on coupe en ce moment un épi et qu'on le

secoue dans sa main, il abandonne une poussière blanche, pareille à de la poudre de riz. Un parfum léger, léger, s'en émane. Les épis le respirent et s'émeuvent. Et doucement ils s'inclinent l'un vers l'autre. Et le vent qui a pour mission en ce mois voluptueux d'enlacer les tiges et de rapprocher les cimes, souffle sur eux d'un souffle complice, qui les berce ensemble et qui les unit. Ils se frôlent, ils se mêlent, ils s'embrassent. Dans ce baiser les germes se fécondent. Et les grains nourriciers naissent parmi cette ardeur.

Le blé fécondé monte encore. Il achève de pousser, comme activé par le désir. Il s'érige, il a le sentiment qu'il porte un fruit de vie. Et le soleil, dont c'est l'heure, darde à plein sur lui ses rayons. La terre ne peut plus rien pour son accroissement. Il lui faut l'effusion brûlante de l'astre. C'est par là qu'il est vraiment le fils du feu. Il boit la force dans la flamme. Par elle uniquement, par sa vertu seule il corse et durcit ses grains encore en lait, il compose en eux, sous la pellicule amincie, la farine future, et nourrit molécule par molécule la moelle de sa tige, et devient lourd de substance et d'espoir. Il fermente de joie. Par les jours torrides, dans l'air blanc qui vibre, on l'entend craquer sous l'incendie qui l'étreint. Mais il pétille sans se consumer. Et, peu à peu, il prend au soleil

jusqu'à la couleur de ses rayons, il se drape d'or, et tranquille, avec une pesanteur de flot étale, il mûrit dans cet embrasement.

Cependant le blé touche à son terme. Ses tiges se courbent sous les épis trop drus et quelques grains roulent à terre. C'est le signe attendu. On convoque ses voisins, les femmes pour aider au ménage, les hommes pour prêter leurs bras et on attaque son champ. A la pointe du jour tout le monde est à l'œuvre.

On coupe le blé soit à la faucille, soit à la faux, soit à la faucheuse.

La faucille est un outil d'acier fin, en arc de lune, au manche court. C'est un objet de fil ardent. Ruth et Booz avant de s'endormir sous l'arbre symbolique, la maniaient comme on s'en sert aujourd'hui. On se range six par six au bord du champ. Puis, le premier des ouvriers se baisse, empoigne les tiges de la main gauche, les tranche de l'autre au ras du sol, pose la petite gerbe faite à sa droite, avance d'un pas et recommence. A ce moment précis, derrière lui, le second entame son sillon. Et le troisième le sien, et le quatrième, et ainsi de suite. Et tous à intervalle régulier et du même côté. Et sans fin on voit l'équipe, de deux pas en deux pas, de peur des atteintes de la faucille, plonger, reparaître, aller et venir par échelons à travers le blé qui

s'écroule, et laisser de longues jonchées de tiges rousses en paquets, semblables à ces faisceaux que les déesses agrestes foulent de leurs pieds blancs.

Pour couper le blé à la faux l'homme se tient redressé. Il adapte à son outil déjà forgé depuis la saison du foin, un râteau à trois dents qu'il rive à la lame et lie au manche. Ce râteau déverse le blé à la gauche des faucheurs. Ceux-ci vont comme les moissonneurs à la faucille, par échelons, à peine inclinés sur l'outil. Ils coupent le blé dans le même rythme qu'ils le sèment, d'un geste large du bras droit, en oscillant d'un pied sur l'autre, avec le branle d'un pendule. Le blé se couche, comme renversé par un grand vent. En tombant il gémit. Un bruit étouffé de déchirement sort de toutes ces tiges fauchées. Au travers la faux râle. Et comme tout cela se plaint en mesure, sous le bras cadencé de l'homme, un écho s'éveille, s'interrompt et reprend là-bas, dans le bois vaste, comme si d'autres faucheurs invisibles abattaient des broussailles.

Ce travail de la faucille et de la faux est exténuant. En vain la ménagère, au bout du champ, une bouteille d'une main et le verre de l'autre, attend les moissonneurs pour les rafraîchir et les réconforter. « Le grand luisant », comme ils disent, les dévore :

la masse du blé les accable. Une sueur poussiéreuse s'attache à leurs membres, leurs figures se plissent sous l'effort, leurs bouches à la sécheresse de l'air ; et la joie éclatée à l'aurore, la joie du bonjour se dissipe. Alors, suprême recours, ils chantent. Envahis par la pesanteur du jour ils chantent d'une voix monotone et soutenue, par larges éclats d'une tristesse infinie. C'est une mélopée millénaire qu'ils reprennent, emplis de la soif du soir profond :

— Jou bien sabi quié l'aouejade, — la Marioun coum jou tabé... — Bet soureillou aut coutchadé ! — Ben, bèt soureil, ben te coutchà ! — Ja bère paouse qu'es léouat.

Ah ! je sais bien que c'est l'ennui, — La Marion autant que moi... — Que l'astre est beau à son déclin ! — Va, beau soleil, va-t'en dormir ! — Depuis longtemps tu es levé.

La machine détruit ces mœurs. Montée sur ses deux roues, attelée de bœufs ou de mulets, la faucheuse entre dans le champ à grand cliquetis de fer, et l'entame sur les quatre faces tour à tour. Sa lame, longue d'un mètre, tranche les tiges du mouvement mécanique de ses dents, inconscientes et rapides. Une impression de dévastation suit sa course dévorante. Le blé tombe par pans, implacablement, fatalement. Et comme les épis gisent pêle-mêle, en amas, on dirait de loin

un champ de bataille où les blessés se sont traînés auprès des morts, et finissent la tête appuyée sur des cadavres. Même au soleil couchant, dans la rougeur immense qu'il projette, quelques gerbes à la hâte liées pour en savoir le poids, prennent figure de décombres sanglants muets encore d'horreur.

Le blé coupé et lié on l'empile en gerbiers. Et puis il reste sur le champ : deux ou trois jours. C'est que le soleil n'a point achevé son œuvre. L'épi fauché cherche encore son rayon. Chose curieuse, le grain se dilate une dernière fois à la flamme, s'enveloppe de cette peau cornée qui est le secret de son incorruptibilité, et s'embaume pour ainsi dire de lumière. Aussi l'astre ne s'abîme-t-il qu'à regret. Il couve illassablement les gerbes blondes.

Le paysan sait cela. Et aussi que le blé se dégraine au plein jour. Il attend donc le matin ou le soir pour l'enlever. L'aube, quand la rosée imprègne et fait gonfler les choses ; le crépuscule, quand le serein les agglutine. Et c'est un spectacle d'une beauté presque rituelle que de voir un char, débordant de blé, venir vers vous d'un pas tranquille, au milieu de ses moissonneurs, tandis que l'ombre ou la clarté monte derrière lui au fond du ciel.

Le blé rentré, on se hâte de le dépiquer.

L'aire est balayée, enduite de bouse délayée dans de l'eau qui y dépose une sorte de glacis terne, et les gerbes sont tirées hors de la grange... Ici encore le progrès a tout changé... Autrefois on décortiquait le blé soit au fléau, soit à la traîne et au rouleau. Pour le battre au fléau on apportait les gerbes sur l'aire, on les y étalait. On les disposait à la file, débordant les unes sur les autres, comme des écailles de poisson, de manière à ce que les grains seuls dépassent. Et quatre par quatre on abattait dessus les fléaux, les deux premiers frappant, tandis que les deux autres levaient l'outil. Cela rendait un son mat alterné, assez semblable au bruit qui monte d'un lavoir. Et les jeunes hommes musculeux, et les jolies filles souples, la chemise nouée au col et les bras nus, faisaient sauter le grain avec de beaux gestes équilibrés.

Le dépouillage du grain à la traîne et au rouleau demandait les mêmes préparatifs. Ensuite, les gerbes en place, on attelait les instruments, et hommes et bêtes allaient et venaient sur la jonchée. C'était l'occasion pour les enfants d'apprendre à rouler le guéret ou à piquer les bœufs, parmi les rires soulevés.

Le grain recueilli on le vannait. On attendait un jour de vent. Et, sur l'aire de nouveau balayée et enduite, le flanc à la brise, les

jupes ramenées entre leurs genoux, toutes cambrées, les femmes élevaient des deux mains les cribles pleins au-dessus d'elles, et, peu à peu, versaient le blé dans le vent.

Aujourd'hui une machine à vapeur bat et vanne à la fois le blé. Elle arrive sifflant et fumant. Un grand bruit continu de combustion et d'écrasement sort de ses organes. Elle happe et elle broie à la manière d'une bête féroce qui s'assouvit. Les hommes, comme des pygmées inquiets, s'agitent alentour. Mais rien n'est typique en elle, sinon le jeu précis de sa force huileuse, et peut-être le servant qui monté sur son dos lui distribue la pâture, et qui a l'air d'un de ses rouages affairés.

Telle est l'histoire du blé. La seule qui soit intimement liée aux annales de l'humanité. Toute race est tributaire de l'humble grain, et l'épi ne mûrit qu'arrosé de sueur. Nos paysans portent un amour attendri au blé immortel, contemporain de toutes les générations, et l'appellent « lou praou blat », le pauvre blé, dans le sens du fidèle et du doux fruit. En lui la communion de l'homme avec la terre est véritablement consommée, et les rend l'un pour l'autre féconds.

LA PÊCHE A LA LAMPROIE

13 septembre.

J'ai mangé ce matin la première conserve de lamproie de la saison. Cela est résistant et savoureux comme de la vraie chair, comme une viande fine, marinée dans une sauce noire, épaisse et relevée. Voici, pour les gourmets, ce qu'est la lamproie et comment on la prend.

Il y a deux sortes de lamproies : celle de rivière et celle de mer. Nous ne connaissons ici que cette dernière. Elle monte annuellement de l'Océan pour venir frayer dans nos cours d'eau. C'est un poisson frileux. La masse profonde des eaux salées, seulement échauffée à la surface par le soleil, n'offre point un milieu favorable à la délivrance des mères et aux premiers frétillements des petits. La lamproie recherche les fleuves bas, les rivières lentes, les ruisseaux caillouteux, toutes eaux facilement attiédies par la lumière. Là, dans les trous de racines, sous de grosses pierres, elle dépose ses œufs ou ses

petits (car on ne sait pas si la lamproie est vivipare ou ovipare), et elle séjourne avec sa lignée. Les lamproyaux ont l'aspect de très gros vers de terre.

L'Adour est célèbre pour ses lamproies. On les prend au pied des digues et des barrages. La digue de Barcelonne et celle de Grenade sont des points de pêche fructueuse. Déjà, lorsque les Maures, écrasés à Poitiers, se replièrent sur les Pyrénées et se fixèrent dans nos contrées, Grenade et Barcelonne possédaient leurs digues. Construites par Alaric en deçà et au delà d'Aire dont il avait fait sa capitale, elles réglaient le débit du fleuve pour alimenter d'eau constante les moulins de cette ville. Sans doute comme nous, les Maures, sédentaires enfin, capturaient la lamproie sur ces digues.

De tout temps ce poisson éveilla ma curiosité. Enfant, je le regardais serpenter au fond d'un plat de céramique appendu à la muraille de notre salle à manger. Au milieu d'autres poissons, enlizés aussi dans la pâte grasse, il tordait son long corps cylindrique, tigré de taches irrégulières blanches et noires, et il semblait le soir, à la lueur de la lampe, chercher à descendre le long du mur. Je croyais le voir glisser, couler sur la tapisserie, sans laisser de traces, dans le déroulement silencieux de ses anneaux. Homme, devant

la lamproie vivante, j'ai retrouvé cette impression, et de même les couleurs fixées par le potier, et ce rampement souple qui ne cesse point de me répugner. J'ai su que la grande lamproie, la nôtre, celle de mer, atteignait un mètre de long ; que cette peau tigrée était la gaine chatoyante du mâle, alors que la femelle, plus courte et plus empâtée, s'enveloppait d'un fourreau aux nuances grises, comme le serpent d'eau, ou mieux l'anguille, dont la lamproie a la structure et les mouvements sinueux. J'ai appris que sa bouche, en forme de cœur, armée de toutes petites dents et ouverte au haut du cou, à la place où chez l'homme est le menton, possède la propriété de s'appliquer aux choses comme une ventouse. De là, dans la succion, le besoin de respirer par ailleurs. Et en effet, la lamproie, de chaque côté et le long de son cou porte sept trous pareils à des branchies. Ces trous communiquent avec ses poumons. Ils leur distribuent l'air nécessaire. Les pêcheurs frappés de cette particularité ont appelé les lamproies : « les clarinettes ».

Les lamproies manifestent une force de succion et d'adhérence prodigieuse. On en voit, la bouche collée à un rocher, onduler des heures au fil de l'eau ; on en voit venir à bout de toutes sortes de détritus qui paraissent de fer. Leur puissance de prise n'a

d'égale que leur voracité. Ce sont des poissons carnassiers. Ils se repaissent de proies mortes ou vives, gloutonnement, en gonflant leurs reins marbrés. N'ayant point d'arêtes, ils sont pour ainsi dire extensibles à volonté et ne sont jamais gorgés.

Une chose reste mystérieuse chez la lamproie : ce sont ses amours. Elle arrive fécondée en avril et mai dans les eaux douces, sans que l'on sache comment elle s'accouple et conçoit. Elle aime dans la pénombre des ondes glauques, au milieu de longues algues qui serpentent comme elle, dans des lits de varechs peut-être, parmi la tiédeur molle des vases nourricières, où germent les myriades d'animalcules et la flore instinctive des végétations hybrides. Abreuvé d'eau-mère, le mâle doit ramper sur des fonds saturés d'énergies obscures et se charger là d'une étincelle de la vie intarissable que les mondes sous-marins, dit-on, recèlent. Puis il fait choix d'une femelle. Remontant avec les courants, à la clarté vitreuse qui tombe des houles, pour la mieux voir, il la poursuit dans le balancement immense de l'Océan. Il la joint et, muet et glissant, il se mêle à elle en des enlacements fluides comme le flot. Au-dessus, comme menant une musique d'amour, l'Atlantique élève un grondement assourdi, qui est son

soupir à lui, son sanglot tendre en étreignant la terre retrouvée.

Alors les milliers et les milliers de lamproies accouplées émigrent vers les fleuves. Elles voyagent par bancs, entre deux eaux, en colonne profonde, les femelles au milieu, les mâles sur les flancs et en tête. Car l'assouvissement n'a point éteint chez ceux-ci l'attrait. Car, durant tout le trajet, ils guident, soutiennent et escortent les femelles et cherchent les passages, les points de repos ou de parturition. Tout ce peuple ne chemine que la nuit. Doué d'un pressentiment admirable il sait, sans le voir, que le printemps fermente ou éclate sur la terre, la saison douce propice à ses migrations ; mieux encore, il connaît l'époque et le moment des crues. Il est sûr que les pluies vont abonder, les eaux chargées gonfler, abaissant pour les voyageurs la hauteur des obstacles. Il attend ce flux prévu. Pour en profiter, il prolonge l'étape nocturne et, contre son habitude, il empiète un peu sur l'aurore. Mais il fait halte, si la crue provient du débordement des eaux de neige. Il les reconnaît à leur différence de température avec les eaux de pluie. Elles l'engourdissent. Il perd au milieu d'elles l'élasticité nécessaire à franchir les digues. Rien ne le ferait avancer d'une encâblure.

Ainsi vont les lamproies, conscientes de tout, sauf des pièges de l'homme.

On les prend, durant ce voyage, soit au trident, soit au filet : le jour au trident, la nuit au filet.

Ce trident est semblable à celui des anciens gladiateurs. On en transperce la lamproie. Lorsque, lasse de la course de la nuit ou alanguie de sommeil, elle somnole allongée sur le sable ou se balance attachée à une pierre, dans une eau peu profonde, l'homme se glisse et lance l'arme comme un trait. La lamproie sous le coup se contracte et se crispe. Elle s'enroule autour du fer ; elle se noue sur elle-même. Et puis elle s'affaisse et elle meurt.

La pêche au filet se fait en barque. On choisit un soir de lune haute. Silencieusement, en poussant le bac à la perche, sous l'ombre des berges, on gagne une digue explorée. On part deux par deux. L'un est chargé d'accoster, de manier l'embarcation au milieu des ressacs, l'autre de tendre les filets de loin en loin au pied de la digue, de les vider et de les replacer. Cela ne va point sans risques. Le bac, mal dirigé ou maintenu, peut chavirer, le filet, entraîner l'homme. Ces filets sont des sortes de poches, très larges à l'orifice, rétrécies au fond, longues d'un mètre. On les fixe par des clous solides à la maçon-

nerie ou à de hauts pieux fichés en terre. Les deux hommes pour vivre dans l'écume sont demi-nus.

Sous eux, profitant du débit plus abondant du fleuve, les lamproies progressent. La poussée de leur masse, le long des rives, fait clapoter les eaux. Comme une lame de fond continue elles soulèvent le bac. On l'appuie sans bruit de la perche, on demeure immobile. Les lamproies se heurtent à la digue. Un instant elles reculent, oscillent d'un bout de la colonne à l'autre, et tentent l'escalade. Inquiètes, affairées, parmi les remous et les bouillonnements, elles cherchent les blocs rugueux, les moellons et les pierres épaisses, disséminés dans la construction. Elles s'y collent fortement avec la bouche, fouettent de la queue et, pour en prendre la direction, se laissent ployer par le flot précipité. Puis, brusquement, en se bandant sur les reins, elles se renversent, se détendent et lâchent prise, sautent plus haut, s'accrochent de nouveau des lèvres, recommencent, et, d'aspérités en aspérités, par bonds successifs, elles retombent enfin dans le bassin calme que le fleuve, en s'accumulant, forme au-dessus de la digue...

Rude ascension !... Beaucoup s'effondrent. Arrachées par le flot, entraînées par le courant, ou frappées et meurtries contre les

pierres, elles sont ramenées en arrière parmi l'écume. On entend leurs anneaux claquer contre les blocs, on voit de longs corps abandonnés descendre le long du bac. N'importe. Elles reprennent l'escalade : deux fois, dix fois... C'est durant ces chutes qu'elles roulent dans les filets béants.

On lève les filets deux fois : à minuit et au jour. Le matin on ne les replace pas, la nuit on les retend aussitôt vidés.

Le bac chargé, on se dirige à force de perche sur le rivage. Toute noire sur l'eau blanche, la barque file. Il s'agit d'aborder vite. Car revenues de leur stupeur les lamproies s'agitent. Elles rampent, elles se soulèvent, elles se dressent. Elles serpentent entre les pieds qui les foulent, elles se concertent un moment, et, soudain, assaillent les deux hommes. Elles s'enroulent autour des jambes nues. Leur bouche froide s'y applique et aspire. Elles s'agrippent aux mains qui les empoignent, envahissent les bras, frappent les torses, enveloppent ces corps trempés de coups de fouet et d'étreintes instantanées. L'homme qui est libre les arrache et les rejette au fond du bac. Il s'en délivre ; il en débarrasse son compagnon. Celui-ci, serrant la perche, suit le fil de l'eau, accélère la course. Il ne se laisse point ébranler ni ralentir, sachant qu'il faut se hâter, sachant

surtout qu'il ne faut pas tomber. L'autre, qui lutte pour deux, est tout couvert parfois de lamproies. Alors il se secoue, tord ses bras, brandit au bout de ses poings ces monstrueuses sangsues, et les piétine. Et sous la lune, à la lueur de laquelle on pourrait lire, qui ruisselle éclatante, ces hommes et ces poissons aux prises évoquent le marbre haletant des Laocoon, étouffés par les serpents.

Enfin ils atterrissent. D'autres hommes sont là. Tous ensemble débarquent les lamproies. Et les deux pêcheurs, après avoir jeté une couverture sur leurs reins, reprennent l'eau.

Cette fois ils ont le temps et ils dérivent lentement. Ils lavent leurs bras et leurs jambes gluants et meurtris un peu de l'assaut, et ils rient. Puis ils se taisent, envahis par le calme nocturne. Autour d'eux, d'un côté, la plaine, qui semble immense avec ses lacs de lumière lunaire à peine interrompus par les haies ; de l'autre, une forêt noire, allongeant son ombre mouvante sur l'eau. Partout le repos est profond. On ne connaît point ce sommeil universel dans les cités. Le roulement d'une voiture attardée, un pas qui retentit, le grincement d'une chaîne contre le quai ou le fracas d'une porte rabattue, la respiration de la ville seulement apaisée mettent toujours quelque rumeur sous les

cieux. A peine si le bruit de la digue flotte encore, assourdi d'écho en écho. A cette heure, pas un soupir. Les chiens ayant achevé leur ronde sont couchés ; les bêtes maraudeuses, inquiètes de la sonorité de l'air, font halte, et, lasse d'avoir été tant labourée, la terre elle-même a glissé muette dans une torpeur réparatrice... Les deux hommes vont sous le silence ami des étoiles...

A l'aurore, après la seconde pêche, ils débarquent tout à fait. Alors on tue les lamproies. On les saigne, en leur tranchant le bout de la queue ; on les coupe en morceaux, jusqu'à la tête. Le sang est recueilli en des seaux de fer-blanc hermétiquement clos, les morceaux légèrement salés sont empilés dans des barils. Et le premier train pour Bordeaux emporte le tout. Cuites et marinées en des sauces épaissies avec leur sang les lamproies sont converties en conserves.

Cette pêche ne dure que deux mois. En juin les lamproies ne sont plus comestibles. Comme fatigués de s'être reproduits, mâles et femelles s'enchevêtrent en paquets de deux à trois cents individus, pareils à des amas de cordages sur les quais, et se laissent charrier ainsi par le fleuve à la mer. En même temps leur organisme se transforme. Leurs reins, si souples à la montée, s'ossifient au retour et deviennent cassants. Pourquoi? On

l'ignore. A la mer, les lamproies retrouvent leur élasticité.

La lamproie fut toujours recherchée. C'est la murène des Romains. Ceux-ci l'élevaient dans des bassins. Ils la nourrissaient parfois de chair humaine et lui jetaient leurs esclaves rebelles. Je me souviens d'un tableau saisissant, intitulé « la Chrétienne aux murènes ». Au-dessus de la muraille à pic d'un vivier, sous l'ombelle sombre de pins d'Italie, une vierge nue était penchée. Un nègre massif peu à peu l'avait poussée jusque-là. Près d'elle un patricien, son visage impérieux et doux touchant presque le sien, la suppliait et la menaçait. A travers ses cheveux blonds épars, la face pâle de la vierge apparaissait, les yeux clos. Elle n'osait regarder l'abîme de peur de faiblir, elle n'osait regarder son maître de peur d'être charmée, et elle allait à la mort, en sa chasteté inviolée, préférant aux baisers criminels de l'homme les baisers mortels de l'animal. Déjà dressées vers elle, le long du mur lisse, les murènes ondulaient, avides...

LES CHAMPIGNONS

4 octobre.

Tout est multitude ici : les espèces, les formes, les couleurs et les parfums. Ils germent en corbeilles, en plates-bandes, en croissants et en bouquets, à la file, deux par deux. Ils s'épanouissent à la façon des lis, se creusent comme des coupes, se ramifient en brindilles spongieuses, s'entr'ouvrent, pareils à des grenades, et semblent, quand les pétales s'effeuillent, rendre une autre flore plus charnue à la terre décolorée. Ils sont jaune, orangé, pourpre, lilas, brun fauve et or, bistre, terre d'ombre, blanc tigré, blanc immaculé, virginal. Ils sentent bon, âcre, mauvais ou pire. D'aucuns ont un parfum d'œillet, d'aucuns de musc, et ceux-ci une odeur de camphre ou de soufre, et ceux-là un relent d'ail. Quant à leurs noms grecs ou latins, chinois, arabes, européens, patois et locaux, c'est une foule de syllabes et de vocables innombrable. Car ils poussent partout : parmi les neiges de l'Himalaya, dans les plis

rugueux de son manteau, à l'air transparent et léger ; sous les forêts de l'Afrique étouffante, embuées d'émanations opaques ; sur les plateaux maigres aux broussailles rousses ; dans les vals moussus le long des ruisselets ; au pied trapu des chênes, au bas du tronc élancé des sapins, dans les fentes des murs et des pavés abandonnés, sous la terre enfin, et jusqu'au fond des charbonnages, sur les parois des noires galeries.

Ils sont doués d'une force d'expansion, d'une poussée vitale inouïe. Ils soulèvent pour croître des objets dix fois plus lourds qu'eux, des amas de feuilles et des pierres, et font jouer des dalles. Parfois même, pressés de s'élever, ils s'incorporent l'obstacle, bois ou caillou, ils l'agglutinent à leur tissu, et montent après d'un jet comme s'ils s'étayaient sur lui. Blessés enfin et foulés ils se reconstituent d'une aube à l'autre ; et sectionnés ils renaissent d'eux-mêmes. Ils envahiraient le monde, je crois, s'ils n'étaient essentiellement éphémères, soumis dans chaque climat à une température donnée, et voués à une putréfaction quasi spontanée. Ils périssent dès que l'ambiance change, et dès qu'ils sont mûrs pourrissent. Nulle part, plus qu'en eux, la nature n'a marqué son mépris des êtres qu'elle engendre...

Les champignons tiennent le milieu entre

les algues et les lichens. Ils naissent de petites agglomérations de fibres blanches, soyeuses, adhérentes au sol, qui le couvrent parfois d'une sorte de germination poussiéreuse, pareille à des traînées de farine. Nos paysans appellent cette sorte de moisissure « la mère des ceps ». Elle ne leur est point particulière. Elle a un nom scientifique « le mycélium ». Elle engendre tout champignon. Les anciens croyaient que les champignons naissaient spontanément du limon paternel, de cette *alma parens* génératrice aussi des hommes et des bêtes. Le mythe était beau. Sa réalité est plus belle enore. Le champignon sort d'un tégument pâle, le « volva », d'une espèce de bourse qui l'enveloppe, et qu'il déchire pour s'en détacher, comme l'oiseau sort de sa coquille en la brisant, comme le mammifère des membranes maternelles. Magnifique unité de création, et puissance et simplicité, qui coule tout en un même moule, dans l'œuf fragile !...

Du volva déchiré le champignon s'élève sur son pédicule, ou tige, ou pied. Celui-ci est haut et cylindrique, ou évasé, ou étalé. Au-dessus se développe la partie charnue du cryptogame, « le chapeau », de forme bizarre ou charmante. J'en connais un, celui du « nidulaire », qui ressemble à un nid tombé empli d'œufs marbrés, et un autre qui, chez

« le spumaire », floconne sur les pentes comme un amas d'écume laissée là par une marée invisible. Un autre encore, le chapeau du « Pezize », qui est soudé à un pied cannelé, s'arrondit en coupe pure brune et or où des nervures s'entrelacent et où, à certaines heures, comme à travers un « Gallé » précieux, la lumière étincelle.

Ce chapeau se compose de deux parties : la fraction supérieure, lisse et souvent visqueuse sous l'humidité de la nuit qui en glace les couleurs, et la fraction inférieure, le dessous, faite de lames rayonnées, roses, blanches ou jaunes, où se trouve « l'hyménium ». Joli mot, qui nomme le réceptacle des spores fécondants.

Pour arriver là, contrairement à tout ce qui croît, le champignon ne se nourrit que d'air. Il n'absorbe aucune sève, il ne puise à aucune source de vie. Un fluide atmosphérique inconnu l'alimente. Il le reçoit par endosmose, il le rejette par exosmose, l'aspire et l'expire ainsi, et crée par là une sorte de respiration organique qui entretient l'être en lui. Mais ce fluide charrie sans doute aussi de la substance, on ne sait quelle matière impondérable, car, en l'assimilant, le champignon s'élève et se dilate. Et ici, il faut encore parler d'un phénomène étrange, celui de la phosphorescence. Certaines espèces sont

lumineuses. Elles brillent dans l'obscurité comme des feux fixes, sans que nul souffle les amoindrisse. « L'agaric de l'olivier », qui pousse sur des détritus, émet des flammes bleues, assez vives pour éclairer les sentiers, et le « rhizomorphe », dont la pullulation est sans limites dans certaines mines, resplendit de tels éclats que les voûtes en sont illuminées. Les chimistes diront que ce ne sont que transformations ou que mélanges : que le fluide nourricier, en passant à travers les tissus, s'y combine avec d'autres gaz absorbés et s'y charge de lueurs jaillies ensuite à l'air libre ; que tout cela fonctionne à la manière des lampes. Je préfère penser que, se sachant éphémères, pour oublier la fuite des heures, les champignons se donnent les uns aux autres une fête dans les ténèbres, comme le font au ciel les étoiles ou bien que, parvenus à la saison d'aimer, ils brûlent silencieusement d'amour, et se caressent de lumières ferventes.

C'est pure imagination... Les champignons n'ont pas de sexe. Lorsqu'ils sont mûrs, leur chapeau se fend tout à coup et les spores, projetés de l'hyménium, tombent autour d'eux. Mais, à distance calculée, afin qu'ils tombent répartis et par là puissent vivre sans se nuire. Cette action, chez certains, est

accompagnée d'un bruit perceptible, pareil parfois à un coup lointain de pistolet. Et ces spores, qui sont de la poudre fine, fine, dont un filet de vent, une goutte d'eau, le souffle d'un insecte s'empare, contiennent des cellules, et ces cellules de la substance, et cette substance contient de l'être, comme le plus vaste corps organisé. Pascal aurait pu s'émerveiller en y songeant. Le ciron dont il parle, cet infiniment petit avec ses veines dans ses jambes, et le sang de ces veines, et l'humeur et les vapeurs de ce sang, n'offre rien de plus étonnant dans le raccourci.

J'ai dit que la température mettait un terme à la génération débordante des champignons. Le froid vif les pulvérise, la grande chaleur les dessèche. Ils ne viennent chez nous qu'au printemps et à l'automne, lorsque les pluies épaisses, souvent orageuses, mais tièdes toujours, alternent avec les doux soleils : ceux qui grandissent et ceux qui décroissent. Alors ils abondent... Certains cependant attendent d'autres causes, comme des signes ou des mots d'ordre mystérieux... Le « tourat » par exemple, le « gelé », hante les landes vides, à l'époque où, l'ajonc fraîchement coupé, on croise dans l'herbe rude baignée de rosée glacée les traces des jeteurs de sort ; et les « mousserons » poussent en cercle par les prés, dans les orbes magiques

nés sous la danse des sorcières, les nuits de lune ardente... Si on les cueille, si on les mange, c'est qu'ils sont délicieux, en dépit des incantations, et que le plaisir bannit la crainte.

Mais le roi de l'espèce est à mon goût le « bolet », le cèpe vert ou bronzé.

La « chasse » aux cèpes est un plaisir général ici. Nos paysans d'Armagnac prétendent que les cèpes « se lèvent » au chant de certains oiseaux. En mai, lorsque la tourterelle mâle roucoule pour distraire et bercer sa femelle qui couve, et en septembre, où les palombes de passage, faisant halte un moment, se jettent entre elles l'appel mélancolique des migrateurs. Les vieilles femmes prêtent l'oreille les premières. Soit qu'elles aient plus observé ayant plus vécu, soit qu'elles entendent le signal en ramassant du bois mort. Un soir, elles rentrent chargées de « cordes de cèpes ». On les aborde, on les entoure et on les interroge. Elles restent muettes, il va sans dire. Elles les ont trouvés sans chercher, du bout du sabot, en errant. Alors c'est un émoi. On se groupe, on se concerte, on se donne un rendez-vous, là-bas, à l'entrée du bois du Bédat ou du Hourquet, et déjà les garçons choisissent paniers et bâtons, et les filles retroussent leurs jupes, comme si elles s'engageaient déjà dans les halliers.

A l'aurore éclose, tout le monde est à l'orée du bois. Les premières brumes flottent des lisières aux ravins. Parfois un coup de vent les déchire en découvrant un pan de ciel, parfois le soleil approchant les pénètre, et de hautes colonnes lumineuses, vertes ou rouges, surgissent et dressent des portiques instantanés. La terre au-dessous se dévoile et s'élargit. Et les lèvres et les yeux sont embués du léger brouillard, et, comme les choses, paraissent plus jeunes de ce toucher humide... On fouille le bois. On se croise, on se disperse. On fait le tour des chênes, on soulève les feuilles du bout de son bâton, on va, on vient, on saute un ruisselet en riant, on s'écrie devant un gîte trouvé, on se querelle en empiétant mutuellement sur son terrain. Les plus intrépides entrent dans les buissons. A l'ordinaire, deux par deux. Et l'homme passe devant, écartant ou abattant de son bâton les ronces devant la femme, et fraye tant qu'il peut le chemin. Et des éclats étouffés jaillissent, lorsqu'une épine plus résistante accroche une jupe ou griffe un bas de jambe, ou bien que, vivement, une joue fraîche est baisée au passage...

Dans les champs, à côté, où tout ce bruit descend, les laboureurs qui traversent leur guéret, prennent leur part de la poursuite. Ils la suivent de l'ouïe. Ils reconnaissent les voix.

Et, de temps en temps s'arrêtant, ils poussent de longs appels vers les chasseurs pour savoir si la prise est bonne, et, les deux mains en cornet à leurs oreilles, ils écoutent réjouis les réponses criées qui d'écho en écho sont répétées jusqu'à eux... Quelquefois, lorsque le bois est clair, on voit toute la bande progresser. Et c'est la marche individuelle de la guerre moderne. Non point tout à fait la marche rampante, mais un cheminement courbé, attentif et précautionneux, tantôt plein de tumulte et tantôt silencieux, et qui rend une impression d'approche et d'attaque.

Mais, comme les cèpes ne se défilent point et ne ripostent pas, ils sont tous pris ou tous tués. On rentre pour midi. On revient triomphalement, tenant à deux les paniers pleins, portant autour de soi des cordes gonflées de cèpes. Tout le monde est en effervescence. L'ivresse gagne de seuil en seuil dans les villages traversés. On arrête les chasseurs, on marchande, on achète. Et bientôt, quand l'angélus sonne, une senteur de champignons sur le feu emplit l'air, mêlée à un petit bruit rieur de fricassée. Et dès lors pas un repas où le cèpe ne figure, pas un jour où il ne soit chassé.

Il est bon frais, conservé, frit, grillé, en salmis. Jusqu'au cœur de l'automne il parfume le pays. Mort même, il continue à fleurer, sus-

pendu en colliers sombres au contrevent des maisons où, sous la treille rougie, ils se dessèchent et s'embaument aux derniers soleils.

Quelques gourmets préfèrent l'oronge au cèpe. Rare et saisonnière, d'une belle couleur orangée mêlée de pourpre vive, elle crève pour germer un épais volva blanc, et s'épanouit en parasol. Sa saveur est peut-être incomparable. L'empereur Claude en faisait ses délices. Et Rome, pour flatter ou railler ce penchant, avait donné au champignon un nom immortel, celui de César. Elle l'appelait « l'Agaricus Cæsareus ». Or, un jour, repu d'oronges, Claude expira empoisonné. Car il est une fausse oronge, de même fumet que l'autre, et qui recèle un venin mortel. L'empereur roula de la table au tombeau. Près de lui, assise et impassible, Agrippine attendait sa fin. Et quand, achevant de se débattre, l'empoisonné étendit les bras et mourut, on vit Néron, l'adopté de la veille, soulever une draperie et avancer sa face brutale. Agrippine vint à lui et l'embrassa...

UNE PARTIE DE PELOTE BASQUE AU CHISTÉRA

1er novembre.

La pelote basque se joue en plein air, contre un mur de face, sur une piste cimentée.

La pelote ou balle est faite de cordes très serrées, recouvertes de peau de mouton. Elle est élastique au point de rebondir à une hauteur et à une distance inouïes, et dense, au point de ne se déformer que rarement sous le choc.

Le mur, haut de 10 mètres et large de 18, arrondi au milieu de son sommet en forme de portique, est crépi d'un enduit résistant, lisse et gris, qui lui donne l'air d'être ferré. Un grillage qui arrête les balles perdues le surmonte ; une bande métallique le traverse à un mètre du sol.

La piste est longue de 65 à 70 mètres, large de 17. Elle est divisée en deux parts inégales, limitées par une raie tracée à la craie à 25 mètres du mur. Enfin, bornant le jeu à

l'arrière se trouve un autre mur, dit de rebot.

Des gradins de bois s'élèvent des deux côtés de la piste.

L'ensemble prend le nom de : Fronton.

Au-dessus, derrière les gradins, se dressent des platanes. Arbres géants aux troncs marbrés qui croissent partout dans le pays basque, ils font flotter une ombre épaisse sur la piste, dans une agitation de feuilles continue. Et autour, jusqu'aux pics fourchus des Pyrénées, ce sont des mamelons de plus en plus renflés qui se soulèvent sous un ciel avivé par le vent de la mer proche, en étalant des tapis de bruyères roses ou violettes, des prés vert sombre et des maïs roux en damiers, ou qui, aplatis par endroits, portent parsemées des maisons blanches aux volets verts, piquées là devant les échappées, et où l'œil captivé s'attache. En certains coins, la nature est plus âpre. Elle apparaît calcinée et décharnée : on y cherche « l'humble hysope », « le figuier stérile » ou « l'aigle tournoyant », et l'on y voit des rocs abrupts, des éperons qui plongent dans l'azur, des gorges noires où, comme un trait d'acier, un torrent se précipite...

La partie se dispute ordinairement en soixante points, dans toute l'étendue de la piste. Il y a faute, lorsque la balle n'est point reprise soit au vol, soit après le premier bond ; lorsqu'elle frappe le mur au-dessous de la

bande ; lorsqu'elle sort des limites de la piste ou se perd dans le grillage ; lorsqu'enfin la pelote en buttant, retombe en avant de la raie.

Chaque faute dans un camp donne un point au camp adverse. Trois juges décident sans appel des coups litigieux. Un compteur-chanteur informe en basque le public des péripéties de la lutte. Chaque camp se compose de trois pelotari, dont l'un est chef de groupe. La couleur des ceintures et des bérets distingue les camps : rouge et bleu. On joue à l'avant et à l'arrière.

La pelote est reçue et renvoyée à l'aide d'un engin en osier : le chistéra. C'est comme une autre main immense et ployée, ajoutée à la main du pelotari. Un gant de cuir épais est cousu au haut du chistéra. L'homme y introduit ses doigts. Et cela fait, chistéra et poignet sont fortement liés ensemble, afin que, la balle reçue devant être instantanément relancée, le bras ne perde rien de sa précision ni de sa promptitude.

Car ce jeu est tout de coup d'œil et de vitesse.

Car il y a là, semble-t-il, deux êtres vivants : l'homme et la balle.

Dès que les pelotari paraissent, ils dégagent une impression typique. Venus pour se mesurer dans le jeu national, devant un public

de connaisseurs : hommes et femmes dont les yeux étranges, les yeux passionnés s'allument dans des visages également nus ; Chiquito, Apestéguy, Hirrigoyen, Basques français, Éloÿ, Ayestaran, Luisito, Basques espagnols, entrent dans la lice d'une allure élastique. En pantalons blancs et en chemise, le béret sur l'oreille, le col découvert, le pied chaussé de l'espadrille, ils avancent hardiment et solidement, nerveux et drus, avec des souplesses musculeuses, avec je ne sais quoi d'harmonieux et de sauvage comme de grands félins dressés. Et jusqu'à la précaution qu'ils prennent pour passer et lier leur chistéra, jusqu'au regard brûlant qu'ils jettent au public ou se dardent entre eux en se toisant, jusqu'au silence qu'ils observent, accentue cette apparence d'animal bondissant, qui guette en aiguisant ses ongles.

Et tout aussitôt la partie commence.

Ils se placent deux à l'avant, un à l'arrière, sans un mot, ou bien sur un avertissement bref, qui évite une surprise. On entend : Flac ! Flac ! un son mat et vibrant à la fois. Et c'est la balle qui, lancée de toute la force des bras, frappe le mur et rebondit, est arrêtée dans sa course ou reprise, et repart, et claque, de seconde en seconde plus rapide. On la voit, on la perd, on la retrouve. Elle troue et sil-

lonne l'air, de face, de côté, d'un jet court, d'un jet prolongé. Elle heurte le mur, disparaît dans le chistéra, en ressort, sans cesser de se précipiter, comme si elle voulait essouffler ces hommes qui l'attendent, la poursuivent, la traquent, la capturent et la projettent, et se jouent et se rient d'elle. Parfois elle paraît leur échapper. Frappant plus fort le mur, elle monte vers le ciel. Haut, haut et puis s'incline. Elle trace une courbe, toute blanche dans l'air bleu. Un moment elle est seule, elle est libre. Tous les yeux la suivent. Enfin, elle retombe, en se hâtant, en accélérant sa chute. Elle touche terre près du rebot, et rebondit. Non point perpendiculairement, mais en oblique ou en crochet. Peine perdue. Chiquito ou Eloÿ est là. Plus vite qu'elle, il a gagné la place où elle choit. Et calme, d'un revers puissant, il la cueille et la renvoie à toute volée contre le mur...

Et la course folle continue : la course où elle se heurte partout : à la pierre, au sol, au chistéra. Flac ! Flac ! encore et toujours. Elle siffle, elle ronfle, elle a des râles lorsque le choc est plus rude. Elle est prise d'un frémissement intense qui se communique à l'ambiance entière, du sol aux platanes opulents. Les hommes penchés en avant, les femmes la tête entre leurs mains, la surveillent et l'épient, tressaillent avec elle. Des exclama-

tions jaillissent, des commentaires vont leur train. Tel aurait dû la saisir au vol, tel la reprendre au bond : et tel autre l'a gardée en son chistéra trop longtemps... Pourtant, comme aiguillonnée par tous ces regards, elle paraît s'être multipliée en deux, en trois, en dix balles, tant elle coupe en tous sens la piste, trait pâle qui ne cesse d'être décoché...

Soudain, une clameur. Manquée au passage, la pelote, emportée par son élan, saute, et roule sur la piste. Le silence a succédé au brouhaha. Chacun cherche qui l'a manquée. Ayestaran jette à terre son béret ; c'est lui.

Court répit. On marque un point au camp rouge. Et le groupement change. Avant tous Chiquito a vu la faute adverse. Il juge qu'Ayestaran, aujourd'hui, a perdu son sang-froid. Il passe à l'avant de son équipe, Hirrigoyen à l'arrière. Il veut butter. Ses balles obliques sont célèbres. La pelote repart... D'abord ralentie, comme pour voir et pour essayer, coup sur coup, elle arrive ensuite vertigineuse, et passe. Nul n'a pu l'apercevoir ; le vent seul de sa course la décèle... Ayestaran cède sa place à Luisito... De nouveau la pelote vole. Et tout à coup, et comme les pelotari groupés l'attendent, elle s'élance vers la nue, et retombe tout au fond. Au fond, où il n'y a personne. Ah ! le maître-butteur ! Et la lutte s'accentue, et les points

s'accumulent chez les rouges — et, ramassant une balle manquée, Rothschild le Pauvre, le chanteur-compteur, se découvre et s'avance. Le jeu cesse. Il chante :

« J'hamarétaik, hogoy éta hamar étara, Yaounac — Trente à dix, ils en sont, messieurs. »

On s'arrête un moment. Bien que de fer, ces hommes ont besoin de respirer. Les rouges, debout, parlent entre eux à mots haletants ; les bleus, assis, se regardent, muets. Les minutes coulent. Enfin Eloÿ, le chef des bleus, se lève. Les pelotari se dispersent sur la piste, un ronflement se perçoit : la balle est au mur.

Cette fois, Eloÿ s'est à son tour placé. A l'avant aussi, opposé à Chiquito. C'est un combat entre chefs. Chiquito grommelle. Eloÿ, froid et savant, est de taille. Les deux chefs, émules renommés, l'emportent sans mesure sur leurs pelotari. Eloÿ le sait. Il amuse Chiquito, et, méthodiquement, par un jeu simple et brutal, il précipite pour les autres des balles insaisissables. Hirrigoyen et Apestéguy sont débordés. Chiquito a compris. Une rage contenue l'envahit : celle d'être impuissant. Sa place n'est plus là. Mais, ce terrain, il l'a choisi : Eloÿ l'y a suivi, il se déshonorerait en le quittant. Un sourire fait de hauteur et d'acceptation erre sur sa lèvre ; il pense à sa

revanche, tout à l'heure, quand ils seront à égalité.

Toute la lutte est visiblement circonscrite entre eux. D'une résistance musculaire et d'une haleine inépuisables presque, ils fatiguent leur camp. Les hommes de Chiquito surtout faiblissent. Compagnons haletants sur les foulées du chef. Maintenant, leur main gauche empoignant leur bras droit, avec les reins, le cou, la tête, où leurs cheveux rejetés par le mouvement battent en arrière, désespérément, ils arrêtent et renvoient la pelote, d'un coup de tout leur corps, de tout leur être, si brusque et si profond qu'ils en laissent échapper un râle, comme un souffle rauque de bête à bout.

Eloÿ l'emporte. Chiquito hausse les épaules. Et, dans le silence subit, Rotshchild chante :

« Igoualsaisté, Yaounac, Igoual — Égalité, messieurs, égalité. »

Un autre repos. Chiquito considère les siens. Apestéguy tremble de l'effort inutile, Hirrigoyen quitte son chistéra. Il les sent fourbus. Alors, lui, dont les fibres sont d'airain, lui, dont l'âme de feu n'a jamais cédé, il s'écrie : « Je continuerai seul ! » Et tandis que le mot, repris de bouche en bouche, revient à son oreille en murmure croissant, il jette ses espadrilles en lambeaux, en chausse d'autres, délace un instant son chistéra pour

libérer un peu sa main gonflée, puis le rajuste, et se redresse, et provoque le signal. Pour cette lutte, sur les gradins, les hommes sont restés debout ; et l'on voit les femmes pâlies tendre en avant leurs visages busqués.

Déjà la pelote est en danse. Trois, quatre, cinq minutes, on ne sait combien de temps le combat inégal se poursuit. Chiquito est partout. Il glisse, il bondit, il se tapit, il s'érige. Il est toute une équipe à lui seul. Parfois campé, des deux mains arrêtées net il happe la pelote comme d'un coup de griffe, et la relance en grinçant des dents. Parfois, comme pour se fouetter lui-même, il pousse en bondissant un cri aigu, un cri d'aigle qui fond sur sa proie. Tout son être vit en son regard agrandi, aussi mobile que la balle. Et comme il sent que tout lui pèse, il arrache sa manche droite, et déchire au cou sa chemise. Autour de lui une admiration anxieuse grandit. Car cela dépasse force humaine... Enfin les applaudissements crépitent. Jaillie de son chistéra, la dernière balle s'est abattue aux pieds de Luisito, trop basse pour être relevée... La foule en délire trépigne...

Lui, oppressé pour la première fois, s'alarme et chancelle. Sa bouche, ses narines, toute sa poitrine ont peine à trouver l'air qu'il lui faut : il étouffe... Mais on se rue vers lui en l'acclamant. Ce bruit triomphal le rend à sa victoire.

Cela fut très beau. Oui ! Car au milieu de cette furie de mouvement, le geste resta juste, l'attitude harmonieuse, l'effort équilibré. Car on ne vit point à ce jeu de sang répandu, de face martelée, de noble sein écrasé. Car l'homme s'y présenta avec toutes ses ressources, réunissant en lui la force et la souplesse, la résistance et l'adresse, la ruse et jusqu'à l'instinct disséminés chez les autres êtres : comme il sied à leur roi.

LOUS POUSOUÈS : LES SORCIERS

29 novembre.

C'est l'époque où ils règnent chez nous. Celle où les sombres yeux de telle vieille femme, pâle et muette, s'allument étrangement ; où l'on voit tel laboureur, arrêté à moitié sillon, aspirer l'air la narine ouverte comme s'il flairait le vent, ou tendre l'oreille comme si, à travers l'espace vide, il percevait des bruits ignorés des autres hommes. C'est le moment des crépuscules hâtifs, des longues nuits où de larges lunes inquiètes rôdent sans fin, où de grands souffles continus envahissent le ciel en balayant les feuilles. C'est la saison aussi où l'on entend des gémissements poignants, des appels qui percent l'ombre tout à coup, avec des sonorités brèves de cris irréels, auxquels les arbres dépouillés ne font pas écho... Le mystère erre partout. Et l'homme qui rentre, devant un couchant sanglant strié de déchirures noires, hâte le pas, se sentant enveloppé de maléfices...

Lous Pousouès s'apprêtent alors au sabbat.

Ils commencent leurs allées et venues, certains avec une allure qui décèle leurs transformations futures, et ils hantent les clairières reculées, les ruines solitaires, les sommets nus, la croisée des chemins perdus, sans que l'on sache quelle route ils ont prise pour s'y rendre. Il n'est point de paysan qui ne les ait aperçus un soir ou l'autre. Celui-ci en rentrant de l'Adour, d'où il transporte les cailloux des prestations ; celui-là, au retour d'une visite faite à un voisin malade ; ce dernier, en ramenant dans la brume traversée de lune un bœuf égaré. Ce sont des formes obscures qui passent, glissent ou bondissent : quelque chose qui tient de l'animal et de l'homme ; de l'animal par le rampement et l'attitude du corps, de l'homme par la vie et la mobilité de l'œil. Parfois ce sont des êtres ailés, des oiseaux démesurés dont les plumes battent l'air sans éveiller le moindre bruit. Et tous ont des abois, des glapissements ou des cris, des meuglements où la voix de la bête est mêlée d'éclats de voix humaine, et de rires quelquefois entendus déjà, mais on ne saurait dire quand... Le mieux, en ces rencontres, est d'aller vite et de détourner la tête, car les sorciers n'aiment point à être surpris, ou bien de se signer. A ce geste ils disparaissent, rentrés sans doute sous terre ou dissous dans l'atmosphère.

Ce moyen de les écarter est violent. Peu osent l'employer. On ne se soucie point d'ajouter à l'ire ou à la rancune que les sorciers peuvent avoir contre vous, cette raison d'hostilité. Car ils en rendent compte au prochain sabbat. Accroupis autour d'un feu inextinguible aux reflets verts, ils racontent qu'un tel les a fait s'évanouir. Tous hurlent à la vengeance. Le plus habile ou le plus puissant est commis au châtiment. Et le lendemain matin, l'imprudent, en ouvrant sa fenêtre, voit son parc à fumier parsemé de « massepains », sortes d'agglomérations visqueuses, pareilles à de la crème de lait fouettée et consistante, et où toute poule qui picore s'empoisonne ; ou bien, il aperçoit ses plus beaux canards pendus en brochette à la poutre de sa grange, étranglés par un fil menu qu'un roitelet, semble-t-il, ferait casser. Petits maux avant-coureurs de calamités. Car ses bœufs, vautrés et pantelants, refusent de quitter leur étable, et, si on les y force, s'en vont en boitant bas du pied gauche, eux, parfaitement d'aplomb la veille en gagnant leur litière. Car il trouve ses oies, sinon ses moutons, stupides, épouvantés, en arrêt sur un coin de mur au pied duquel ils s'affaissent d'heure en heure, sans que rien puisse arrêter cette hécatombe silencieuse. Et si on leur ouvre la porte, si on les lâche pour les sous-

traire à cet enchantement mortel, tout à coup ils fuient éperdus dans l'espace, comme s'ils étaient poussés à coups de gaule dans des abîmes...

Souvent la vengeance s'attache à la personne, ou s'exerce sur les objets immédiats. Les matelas sur lesquels on a coutume de dormir, durcissent comme un chemin gelé. On les ouvre. On y trouve une multitude de petites plumes d'oiseaux inconnus, bizarrement et inextricablement entrelacées. A moins qu'on ne les enlève toutes, il n'est plus loisible de reposer. On entasse en vain matelas sur matelas. A peine posés ils s'aplatissent, jusqu'à devenir minces comme des feuilles, mais comme des feuilles de marbre qui rompent les os... Lorsque le châtiment frappe la personne, on est la proie de la hantise : « dou hantaoum ». Voici ce que c'est. Le dormeur, au milieu de la nuit, s'éveille. Un poids l'oppresse. Il n'ose se lever, il voit une bête à tête d'homme, aux prunelles et aux cornes phosphorescentes, assise sur sa poitrine. Bien que petite elle pèse d'un poids étouffant. Il la secoue, il se dresse, il s'écrie, il ouvre tout grands les yeux. Plus rien. Il croit qu'il a rêvé, il se recouche. Et alors, dans un coin de la chambre, il revoit la bête tapie qui attend en le fixant, et qui, à sa première somnolence, à pas muets, remontera s'asseoir sur son sein.

Tous les sorciers n'ont pas cette puissance de mal, ni ce pouvoir de transformation. Pour agir jusqu'à causer la mort, et surtout pour pouvoir se changer en bête, il faut avoir frayé avec le démon sur la lande du Catalan.

Située sur le chemin de crête qui va du village de Panjas à celui de Salles entre les vallées de la Douze et du Midour, la lande, succession de mamelons couleur de sang, où quelques maigres fougères végètent çà et là, domine toute la contrée. Elle est morne, vide, désertique. Au milieu d'un cercle d'horizon immense, elle ouvre au regard des perspectives infinies, hormis au Sud, où, sous le poudroiement des soleils, les Pyrénées dressent leur chaîne rayonnante qui, vers l'Orient, descend de degrés en degrés jusqu'à la côte cantabrique, comme un escalier prodigieux éclairé de torches ardentes. Autour de la lande le pays dévale et s'étend. Quelques toits clairsemés, quelques clochers épars jalonnent seuls l'étendue déployée. Dans le lointain, les rivières sinueuses se perdent en miroitant.

Là, par les nuits d'orages flagellées de rafales, par les claires nuits glacées, quand les choses craquent sous le gel, les sorciers familiers se réunissent sous la présidence du démon. Soit dans un vieux moulin abandonné parce qu'il n'a jamais voulu tourner, soit au

pied du seul arbre poussé en cet endroit, sec du jour où il a crû, et à travers lequel le vent se retient de passer. Sur ce point culminant, devant cette terre étendue à ses pieds, le démon donne le mot d'ordre, renouvelle les pouvoirs, et règle l'emploi du temps. Il parle d'une voix douce, d'une « voix d'enfant », que la brise a parfois portée jusqu'aux oreilles d'étrangers égarés. Car personne du pays, le crépuscule arrivé, n'erre dans ces parages. Les bêtes même s'en écartent...

Nos paysans vous diront que tout cela n'est point imagination. Les plus instruits vous raconteront que sous Louis XIII, à Bordeaux, le président de Speans de Lancre eut à juger une bande de sorciers. Ceux-ci hantaient le pic d'Anis, en pays basque, célèbre par ses grottes sans fond. On les arrêta sur le pont de Cibour, un soir de chevauchée. Ils avouèrent qu'ils se changeaient en bêtes carnassières, et que, dès qu'ils en avaient revêtu la peau et chaussé les griffes, toutes les soifs animales s'emparaient d'eux. On les pendit... Au reste, voici ce qui est arrivé la semaine dernière à Carrérot, le botteleur, un esprit fort.

Resté tard à botteler à la métairie de Hugarolles, construite dans les ruines d'un vieux château, parmi les arbres, Carrérot, voyant venir la nuit, demanda à Patèque, le métayer, à demeurer.

— Je veux bien, mais... je n'ai qu'une chambre à te donner, celle de la tour.

— Le lit est-il bon?

— Sans doute.

— Tu ne sais pas si on peut dormir dans tes lits?

— Non, pas pour celui-là.

— Et pourquoi?

— C'est que personne jamais n'y couche... Je préfère te prévenir tout de suite... la chambre est hantée...

Carrérot s'esclaffa :

— Par le Péché noir, peut-être? Tu veux rire. Donne la chambre.

— A ta volonté...

On se mit à table. Après un souper copieux terminé par des marrons grillés trempés dans du vin nouveau, on parla de se coucher. Patèque reprit :

— Tout de même, j'ai des remords de t'exposer chez moi.

— Sois tranquille. S'il vient quelqu'un, ce sera un quelqu'un en chair et en os comme nous. Prête-moi ton fusil. Je me charge du reste. Est-il chargé?

— Oui, à balle, pour le sanglier.

— Montons.

Carrérot, à ce mot, se leva. On décrocha le fusil, au-dessus de l'âtre, et les deux hommes gagnèrent la tour. Sur le seuil de la chambre,

Patèque serra la main de Carrérot, et celui-ci tira la porte.

Une pièce vaste, une grande cheminée au manteau débordant, un lit abandonné, des bancs de pierre. Du haut en bas du mur une longue fenêtre... Carrérot se coucha, le fusil appuyé à son chevet. La bougie soufflée, quelques rayons de lune filtrèrent à travers les volets disjoints, emplissant la chambre d'une brume pâle qui laissait deviner les objets. Carrérot dit tout haut : « Nous verrons bien », bâilla, tourna le dos et s'endormit... Deux ou trois heures après il s'éveilla. Un bruit léger flottait dans la pièce. Comme un glissement d'ailes assourdies. Il regarda et ne vit rien. « Bah ! pensa-t-il, il est minuit, l'heure des pousouès... » Et il haussa les épaules. A cet instant, tout près, ou bien sur l'arbre le plus proche, ou bien sur la souche de la cheminée, un chat-huant se mit à ululer lentement, longuement... Hoho-hô !... Hoho-hô !... Puis tout se tut. Et puis, plus près encore, contre les volets, comme un signal convenu, le cri plus frêle d'une orfraie s'éleva... Ouêou !... ouêou !... ouêou !... (Il est là ; il est là...) Avertissement répété, à qui, tout de suite, un soupir de hibou répondit... Chut !... chut !... chut !... — Carrérot s'assit sur son lit. Maintenant le bruit d'ailes s'accentuait. Parfois des frôlements couraient le long du

mur ; parfois des chocs heurtaient le plafond. Au dehors, dans le calme nocturne, rien ne remuait. Soudain, Carrérot tressaillit. Quelque chose venait de le toucher au front, quelque chose qui l'avait éventé dans sa course, comme auraient fait des plumes d'un lourd oiseau... Il prit le fusil, l'arma, attendit. Un glapissement éclata, un glapissement horrible et strident, et là, là, dans la chambre... Et Carrérot vit, passant et repassant devant les rais lunaires, une énorme forme déployée qui sillonnait la pièce d'un vol mou... Il épaula, et tandis que l'obscure apparition traversait un rayon, fit feu ! Un éclair jaillit. La détonation roula dans la tour. Carrérot sauta sur ses pieds et alluma la bougie. La chambre était vide. Il la parcourut ; en haussant la lumière à bout de bras il fouilla tous les coins. Rien nulle part. Patèque, attiré par le coup, arriva.

— Qu'est-ce qu'il y a? N'as-tu pas de mal?

— Va donc ! Ton sorcier était un hibou. Je l'ai blessé.

— Mais où est-il?

— Je ne sais. Il est sorti par la cheminée sans doute. Regarde. Voici des plumes.

Et Patèque rasséréné, et Carrérot triomphant, se frappèrent sur le dos, en signe de joie.

Le matin, comme Carrérot et Patèque se quittaient, un voisin, Laspets, les croisa et leur dit :

— Vous ne savez pas? Le Péché noir est mort.

— Pas possible?

Ainsi appelait-on une femme jeune encore, énigmatique et mal famée, sorcière avérée, et la terreur du pays.

— Oui, morte, cette nuit. On l'a trouvée gisante, étalée sur son seuil, la poitrine trouée par une balle.

Carrérot et Patèque se regardèrent, angoissés. La même idée leur était venue. Et Carrérot prit congé à la hâte et s'en alla... Depuis, il reste soucieux, comme si, déjà, il était livré à quelque « hantaoum... »

LES NOCES DU MAÏS

3 janvier 1914.

Voici tout à fait une plante des pays chauds : rigide et somptueuse de port, hâtive plus qu'aucune autre, et mystérieuse en son organisme bisexuel. Elle ne passe point la Garonne, ou plus outre mûrit mal. Elle a besoin de longs soleils et de pluie. Elle frémit d'aise à l'air flamboyant, elle ruisselle avec délices sous les orages d'été. A ce régime, dans les terrains d'alluvion, elle s'élève jusqu'à trois mètres. Sa tige, terminée par une aigrette d'un brun doré, porte de deux à quatre épis recouverts d'une enveloppe verte foliacée, et, au-dessus, balance de longues feuilles lustrées qui retombent à demi comme les feuilles opulentes du canna. De la pointe de chaque épi, comme de la lance du Prophète, pend une touffe de poils soyeux et pourprés. Le maïs croît. mûrit et sèche en six mois. Mâle et femelle ensemble, il se féconde avec une précision qui paraît consciente, par le jeu seul de ses organes, sans demander à

un agent quelconque, au vent ou à la pluie, ou à l'oiseau, de l'aider dans son enfantement. A peine peut-être la rosée intervient-elle pour fixer ou pour diluer le pollen.

Le maïs est originaire d'Amérique, disent les uns ; de Turquie, disent les autres. Chez nous, on penche pour l'Islam. Dans le Haut-Gers, et parfois encore ici on l'appelle « lou Turcguest ». Ce qui signifie le blé de Turquie. C'est que, jusqu'à nos jours, où le paysan ne souffre plus sur sa table que du pain de pur froment, le maïs entrait dans l'alimentation de l'homme. On cuisait alternativement dans nos métairies du pain de blé et du pain de maïs. Celui-ci, que l'on nommait « lou millas », était à la vérité une nourriture lourde et d'une saveur aigrelette. Mais il réalisait une économie. Il se conservait mieux que le pain de froment et valait moins cher. Aussi, dans les familles pauvres, pour vendre plus de blé, consommait-on à l'ordinaire du millas. Le pain de blé n'était servi que les jours de fêtes à côté de la tasse de café.

Le maïs est une plante vorace. Il demande une terre grasse abondamment fumée. Et encore une terre poreuse, que l'on laboure deux fois, en hiver et au printemps. Alors, l'avril éclos, « son lit est prêt ». Car on le sème grain par grain, à la main, en marchant, dans des sillons creusés à soixante-dix cen-

timètres d'écartement, côte à côte avec un grain de haricot, et en les laissant tomber un par un à chaque pas. Puis on recouvre le tout, et, en effet, les deux grains reposent là comme deux époux dans leur couche, dont l'un, le maïs, plus tard, à l'air libre, soutiendra l'autre, le haricot, enroulé autour de sa tige... Le maïs se décide tout de suite. Il perce la mince poussière étendue sur lui, il point comme une herbe drue. Bientôt il a dix, il a vingt centimètres. On le bine soigneusement à la houe. Il importe que rien autour de lui ne vive, ne végète même. Ses racines « tracent » déjà, avides de nourriture et d'air, animées d'une agilité de petites bêtes fouisseuses. Quand il atteint cinquante centimètres, on le butte. On retourne largement la terre, on l'adosse aux tiges, comme si l'on dressait un remblai continu, en offrant ainsi à la plante une assise pour s'ériger et un amas d'aliments à sa portée. Dès lors, on ne s'occupe plus d'elle. « Qué hé touto soulo. » Elle fait toute seule.

Voici ce qu'elle fait. Elle s'établit d'abord, elle se rassasie à même la terre onctueuse, met ses feuilles, et se dispose à évoluer. Mai s'écoule. Elle suit la marche du temps, elle mesure à la durée de l'ombre de sa tige la longueur du jour, et ensuite, voyant les soleils de juin progresser, dans un afflux de

sève intime, elle pousse ses organes reproducteurs. L'aigrette ou panicule apparaît. Elle s'érige, se ramifie, se colore et fleurit. Car elle n'est autre chose que l'organe mâle qui s'épanouit, semé tout le long de ses ramilles d'une multitude de fleurs minuscules pleines de pollen. La panicule entièrement formée, l'élément femelle émerge à la naissance des feuilles, sous forme de rudiment d'épi enveloppé de folioles. Et l'organisme respire un peu. Il attend l'août brûlant, l'incendie caniculaire qui fait pétiller la lande voisine, et se fendre et se rider la terre. A ce moment les folioles de l'épi s'écartent. Et le stigmate, la touffe de poils soyeux et pourprés, dont chacun est un pistil, sort d'elle et s'étale. Et la panicule forcée par les rayons éclate. Et le nuage vivant descend. Et chaque pistil enfante. Et l'épi futur, le lourd épi qui compte jusqu'à sept cents grains se compose rang par rang et change en perles d'or solide sa substance laiteuse...

Ce n'est pas tout. La merveille continue. Lorsque le pollen est tombé, lorsque le stigmate en exsudant une liqueur agglutinante, l'a reçu, retenu et absorbé, la panicule se dessèche. Elle a achevé sa fonction, elle disparaît. Elle ne doit point risquer d'attirer du suc réservé aux fruits. Et après elle, en septembre, tandis que l'épi mûrit, le stigmate à

son tour se flétrit. Mais lentement, en ayant l'air de temporiser. Il ne faut point que, trop tôt éliminé, le stigmate permette l'invasion des pluies par la fissure en cicatrisation, à travers les folioles entr'ouvertes, au dam des grains tendres encore... J'ai dit que rien ne rappelait ici les complicités de la nature pour aider à la pérennité des espèces. Mais l'homme intervient. Il hâte la chute de la panicule en écimant la plante ; et, dès que le stigmate semble mort et l'épi bien fourni, il effeuille la tige. Ainsi, tout le long d'octobre, bénéficiant seul de la sève, le fruit se corse et se durcit. La tige devient cassante, les enveloppes se déchirent : il est prêt à être cueilli.

Novembre est arrivé. Des brumes traînent au ciel. Si épaisses certains matins que les bois sous le soleil croissant ruissellent à larges gouttes, et rendent à l'oreille un bruit espacé d'ondées. On les laisse fuir. On attend les premiers froids qui sèchent enveloppes et épis, en les faisant bruissants sous la main qui les arrache, et assurent leur conservation. D'ailleurs les premières bandes de corbeaux apparaissent. Ils arrivent lourdement en croassant par intervalles. Ils disent au paysan : « Fais attention aux pluies d'automne. » Celles-ci, incessantes des jours entiers parfois, pénètrent et pourrissent le fruit. On s'empresse d'atteler son char. On le munit

de chaque côté d'éperons, on y cloue des planches à l'intérieur, et poussant les bœufs nus pour la première fois depuis longtemps, les mouches étant mortes, on gagne le champ. Là, le plus jeune de la famille saute dans l'enceinte roulante. Les autres, la plaisanterie aux lèvres, car c'est le dernier travail de l'année, celui qui promet le repos et les veillées joyeuses, entrent dans les sillons. Et, jusqu'au soir, ils cueillent et jettent les épis dans de grands paniers ronds, qu'ils versent ensuite, à bout de bras dans le char. L'enfant les entasse et les foule, et, peu à peu, monte avec la récolte jusqu'au niveau des plus hautes planches. On va décharger le char. On l'amène, geignant et cahotant, dans la grange balayée. On le vide à grands coups de râteaux, et si on y voit encore, on le reconduit dans le champ pour qu'il s'y trouve à l'aube levée, au haut du sillon à entamer. Et lui, le char inerte, arrêté là, se profile massif et squelettique sur le fond enténébré du ciel et prend , avec son long timon baissé, l'aspect d'une énorme bête préhistorique pâturant sous les étoiles...

Le maïs empilé dans la grange au point de l'encombrer, on s'occupe au « despouilladé », au décorticage de l'épi. Il s'agit de le débarrasser de ses folioles. Cela se fait au

moyen d'un bâtonnet pointu. Ce bâtonnet est introduit entre l'épi et l'enveloppe, celle-ci rabattue sur la main qui tient le fruit, et arrachée et jetée. C'est l'occasion de réjouissances attendues. On s'invite au despouilladé de voisins à voisins, et parfois entre connaissances lointaines. Le soir, un va-et-vient s'établit de métairie à métairie. Après un léger souper, jeunes femmes et leurs maris, filles et garçons, au clair de la lune s'il fait beau, ou à la lueur de petites lanternes qui ressemblent à des feux follets, se hâtent vers la métairie où ce soir-là on doit se réunir. Dans l'air sonore, rendu plus vibrant par le froid qui l'épure, avec des voix qui retentissent, on se hèle, on se guide, on se crie un point de rendez-vous. La bande enfin se rejoint. Les rires éclatent, les mains claquent dans les mains, et l'on court frapper au Soubot ou à Saruilles, ou encore au Trounquéret. On heurte à la porte. Elle s'ouvre, et la cuisine tout d'abord apparaît, illuminée par le foyer qui flambe en pétillant, parmi un feu d'artifice d'étincelles. C'est un brouhaha de bonsoirs. Puis, tandis que les vieilles, affairées et muettes, avec une joie attendrie au fond de leurs yeux pâlis, attisent le brasier pour lui faire abandonner sa cendre, cette cendre pleine de braise où grilleront, la peau fendue, les marrons ; tandis qu'elles mettent « la

nappe blanche à la table », sous les bouteilles de vin nouveau, les jeunes se précipitent dans la grange. Un falot, pendu à la poutre maîtresse, l'éclaire vaguement. Chacun choisit sa place. Qui, au sommet du tas, qui, au milieu où il s'enfouit, et tel autre par terre, et ce dernier à côté de Maïlys ou de Noëlla, qu'il courtise. C'est la saison chez nous des accordailles. Et là, après la course ensemble dans la nuit glacée qui fouette le sang ou incite à se serrer l'un contre l'autre, sur l'amas hospitalier, à la lueur complice du falot, sous l'œil indulgent du vieux métayer, il s'échange des poignées de main qui sont des promesses, des étreintes courtes qui sont des liens, et des regards où le feu du désir permis s'allume pour toute la vie... Cependant les bâtonnets se sont mis au travail. Et durant quelques minutes, dans la première fièvre, tout le monde se tait. On entend seulement les enveloppes craquer en se déchirant, et, de moment en moment, l'épi dépouillé tinter dans le baquet où on le jette. Mais un rire fuse, puis deux, puis toute une bordée. Et soudain, sans un signal, comme de soi, une voix chante, une voix d'homme. Seule d'abord, accompagnée ensuite, au refrain, par celles de tous. Et l'homme qui était assis s'est levé, et, contre l'usage de ce pays patoisant, il chante en français. C'est que, depuis qu'il a passé par

le monde, la coutume s'est établie au soir du despouillade de célébrer le « grand Empereur », ses victoires, ses revers, et tout le sang et tous les pleurs glorieux versés, et l'immortelle agonie...

Après les chants, les histoires : récits de contrebande ou de sorcellerie. Et comme les mains ne s'arrêtent pas, les dépouilles s'accumulent en tas léger, et les baquets s'emplissent d'épis. Et, de l'autre côté du mur, dans la cuisine entr'ouverte, la pendule rauque sonne. Il est minuit. Et une des vieilles se montre et dit : « las irolles » : les châtaignes. Mot magique. Tout est laissé là, on fait irruption dans la cuisine. La pièce, maintenant que le feu est bas, est pourvue de lampes. On s'assied. Les marrons sont apportés à pleines assiettes chaudes, le vin versé et, comme tout à l'heure dans la grange, on entend la peau roussie du fruit éclater sous les doigts. On mange en devisant, en se lutinant. Et seuls, près de l'âtre, sous le manteau de la cheminée, dédaigneux du réveillon et las d'avoir trotté tout le jour en gardant les moutons, l'un assis sur la boîte à sel, l'autre accroupi les pattes sur la plaque, l'enfant et le chien de la maison dorment d'un long sommeil, qu'agite à peine en passant un rêve de maraude...

On s'en va. Dehors c'est la nuit. La lune n'est pas éternelle, et les lanternes fumaient. On les a éteintes. On chemine bras dessus, bras dessous. On se souvient de l'émoi ressenti au despouilladé, l'ombre enhardit, et des baisers scellent les accordailles et voltigent, le long des haies dévêtues, comme des roitelets.

Le maïs est employé à mille usages. Les feuilles arrachées vertes sont données en botte aux bestiaux, et, sèches et conservées, servent l'hiver pour économiser le foin à gaver les bœufs à la main. Toutes nos volailles et les porcs près de leur fin sont nourris au maïs. Dans les ménages, au carnaval, on en compose des pâtes à l'eau, à la graisse et au lait. Cela s'appelle « la cruchade ». La pâte au lait surtout, dorée, souple et dense, saupoudrée de sucre, mangée à la fourchette, est une friandise exquise... Enfin, certains distillateurs tirent de l'alcool du maïs.

Cette plante livre donc tout d'elle-même. Jusqu'à ses tiges que l'on jette dans la cheminée en guise de branches, jusqu'à ses pédoncules, fibreux et cotonneux, que l'on fait servir à activer le feu, sous le nom de « charbons blancs ». Entassés sur les bûches ou glissés dessous, ils explosent et s'embrasent, en dégageant une chaleur intense.

En même temps, sans bruit, une flamme droite s'élève d'eux. Une flamme blanche, qui ne laisse rien de l'aliment dévoré, pas la plus fine poudre, comme une âme qui se consumerait...

LA BÉCASSE

7 février.

Le vieux chasseur Jacoulét a tiré ce matin deux bécasses attardées, ou qui, chétives, n'avaient point osé poursuivre leur route. Je ne le croyais pas : il me les a mises tièdes encore dans les mains. Et nous avons parlé d'elles.

Nos paysans ont coutume de dire : « Quand tombent les feuilles, tombent aussi les bécasses », — c'est-à-dire arrivent ces oiseaux. Ils descendent et se posent silencieusement, à la nuit. Les autres oiseaux que nous voyons passer émigrent avec fracas. Les palombes au vol compact s'élevant et s'abaissant avec les accidents du sol, sont emportées d'un élan continu, au milieu d'une rumeur de vent croissant ; les canards, troupe triangulaire, toute noire sur le ciel blanc, progressent l'aile sifflante, et s'abattent soudain sur les eaux avec un bruit retentissant. Mais, mystérieux et solitaires migrateurs, comme les feuilles s'en vont une à une, les bécasses passent

une à une. Leur vol est sourd, leur approche insoupçonnée, leur atterrissage invisible. Et, pour se dissimuler encore, elles sont vêtues de couleurs sobres, pareilles au roux fané que prennent les feuilles de chêne arrachées, en roulant par les halliers.

La bécasse est timide, simple d'allure comme d'atours. Elle est accorte cependant, rondelette et bien en chair. Rien qu'à la voir se couler sous les fougères, souple et dodue, on la devine savoureuse. Ni l'homme ni l'animal ne s'y trompent... Elle possède un bec curieux et un œil émouvant. Non que ce bec soit d'une forme inconnue, mais, comme il lui sert à fouir dans l'humus et la vase, à la recherche des vers, il paraît être constitué à la manière d'un organe du toucher. Gros et charnu au bout, il semble pouvoir tâter et palper dans les couches limoneuses où le regard ne pénètre point et y surprendre la marche obscure des annélides. Pour son œil noir et profond, peu mobile, et doux, infiniment doux, dont l'éclat est voilé dirait-on par un reflet éternel de l'ombre où elle se plaît, il a la mélancolie des yeux voués jeunes au trépas. Et cela est vraiment, car la bécasse a toujours l'air d'attendre la mort. Le moindre plomb la tue. A peine atteinte, elle se laisse choir. Elle s'abat comme un être résigné à périr, comme un être destiné à une fin précoce.

La bécasse est un oiseau de crépuscule. La pleine lumière, le jour éclatant, ivresse du monde, l'importune et la blesse. Elle fuit même la lueur fugitive que l'aurore dispense en couvrant de frissons la nue, et elle n'ouvre son œil triste que le soir, quand le soleil s'abîme. Elle aime la nuit. Surtout la nuit constellée, envahie par une de ces lunes d'hiver, large et pure, dont le froid avive le pâle feu. Le jour, à l'ordinaire, elle dort. Elle gîte ou repose sous les fougères, sous les ronciers et sous les houx aux fruits de sang, dans les taillis serrés, dans les marnières que les amas de feuilles encombrent par endroits, charriés là par les souffles violents de l'automne. Elle sommeille et elle songe. Toute seule dans la campagne engourdie où les bruits de la vie se font rares, elle prête l'oreille à la voix du vent. Encore n'est-ce plus une voix. Car, parmi l'espace dépouillé, se déchirant aux mille brindilles qu'il rencontre, se tamisant aux longues cimes des peupliers ou s'émiettant à travers la ramure des chênes, le vent a perdu les murmures qu'il prolonge dans les frondaisons aux époques somptueuses, et il n'exhale plus que des plaintes grêles, semblables aux froissements d'un tissu de soie... Elle sait au reste choisir ses asiles. Elle hante de préférence les endroits où la couleur du sol, des débris ou du feuil-

lage, se confond avec celle de son plumage. Là, un chasseur novice, un chien jeune, passera sans la soupçonner ; là même, certains jours de pluie, son odeur s'évanouira dans la senteur végétale. Mais la nuit elle prend courage. Elle entend rentrer les troupeaux, les étables et les maisons se fermer, et le bouquet d'étincelles qui jaillit des cheminées en s'épanouissant lui indique le retour de l'homme chez lui. Les chiens même ne rôdent plus. Leurs abois derrière les bêtes, ces abois qui la font frémir tout le jour, se sont tus. Ils sont à la paille, au chaud, lassés sans doute, ou ils ronflent couchés en rond auprès de l'âtre... Elle sort de ses abris. Regardant la lune croître, elle court d'un champ à l'autre, de la futaie à l'étang proche, elle gagne les bas-fonds obscurs où, dans un rampement muet, vivent les tribus des limaces et des vers. Chemin faisant, elle retourne les feuilles et happe un colimaçon englué dans sa bave ; elle fouille la vase, à la recherche d'une larve onctueuse. Les soirs de hardiesse, elle pousse jusqu'au blé voisin dont la tendre racine est assaillie de parasites, et, parfois, elle se risque le long d'un jardin écarté où, les oreilles démesurément allongées par la lune sur le carreau, elle a vu la nuit dernière un lièvre brouter des choux... Il n'est point rare, lorsque l'on rentre tard, en coupant par les

champs, ou que, pour aspirer quelques lampées d'air frais avant le long sommeil, on erre autour de sa maison, de faire lever une bécasse. Elle part droit avec un bruit sec, petite chose sombre et ailée qui fuit dans la clarté d'argent.

C'est à cette époque où ce gibier est le plus succulent, en automne et au commencement de l'hiver, qu'on le chasse dans nos contrées. Plus tard il est à peu près introuvable. Il a disparu avant les grands gels. Il a pris l'essor, averti, malgré sa réputation de sottise, par son instinct. Au reste la bécasse n'est point sotte, mais sans méfiance, et surtout, vivant seule, privée du secours que les autres migrateurs en troupe et veillant tour à tour se portent mutuellement... On la chasse soit au lacet, soit au fusil. Pour la prendre au piège, on opère dans les pâquis humides que l'on a reconnus, à ses fientes, hantés par elle. On creuse de petits sillons dans le limon, et l'on y distribue les lacets. La bécasse, trouvant des sentiers frayés où dans la terre fraîchement remuée les vers sont mis à nu, s'y engage et, tout en picorant, passe la tête dans le nœud et s'étrangle. Pour la tirer au fusil, on l'attend le soir, ou on la cherche le jour. Le soir, on la tire à la chute, au bord des mares et des marais. Elle s'y abat au crépuscule, par vents doux du sud ou du sud-

ouest. Cabané, à quelque distance, le chasseur la vise à coup sûr. Mais c'est là un guet-apens, honni des vrais chasseurs. La chasse loyale se fait à la pleine lumière, au chien d'arrêt. C'est une chasse intime que l'on mène seul, à pied, avec son chien.

Il importe de connaître le terrain à fouiller. La bécasse qui a peu de défense fait toujours les mêmes remises. On choisit un temps pur, pas trop froid, qui vous laisse muser tout en chassant, jouir des perspectives ouvertes dans le bois vide et des transparences nacrées des cieux libres. Le chien porte un grelot d'un son léger. Doux assez pour ne point donner trop tôt l'éveil à l'oiseau, clair assez pour permettre de suivre la quête et de saisir l'arrêt. On va, de sentier en sentier, à pas étouffés. Autour de vous, devant vous, le chien bat les taillis. Il disparaît, il reparaît ; le grelot tinte. Il n'y a pas d'échos. L'air semble mort. On regarde, on scrute le moindre buisson, on écoute. Un souffle passe. On croit que c'est un bruit de vol : on épaule. Fausse alerte. Le grelot n'a cessé de résonner, et le chien, caché par un tronc, dont on ne voyait plus que le fouet, retourne sur ses pas, inquiet, affairé, en reniflant. On pousse plus loin.

Dort-elle invisible, ou réveillée et sentant le danger a-t-elle commencé de fuir? Tout à coup la quête s'anime. Le chien a un fré-

missement joyeux. Une odeur vivante l'attire et l'enivre. Il se faufile sous les houx, il écarte les fougères, il rampe, il se hâte vers le but flairé. Il ralentit. Et puis il steppe, il passage comme un cheval ardent et puis fait halte, suspendu sur trois pieds. Le grelot qui carillonnait s'est tu. Et c'est l'arrêt... Un roncier cache encore l'oiseau. Il a perçu le bruit du grelot, et il a fui : pas longtemps, car il a les pattes courtes ; vainement, car son fumet le trahissait. A présent il est là, réfugié, se croyant à l'abri. Il est perdu. Gras et lourd, comment s'envolera-t-il assez vite de ce buisson? Et l'homme crie au chien : « Apporte ! » Et le chien fonce ! Et l'oiseau, à peine soulevé de terre, retombe foudroyé !... Ou bien, s'il a gagné du terrain et du temps, il se coule derrière un arbre, ouvre l'aile, s'élève droit, rase la cime, et prend le vent. Mais un œil aigu l'a suivi. Il s'effondre, tiré au vol, l'oreille emplie d'un fracas terrifiant... Quelquefois il est manqué. Alors il se laisse choir comme une pierre et se remise. Pauvre ruse. Il a compté sans l'odorat infaillible attaché sur sa voie, sans le chien qui déjà l'évente. Il faut fuir, courir de nouveau, tressaillir d'angoisse, perdre le sens et se terrer, et subir l'arrêt et la fascination d'un œil dévorant, et rouler sous le plomb...

Là finit le rêve de la bécasse. Car cette soli-

taire et cette silencieuse a fait un rêve, d'autant plus magnifique qu'il est secret. En quittant le nord, la Belgique ou la Hollande, aux premières brumes, étrange contradiction, elle, l'oiseau du soir, elle aspire à gagner l'Afrique ou l'Asie, le sable et le soleil. Elle rêve d'Orient, de Tombouctou la Mystérieuse, de Memphis l'Abandonnée ou de Jérusalem la Prophétique. Elle veut toucher en passant aux rivages harmonieux, visiter les ruines fameuses, nicher dans le berceau du monde... Qui n'est tenté de la suivre?... Se mettant à l'unisson des autres êtres qui s'y absorbent dans la flamme, y change-t-elle de mœurs, et prend-elle aussi sa part de l'ardente fête aérienne? Je l'ignore. Mais c'est là qu'elle aime et qu'elle s'accouple. Là, je pense, sous les croix australes, dans les forêts où circule incessamment un air moite fait d'encens et de poison, sous l'haleine brûlante qui sort du désert, elle sent s'allumer l'amour en elle, un amour torride, plein d'une langueur embrasée. C'est pourquoi, lorsqu'elles reviennent en mars, les bécasses se posent deux par deux. Elles arrivent par couples énamourés, où le mâle vole dans l'ombre de la femelle.

Elles s'aiment éperdument : au point d'oublier toute prudence et toute règle de vie. Elles se promènent sans égard à l'heure. Elles se font en chemin des confidences à haute

voix, elles « croulent » sans retenue. Si, au détour d'un layon, elles en rencontrent deux autres ivres aussi, elles s'ébattent de compagnie et jouent entre elles à découvert. Leur grand plaisir est le bain du soir. Dès que le soleil décline, teignant de pourpre les eaux, elles se hâtent vers la source prochaine, en poussant de petits cris. Comme elles ne se possèdent que la nuit elles vont y faire leur toilette. Elles y lavent leurs becs et leurs pattes salis durant le jour à gratter et à picorer, elles y entrent tout entières en secouant leurs plumes, amusées des rides formées par l'onde autour d'elles, ravies de voir l'eau sanglante rouler en rubis sur leur aile. Elles font des pauses, elles se lutinent. Elles se lissent l'une l'autre le col. Le soleil derrière elles descend toujours obliquement. Et surprises, dans le miroir coloré de l'onde maintenant immobile, elles voient deux autres oiseaux pareils répéter dans la même attitude le même geste épris...

Tout cela n'a qu'un temps, du moins chez nous. Le second passage dure peu. Elles sont pressées d'aller établir leur nichée, de regagner le Nord. Après quelques derniers festins, au clair de lune, dans la tiédeur du printemps épars, elles se remettent en voyage. Cette fois, elles iront presque sans haltes. Un autre souci est venu aux amants : celui de la pater-

nité. En tout cas, les bécasses sont des mères admirables. Celles qui en cours de route ont leurs petits et les couvent dans nos climats, inventent mille ruses pour protéger leur nid. Elles ont des trouvailles inspirées par le plus pur dévouement. Lorsqu'il n'y a plus d'autre moyen de sauver sa couvée, la bécasse se sacrifie : traînant l'aile et criant, comme un oiseau blessé, elle attire l'homme ou l'animal sur elle et se laisse tuer... Cela finit son histoire. Si j'étais chasseur, je ne tirerais pas une bécasse se livrant pour ses petits. Ce trait humain donnerait au coup, à mes yeux, une couleur d'assassinat...

LOUS ESCLOPS : LES SABOTS

7 mars.

J'ai porté des sabots à l'âge où nous avons tous les pieds véloces d'Atalante ou d'Achille. J'avais vingt ans et je servais, de rouge et bleu vêtu, de l'azur sur du sang, au 9e chasseurs à cheval. Cavalier, durant les corvées de litière, au petit matin, en hiver ; brigadier, pendant les semaines que je « montais », dans la boue ; maréchal des logis, au cours des rondes à travers les couloirs cimentés, quand la bise soufflait et que les longues nuits d'automne ruisselaient d'eau, j'enfouissais avec délices mes pieds dans mes galoches... Elles étaient si chaudes et je les sentais si légères !...

Il y a des sabots d'aulne, d'ormeau et de noyer, et des sabots de hêtre. Ils sont couleur naturelle ou peints. Le hêtre est blanc veiné de roux, l'ormeau plus gris, le noyer terre d'ombre strié de noir, l'aulne rose saumon avec des filets clairs. Peints, ils se ressemblent tous : noir ou jaune verni, égayés de fleurs, lorsqu'ils sont destinés aux femmes. Les sa-

bots pour hommes et les sabots pour femmes ne sont pas de même coupe, ni de même bois. La matière commune, l'aulne ou le hêtre, chausse l'homme, la fibre fine, l'ormeau et surtout le noyer, la femme. Le sabot pour homme, massif, compact, enveloppe le pied jusqu'à la cheville en couvrant les doigts, alors que le mince sabot pour femme ne comporte que la semelle. De plus, si l'homme se contente pour le maintenir d'une simple « bride » de cuir épais, il faut à la femme une « trousse » entière, étalée, comme une gaine souple, depuis le bout des doigts. Tous, sabots d'hommes et sabots de femmes, sont ferrés de clous étincelants. Ces clous sont octogonaux et vifs d'arête ; ou plats et arrondis. On les distribue en lignes courbes du haut de la semelle au talon. Quant aux pointes qui assujettissent les brides et les trousses, ce sont de courtes pointes en fil d'acier bleu, minces et aiguës comme des épines. Une vague lueur en jaillit quand on les manie, et elles s'enfoncent d'un seul coup de marteau. On les emploie parce qu'elles se rivent aisément. Sans danger de la faire fendre, elles se rabattent dans la plus frêle paroi en éteignant leur petit feu.

Les sabots viennent des marais et des rives molles avec l'aulne, des bois clairsemés avec l'ormeau, des clos et des jardins gras avec le

noyer, et descendent enfin des maigres pentes où, proches des neiges, croissent sur les monts les plus beaux hêtres. L'ormeau et le noyer sont assez rares en nos contrées ; l'aulne et le hêtre y sont communs. Certains centres font de ces derniers une exploitation régulière de bois brut. Ils alimentent au loin toute une clientèle de sabotiers. Ils expédient des amas de tronçons équarris qui sont travaillés ensuite à destination. De père en fils, la population mâle de ces chantiers vit sur les coupes renouvelées. Les outils passent de main en main. On abat les arbres, on les sectionne, on les équarrit suivant une tradition familiale qui, sous chaque toit, a force de dogme. Saint-Julien-en-Born, bourg des Landes, situé près d'un vaste marécage, sillonné de ruisseaux, est renommé pour ses aulnes. Ils y abondent, formant une pépinière étrangère au milieu des pignadas immenses qu'ils interrompent un instant, non loin de l'Atlantique dont ils aspirent le rude souffle. On dit que cette absorption d'air salé tonifie leur fibre, comme l'habitude de s'arc-bouter contre les vents tombés du large, la bande et la durcit... Le centre d'écoulement pour les hêtres est Mauléon, en Béarn : petite ville pittoresque emplie du fracas de son gave. De là, durant les mois chauds, vers les sommets des Pyrénées, montent des équipes

de bûcherons. Campés sur les étroits plateaux, au-dessus des gorges altières, au-dessous des glaciers suspendus, ils vivent séparés du monde comme des anachorètes, abattant et débitant les beaux arbres géants à la peau marbrée, et ils n'ont avec les autres vivants que le commerce nécessaire à leur subsistance. Chaque semaine, à dos de mulets, on leur apporte leurs vivres. On cause un moment avec eux. On leur apprend les nouvelles d'en bas, la mort d'un père quelquefois ou la naissance d'un fils, et on les rend ensuite à leur travail et à leur solitude. Peu à peu, absorbés par la besogne, ils ne se parlent plus, à court d'ailleurs d'idées, et ils ne prêtent l'oreille le jour qu'aux voix de la montagne, et la nuit qu'à la musique aérienne des sphères. Parfois cependant, le soir, lavés au torrent, après un frugal repas, ils chantent en parties, avec le sens musical des races du Midi, pour peupler l'écho de paroles humaines ou pour se donner l'illusion de la vie partagée... Les mulets qui montent chargés des vivres, redescendent chargés de bois équarri. Comme ils sont attendus à la montée ils le sont à la descente. On les entoure. Les muletiers répondent aux questions des parents : pères et mères, femmes ou fiancées. Et, dans le soir tombant, tandis que l'ombre versée par les monts submerge les

toits, un bruit animé de propos s'élève sur la place, se mêlant au tintement des sonnailles au cou des bêtes...

Les sabotiers qui reçoivent leur bois de l'extérieur sont les grands seigneurs du métier. Les autres s'alimentent dans leurs environs. Dès que les soleils de juillet sont passés, ne laissant épanouir que les arbres de forte sève, ils partent en quête de leur marchandise. Ils frappent les troncs, du bâton, de crainte qu'ils ne soient minés ; ils examinent les cimes, ils cherchent si, dissimulée dans le feuillage, une branche sèche ne décèle point un manque de santé locale. Puis ils joignent le propriétaire et font prix. Ils se hâtent : les arbres doivent être abattus le premier vendredi de la lune d'août. Sa fibre s'en trouve plus serrée, et toute trempée de flamme à l'abri des vers. Les pièces abattues, des bouviers, clients ordinaires payés en nature, sont priés. On choisit un jour de beau temps et on gagne le chantier. On charge des arbres sur des essieux de char découplés, et on démarre. A domicile on les empile. On les laisse s'aérer tout l'automne, achever de se durcir aux premiers grands gels, et, chose curieuse, prendre une certaine température, devenir moins froids afin de pouvoir les travailler. Le bois vert est impossible à manier longtemps. En février, on scie les troncs en rondelles de

40 à 45 centimètres, elles-mêmes ensuite fendues en cubes. Et ces cubes travaillés à la hachette, une hachette au taillant très long et incurvé, dont le manche renflé au bout fait contre poids, sont vaguement enfin façonnés en sabots que l'on appareille. Ils commencent à aller deux par deux.

On ne s'arrête plus. On achève le sabot. On le passe au « paroir », pour lui donner sa coupe, tracer « le bout du nez », arrêter le talon. On l'entame au milieu avec une tarière, on le creuse avec la « cuillère » pour y ménager la place du pied, on le polit avec la « rase ». Labeur pénible. La tarière et la cuillère sont poussées de l'épaule et de la poitrine, debout, en pesant sur l'outil comme un bœuf sur le joug. Le bois éclate avec un bruit de déchirement. Le paroir, sorte de lame courte ondulée, fixé par un crochet à ressort sur le banc de travail, est manié à grands tours de bras, et sursaute dans la main en la meurtrissant. Ces outils ont des formes inattendues. La cuillère ressemble à l'objet de ce nom. Mais certaines rases, par exemple, en figure de feuilles effilées, ont l'air d'être arrachées à la tige mystique d'un lis, et le paroir, si rude à manier, fut cueilli sans doute parmi les algues au fil de l'eau.

Ainsi traités, paire par paire, les sabots sont suspendus à des fils de fer autour de

l'atelier. Ils pendent, retenus par le talon. Il y a la série pour hommes et la série pour femmes. Là, à l'ombre, à l'abri du vent, ne recevant que des rayons tamisés par les fenêtres orientées vers l'Est ou vers l'Ouest, ils attendent la dernière façon. On la leur donne tardivement, à l'août suivant. On les reprend, on les polit, on les vernit et on les enjolive, on les garnit de leur bride ou de leur trousse. Alors le sabotier se rend tout à fait compte de son œuvre. Il frappe le sabot du doigt, il en coute le son pour savoir s'il est au point de force et de légèreté voulu, si un faux coup d'outil n'en a point trop affaibli la paroi. Il est des sons mats et des sons clairs, des sons frages et des sons résistants. Quelques sabots particulièrement secs et évidés ont un éclat métallique.

En dehors, à côté des sabotiers installés chezeux, il y avait autrefois des sabotiers à domicile, compagnons errants. Munis d'un jeu outils restreint ils allaient l'hiver de maison en maison. Un air joyeux sifflé à plein souffle les annonçait. Fidèles aux mêmes toits comme des hirondelles, ils trouvaient partout lit fait et table mise. Ils restaient jusqu'à ce que tout le monde fût chaussé. C'était le temps où, les grand'routes existant seules ici, les dames et les messieurs eux-mêmes venaient de leur campagne à la

messe, le dimanche, leurs souliers passés dans des « escloupettes » : sorte de sabots à peine couverts en pointe, et garnis d'une mince bride. Ils les quittaient en entrant et les reprenaient en sortant. Les escloupettes s'alignaient sous le porche, larges ou étroites, décelant le sexe de leur propriétaire. Elles étaient d'ailleurs conjugalement accouplées... Ces errants, voyant beaucoup de pays, connaissaient toutes les coupes. Et la forme d'Andorre relevée du nez, avec un butoir sous la semelle pour cheminer par les monts à travers la neige ; et la forme d'Armagnac longue et étalée, à cause de l'argile glissante ; et celle du Marensin ronde du bout, du fond et des bords, qui permettait de sillonner sans effort le sable mobile du pignada... Leur triomphe était le fin sabot de mariage, noir ou jaune ou bleu, verni au fer, et décoré de fleurs emblématiques. Il était réservé aux « pronses ». On l'essayait en grande pompe, la veille des épousailles. Assise entre ses parents, entourée des donzelons et des donzelles, la fiancée tendait son pied. La première donzelle apportait le sabot, le premier donzelon en chaussait la promise. Et alors, à genoux, le marteau à la main, le fiancé clouait la trousse à mesure du cou-de-pied, en frappant gaiement sur les petites pointes bleues. Et, tandis que la fiancée court-vêtue rougissait, les donzelles

demandaient en chantant aux donzelons :

« Dige, dige, dounzéloun, — quan t'an coustat lous bets esclops? »

« Dis-nous, dis-nous, donzelon, — que t'ont coûté les beaux sabots? »

Et les donzelons répondaient :

« Cin sos dé boï, cin sos dé trousso, cin sos dé tatches, coum soun toutsnaous. »

« Cinq sous de bois, cinq sous de trousse, cinq sous de pointes, comme ils sont tout neufs. »

Les sabots eurent leur jour d'apothéose, le 6 novembre 1792. Dès le matin l'armée française sous Dumouriez, composée au dire de l'ennemi de tailleurs et de savetiers, avait manœuvré pour enlever Jemmapes. Clerfayt et ses Autrichiens, formidablement retranchés, l'occupaient. Il était midi. La fusillade crépitait, et sur les colonnes d'attaque mettant baïonnette au canon, des averses de fer s'abattaient. Soudain une clameur immense éclata. Dix mille bouches chantaient la *Marseillaise*. Puis tout se tut. Et, de la profondeur de la plaine hérissée en marche, Clerfayt, sur ses redoutes, entendit une rumeur inconnue monter. Cela tenait du murmure d'un orage lointain et du battement du flot déferlant. Et, dans ce grondement, tout autre fracas s'affaiblissait : celui même du canon, et le ronflement furieux des tambours. Clerfayt la

main à l'oreille écoutait. Il ne comprenait point. Il comprit, lorsque de toutes parts forcé, il vit les tailleurs et les savetiers emporter Jemmapes au pas de charge. C'était la Révolution en sabots lâchée sur l'Europe éperonnée... La bataille fut gagnée au bruit de ce piétinement...

LA TAUPE

18 avril.

Voici un animal ami de la retraite. Contrairement aux autres bêtes que l'aspect des choses intéresse, la taupe vit dans un labyrinthe, sans communication aucune avec le monde de l'air libre. Son mâle ou sa femelle, ses petits, quelques pas de couloirs souterrains, et c'est assez pour l'existence entière. Si ce n'étaient les monticules de terre qu'elle élève en cheminant à la surface des prés ou dans les sillons des blés jeunes, on ne soupçonnerait pas sa présence. Elle ne fait point de bruit, elle circule furtivement le long de ses couloirs, elle progresse d'un rampement muet. Ni la douleur ni la mort ne lui arrache un cri. Prise au piège, en agonisant, elle se débat sans se plaindre. L'amour même qui lui vient en février ou en mars, cette ivresse universelle, ne la galvanise point, et ses petits mis bas en mai, dans une nuit et dans un silence perpétuels, attestent seuls qu'elle s'est accouplée.

La taupe est un exemple d'organisme adapté à son milieu. Devant creuser et se couler entre les terres, dans un sous-sol résistant parfois, elle a façonné de siècle en siècle ses outils. Je veux dire sa tête, son corps, ses membres. Elle a une tête pointue, armée de dents acérées, qui sonde et entame le terrain ; un corps ramassé, doué d'une force énorme, pour agir par la poussée ou par la contraction ; des pattes courtes enfin, aux doigts et aux ongles proportionnellement démesurés, avec lesquelles elle déchire et troue le sol. Ces pattes surtout sont étonnantes. Faites comme des mains, des mains d'homme, adroites et prenantes presque, elles se présentent dans deux positions différentes : parallèlement au corps devant, perpendiculairement derrière. C'est que celles de devant travaillent au-dessus et autour de la tête, et celles de derrière le long et au-dessous du corps. Les unes font la place où l'animal sera glissé et installé par les autres. Et toutes les quatre par un jeu combiné, à chaque mouvement, enfoncent la bête plus avant. Mais là ne s'arrête pas l'adaptation. Les yeux et la peau même se ressentent de l'ambiance. Oublieux de la lumière, las de s'ouvrir sans fruit dans les ténèbres, et à force sans doute de clignoter incessamment sous la poussière soulevée autour d'eux, les yeux se sont peu à peu rape-

tissés à la mesure d'une tête d'épingle. Ils voient toutefois, mais vaguement : en réalité à travers un voile. Ces yeux minuscules sont couverts d'une taie pareille à celle que l'on observe dans la cataracte...Quant à la fourrure, elle semble composée de deux pièces disparates. Soyeuse, épaisse, d'un noir sans tache sur le dos et les flancs partout où elle ne fait que frôler les couloirs, elle devient maigre et rousse sous le ventre qui, continûment, se traîne sur le sol creusé. Elle se change même par endroits en cuir âpre et squameux, inattendu sous cette bête dodue nourrie de mets tendres. Les fourreurs n'utilisent pas la peau du ventre. Ainsi outillée, la taupe se met à l'ouvrage. Son unique but est de vivre. Presque aveugle, elle a besoin d'un instinct aigu et d'un labeur tenace pour se procurer les vers et les larves ou les racines qui l'alimentent. Installée à demeure dans un tertre, à l'orée d'un bois, au bord d'un pré, sur la pente d'un champ, elle commence dès le matin ses randonnées souterraines. Elle recherche les terres molles et légères. Elle creuse devant elle, sans direction, prolongeant une galerie ou l'abandonnant suivant qu'elle y trouve ou non à se nourrir, le ventre au sol, les pattes déchirant la terre. C'est une approche éternelle vers une proie devinée ou convoitée. Chez nul animal plus que chez la

taupe, la loi de la faim n'est impérative. Elle ne sait point jeûner, ni mettre en réserve des provisions, moins encore emmagasiner en elle-même, et vivre sur sa substance. Il lui faut manger toujours et toujours trouver à manger. Elle bouleversera un coin de pré à la poursuite de vers, elle dévastera une parcelle de champ pour fouiller sous les avoines ou sous les blés le fumier se consommant entre deux couches, et où les larves abondent. Lorsque la terre éboulée s'est accumulée sous ses pattes et obstrue le passage, elle l'expulse au dehors. Elle la fait monter à la surface, comme par un puits de mine. Effort prodigieux, si l'on considère la taille de la taupe, grande comme un gros rat. La terre s'arrondit en tas inégaux. Leur nature granuleuse les fait aisément reconnaître. Lorsqu'ils sont frais, on dit que la taupe vient de « souffler ». Tout le jour, aiguillonnée par l'appétit, elle accroît sa galerie et souffle la terre éboulée. Elle n'a même point d'autre instinct de conservation, comme telle bête qui s'ingénie à se dérober, et telle qui songe à son confort. Le soir elle revient à son tertre pour digérer et dormir.

Cette faim insatiable lui porte malheur. Y voyant si peu, elle ne devrait jamais quitter ses couloirs où son flair la guide, où son ouïe la protège, où elle se meut agilement.

Mais l'été, lorsqu'un mois torride entier a desséché les herbes, lorsque l'air surchauffé pénètre le sous-sol par les fentes de l'argile, forçant les vers à gagner les couches profondes, quand l'eau tarit dans les ruisselets souterrains, elle sort pour manger et pour boire. Elle s'en va en tâtonnant vers les rives restées molles, vers les bas-fonds forestiers meubles encore, et elle ose, pour les atteindre, passer à la nage les cours d'eau baissés... Mortelle imprudence... Flairée et guettée, elle tombe sous la dent des renards.

Les taupes connaissent d'autres dangers. Ils leur viennent de l'air et de l'eau ; ils leur viennent surtout de l'homme. L'été ne les livre pas seulement aux renards par la faim et par la soif, il les tue aussi par suffocation. Durant les mois de la canicule, les taupes meurent en grand nombre. Elles expirent, comme dans un désert incendié, en se traînant à la recherche d'un coin frais. Et toute la vermine pullulante de la terre les ronge sur place, pareille à ces « noirs bataillons » dont parle Baudelaire dans *la Charogne*... L'eau ne les épargne pas plus que l'air. A l'époque des pluies torrentielles, à l'automne et au printemps, elle les assaille de toutes parts. Entrant dans les galeries et en prenant la pente, elle se déverse et roule en petites

cascades limoneuses et engloutit tout ce qu'elle rencontre. Aussi, instruites par la vie, les taupes ne mettent jamais bas dans leurs couloirs. Elles établissent leur portée au plus haut du tertre qu'elles habitent. Elles bâtissent une sorte de temple, sanctuaire obscur de leur espoir, en forme de voûte, soutenu par des piliers, et dont le sol est bombé.

Mais il n'est point d'inventions contre l'homme. Il détruit à coup sûr ces ravageuses de son bien. A la vérité, deux écoles argumentent au sujet des taupes. L'une affirme qu'elles sont utiles en opérant un drainage naturel, l'autre assure que ce drainage reste sans effet, et que, par contre, les taupes consomment une quantité énorme de racines de céréales et de plantes fourragères. Je ne parle pas de leurs incursions dans les potagers où elles prisent la chair pâle des asperges et la chair rose des carottes... En tout cas chez nous on les traque sans merci. On les chasse en hiver. On y trouve double bénéfice : on tue à la fois la mère et la portée en gestation ; on fait emplette de peaux au moment de leur plus grande valeur.

Le métier de « taupier », de chasseur de taupes, n'est pas exercé dans nos contrées. Tous les taupiers que nous employons sont Catalans. Possesseurs de père en fils du secret professionnel, ils le gardent avec

des lèvres ironiquement closes et des yeux fuyants qui arrêtent les questions. Ils descendent par le col d'Espagne vers les grasses vallées de la Garonne, ou gagnent, le long de l'Adour, nos coteaux herbeux. Ils sont pour nos paysans les signes avant-coureurs de l'hiver. Lorsque les bergers de la montagne, sortant d'un rideau de poussière, apparaissent sur nos routes au milieu de leurs troupeaux, on dit ici : « les feuilles vont tomber » ; lorsque les taupiers surgissent sur nos portes, on dit : « le gel ou la neige peut-être va descendre. » Laissant leurs maisons accroupies au revers des monts, enfouies presque sous la neige, à la garde des femmes, ils partent de chez eux aux premiers flocons. Tandis que la famille vit du peu amassé l'été, ils s'expatrient pour alléger la dépense et gagner quelque argent : à la vérité peu de chose. Ils demandent quatre sous par taupe prise, huit sous par taupe dépouillée. Mais le gain est franc, car on les loge et on les nourrit. Au reste nul ne sait ce qu'ils en pensent. Ce sont des hommes énigmatiques. La tête entourée d'un large foulard en souvenir sans doute du turban ; une veste courte au dos ; un gilet de laine brune ouvert sur une chemise en toile écrue ; une culotte boutonnée au genou et crevée là ; des bas ; des espadrilles d'une seule pièce de peau de chamois rabattue et

lacée sur le pied ; enfin une large ceinture aux reins où sont enfouis leur mouchoir, leur porte-monnaie, leur blague à tabac et leur couteau, un long couteau dont ils se servent comme une arme de jet : ils se présentent inopinément, leurs pièges à l'épaule. Sobres de salut, sobres de paroles, habitués au silence parmi l'espace vide où plongent leurs pics, et faits à la solitude de leur chasse, ils s'assoient à nos foyers aussi taciturnes que des exilés. Leur face rasée, où le sang n'afflue jamais sous la peau mate, reste immobile, et leurs mains sont avares de gestes comme leur bouche de discours. Leurs yeux seuls décèlent leurs impressions. Très beaux, d'un blanc bleui autour de l'iris, noir ou jaune ou vert, ces yeux, tantôt sommeillants, tantôt animés d'un éclat dur, ont des regards inquiétants. Ils appartiennent bien à cette race farouche qui poignarda nos soldats.

Une fois entrés, une fois le prix fait avec leur hôte, ils se mettent à l'instant en chasse. On ne les voit qu'aux heures des repas. Le soir, après le souper, ils prennent à la hâte un air de feu, et se couchent sur un bref bonsoir. Le champ ou le pré nettoyé de taupes, ils vous quittent comme ils sont arrivés : on les entend à peine passer le seuil sur leurs espadrilles sourds...

Leur chasse est affaire de flair. Dès qu'ils

remarquent, aux taupinières fraîchement élevées, que les bêtes travaillent dans une pièce de terre, ils se mettent en observation. Ils relèvent de loin leur marche ; ils attendent l'heure où elles seront très occupées, assez pour que le bruit de leur pas, répercuté par la vibration du sol, ne les avertisse point de leur approche. Cela arrive, lorsque tombées sur un terrain fertile en vers, les taupes soufflent coup sur coup. Alors les taupiers s'avancent. Ils cherchent la place où ils couperont la galerie et tendront leurs pièges. Puis, s'orientant, suivant de la pensée la direction des couloirs jusqu'au tertre, là-bas où les bêtes se sont établies, où ils savent qu'elles reviendront au soir tombant, ils tranchent dans le sol et posent l'engin. Et ils s'en vont. Ils errent par les pièces voisines. Ils ne se pressent point, ils examinent les environs. Ils ont la certitude qu'au retour les pièges auront mordu. Chacun d'eux en effet étreint une petite bête qui étouffe. C'est en cela que leur flair tient du miracle. Tout autre avec le même piège, au même endroit, ne prendra rien. Nos paysans ont un certain respect étonné pour ces Catalans.

La taupe sert à faire des cravates, des manchons, des étoles et des gilets. Chaque bête, une fois tannée, est taillée en langue de peau biseautée ensuite aux extrémités. On emboîte

et on coud ensemble ces morceaux. Mais ceci est affaire aux riches. Les paysans qui enfouissent la taupe tuée tirent d'elle un autre usage. Ils font bouillir ses entrailles dans du vin et en composent un remède contre l'épilepsie. Épouvantés par cette chose mystérieuse qu'ils appellent « le mal de terre », ils croient que la taupe vivant dans les arcanes du sol en acquiert une vertu curative, et que la nature a mis en elle le remède à côté du mal. Ils l'éventrent, tandis que le patient invinciblement attiré se roule sur la terre et semble, en ses contorsions muettes et écumantes, vouloir lui arracher un soulagement...

LES BERGERS DE LA MONTAGNE

6 juin.

Ils sont partis aux premiers bourgeons. Dès que la vigne fraîche taillée a sorti ses boutons cotonneux, ils ont sifflé leur chien, rallié leurs ouailles et pris la route. Car sans montre, sans aucun moyen mécanique de mesurer le temps, comme ils lisent l'heure au soleil le jour et la nuit aux étoiles, ils comptent les mois écoulés et relèvent le moment des départs et des retours sur la face de la terre. Et, suivant son aspect, à saison fixe, on est sûr de voir apparaître à l'automne et s'évanouir au printemps leur visage rasé, au nez aquilin, à l'œil aigu, et d'apercevoir pardessus le peuple au corps laineux leur silhouette maigre et haute qui vient ou qui s'en va en se balançant... En tête, l'âne s'avance. Libre et guidé seulement de la voix, il tient le milieu du chemin. De larges sacs en peau de chamois, sanglés sur son échine, retombent de chaque côté de son dos. L'un contient les effets de rechange du

berger, l'autre est empli d'agnelets qui, fatigués, y achèvent l'étape. L'âne va, grave et doux, et, parfois, tournant l'encolure, il flaire et caresse des lèvres les petites têtes bêlantes, passées pour respirer à l'ouverture du sac. Les brebis suivent derrière pêle-mêle. Deux grands chiens à longs poils roux ou gris les surveillent ou les poussent. Et le berger ferme enfin la marche. Et toute la masse vivante, dévalant du haut d'une côte, traînant le long des fossés, grossit ou diminue dans le lointain, insoucieuse de l'heure, comme ceux qui émigrent et changent souvent d'habitat. Puis, tout se perd : le chemin reprend son vide, le bruit des piétinements s'éteint, et quelques coups de sifflet de moins en moins stridents, apportés par le vent, rappellent seuls le passage de la foule animale.

Huit ou dix jours, laissant retomber la poussière autour d'eux, ils vont aller à la montagne dans le sens opposé des eaux. Le jour, en chemin, les gens de la campagne leur crieront des saluts d'amitié, et dans les bourgs traversés les artisans leur achèteront des agneaux pour la fête prochaine. La nuit, ils logeront dans des étables de fortune ou sous des frondaisons naissantes, au bord des rivières et des ruisseaux rencontrés. Et, un moment, sur les berges molles, ils laisseront se reposer et se rafraîchir les pieds de leurs

bêtes. Et les pays reverdis, sentant le printemps, les mèneront par tous leurs sentiers vers les vallées natales, celles de Cauterets, de Bagnères ou de Luchon, depuis si longtemps quittées. Là, les femmes et les enfants, à l'entrée des clos, en avant des villages, les attendent les bras tendus. Un matin, comme un flot houleux empourpré d'aurore, attirés on dirait par tant de mains avides, ils arriveront sur leur bien. Silencieusement, leurs femmes et leurs filles s'attacheront à leurs cous, et leurs petits garçons à leurs jambes, et, tandis que fous de joie, les chiens bondiront autour de la maison retrouvée, tandis que les brebis à la suite de l'âne envahiront l'étable balayée, père et mère et enfants, en jetant un regard ému à cette terre revivante dont la résurrection ramène le maître, passeront l'humble seuil, dans la lumière de l'âme et dans le ruissellement du jour. Et tout près, sortant petit à petit du brouillard pour fêter aussi ce retour, la montagne amie se haussera dans le soleil...

Courte halte... De quelques semaines à peine, pour embrasser leur femme, pour bercer et caresser leurs enfants.

Comme les serviteurs d'Abraham, les bergers de la montagne sont voués aux soins de leurs troupeaux, et attachés à l'errance de leurs bêtes. Si l'herbe nouvelle les a ramenés

chez eux et rassis un instant à leur foyer, une autre herbe qui croît, là-haut, les convie déjà. D'autant plus que, l'avril disparu, on doit laisser pousser les prés des vals. Quand les oiseaux chantent pour leurs amours, que le coucou répète de bois en bois son cri mélancolique ils soupirent, arrivés à un nouveau départ. En vain cherchent-ils à gagner sur le temps. Ils ont beau retarder la garde du matin et abréger celle du soir : toute la nature épanouie les achemine vers l'exil. Leurs ouailles elles-mêmes les sollicitent. Elles hument l'air, tournées vers les cimes, elles abandonnent d'épine en épine quelque chose de leur paix et de leur toison. Il faut les rasséréner, il faut les tondre. Et c'est le signal de l'adieu. Les femmes à la hâte revoient les vêtements des partants : tous les hommes valides. Des couvertures sont chargées sur le dos des ânes, des chiens des Pyrénées sont adjoints aux autres, à ceux qui ne font que surveiller le troupeau. Enfin, une par une, les brebis dévêtues sont marquées. Celles de telle étable d'un trait rouge, celles de tel parc d'une raie bleue, ou verte, ou jaune. Et tout est prêt.

L'aurore éclôt. Un bouquin retentit, puis deux, puis trois. A cet appel, tous les partants débouchent de leurs seuils, et de toutes les étables, les brebis. C'est un affairement. Les

bergers en queue, les chiens sur les flancs, les premiers du bâton, les seconds du museau, pressent ici, ramènent là, groupent plus loin les troupeaux, et se démènent et se multiplient. Il s'agit de les fondre en un seul. Mais les ânes ont pris la tête. Comme par enchantement tout suit. Sur quelques portes, des jeunes femmes et des jeunes filles, décheveléés, donnent au passage un baiser ; à quelques fenêtres des enfants agitent leurs petites mains.

Ils vont. Devant eux la montagne grandit dans le matin. Ils l'atteignent. On prend la file pour monter. Les bêtes forment de longs anneaux blancs mobiles. On gravit lentement. Les ânes sont chargés, les brebis musent, en happant les touffes flairées. Des hêtres et des chênes fourchus, aux racines à nu parmi les pierres, se dressent en bordure ; des arbustes épineux, des ruisselets, des mousses : c'est la zone des bois. Puis on entre sous les sapins. Ils siègent, somptueux. L'air, plus dense entre les murailles végétales, se respire moins à l'aise. On s'élève. Et voici les mélèzes, et les pentes raides, et les gorges à pic. Il est midi. On fait halte. On mange debout, vite, les chiens en rond autour de soi. Ensuite en route. Tout à coup le sol reverdit. Sur la moindre parcelle de terre la fraise pourprée abonde, et l'airelle sucrée en grappes, et

la framboise velue encore verte. Un cri vibre. On arrive. Magnifique et odorant parvis, une flore éblouissante foisonne. Toutes les fleurs d'en bas : mais plus vives de teint, nourries qu'elles sont d'air vierge. Et encore des rhododendrons hâtifs, et la merveille inconnue ailleurs : la rose sans épine...

Là, de longs mois, les bergers vivent loin de tous, rudement logés dans des cabanes construites de blocs de granit et couvertes de larges plaques de schiste, sans cheminée, sans autre ouverture qu'une porte basse, bien que la fraîcheur des matinées et des soirées les oblige à entretenir du feu. Chaque semaine seulement tantôt l'un, tantôt l'autre descend pour chercher des vivres ; d'un couchant à un couchant, afin de jouir d'une douce nuitée, et parce que, durant la journée, il vendra aux voisins du bois de réglisse, des fleurs jaunes d'arnica ou de la gentiane récoltés sur les pentes. Ses compagnons sont absorbés là-haut. Ils vaguent le jour, de pâturage en pâturage, leurs chiens aux talons, sans se parler presque, occupés à tricoter leurs vêtements avec de longues aiguilles de bois, dans la laine brute de leurs bêtes. Ils en recouvrent jusqu'aux boutons. Ou bien, comme c'est le temps de l'agnelage, ils surveillent les brebis prêtes à mettre bas. Ils les préservent des heurts ou de la poursuite des chiens, ils leur

évitent les causes d'effroi qui les font avorter, et leur réservent enfin l'herbe la plus drue pour alimenter le lait futur, un lait clair ensemble et substantiel. Ou encore, lorsqu'ils aperçoivent un agneau, cette tendre chose, lassé ou blessé du chemin, ils le prennent dans leurs bras ou le posent sur leurs épaules comme il est écrit dans le récit divin, et le portent jusqu'au campement. Ils l'abritent dans leur cabane, près de leur feu s'il a froid, ils le couchent à leur propre place, ils lui servent une eau pure ayant couru parmi des plantes aromatiques, où il retrouve la fraîcheur odorante des rosées... On peut les voir, penchés sur leur fardeau, aller et venir au bord doré du ciel... Parfois, leur pitié devient inventive. Il arrive souvent qu'une brebis perde son agneau et qu'un agneau perde sa mère. Alors ils mènent l'agneau sans mère à la brebis sans petit. Et, pour que celle-ci adopte tout de suite l'étranger, ils le frottent avec le sang du mort. La brebis ne résiste pas à cette odeur, et livre sa mamelle... La nuit, après un frugal repas, les bergers dorment sur des lits de fougères, enroulés dans leurs couvertures. Mais hâtivement. Car, forcés par la fumée amassée sous le toit de reposer étendus tout à fait de crainte d'étouffer, ils se fatiguent vite de cette position unique ; car, gardant tour à tour les troupeaux par-

qués à la belle étoile, ils se réveillent mutuellement comme des soldats. Ils se lèvent, ils se mêlent sans bruit aux brebis sommeillantes, en faisant signe aux chiens de rester couchés. C'est durant ces nuits, au milieu du vide et du silence immenses, et tout irradiés, que pénétrés d'une tristesse inconnue et hantés de regrets d'amour et si seuls, les bergers ont soupiré le chant patois devenu populaire :

La-haout, sus las mountanes...

Il est des nuits d'alerte. Un ours assaille les bergeries. Tout le monde s'arme. On allume des torches, on les secoue à bout de bras vers le carnassier. On crie, et, à la lueur incandescente des torches, les chiens en hurlant cherchent à coiffer l'animal. Il se retire, il balaie à droite et à gauche les plus audacieux. Alors on organise une battue pour le lendemain. On le traque, on le fusille par feux de salves. Il en est parfois autrement. L'ours éventre les chiens, un homme même, et emporte sa proie. On cite comme un exemple de courage unique ce trait d'Arriou-Mourt. Un ours décimait son troupeau. De caractère emporté, le berger jura de se venger vite et seul. Patiemment, il releva les traces de la bête. Puis, un soir, il enroula son manteau autour de son bras gauche, arma son poing droit d'un couteau large, au fil ardent, et

attendit l'animal. L'ours arriva. Arriou-Mourt mit un genou en terre. L'ours se dressa. Il s'avança en se balançant. Le berger cacha sa tête sous son bras gauche, et serra son arme. L'animal s'abattit sur lui. D'un coup, en fléchissant, le berger le fendit de la poitrine à l'arrière-train, et se dégagea, tout sanglant. L'ours, avec des barrissements furieux, voulut l'atteindre. Mais, comme il marchait sur ses entrailles et les arrachait lui-même de ses flancs, il s'arc-bouta sur ses quatre pieds et resta là. Arriou-Mourt coupa une badine. Il s'approcha, et, frappant la bête éventrée, il lui cria : « Tiens ! pour le bélier dévoré ! Tiens, pour l'agnelle noire égorgée ! tiens ! tiens ! lâche et voleur ! » L'ours agonisa sous ces invectives. A quelque temps de là, Arriou-Mourt apparut tout couvert de l'énorme fourrure. Le mufle le coiffait comme un capuchon, et, pour que la peau tienne sur ses épaules, il avait coupé aux pieds puis fendu et cousu les pattes de devant, et passé ses bras dedans. Il allait ainsi, homme à la bête mêlé.

Enfin, l'exil des bergers touche à son terme. Une nuit, une de ces nuits sans lune chères aux migrateurs, le veilleur entend des sons flûtés, tristes, tristes, passer au-dessous de lui. Il laisse là ses brebis, il se hâte vers la cabane : « Les cailles, dit-il, commencent à

traverser ». Gorgées des graines de la plaine et sentant l'automne, les cailles traversent en effet les Pyrénées. C'est le signal de la descente pour les pasteurs. Ils plient bagage, ils vont pâturer sur les hauteurs communales, dans leurs alentours, sans quitter de l'œil leur toit. Mais la neige les y rejoint. Elle floconne des sommets sur les pentes. Ils s'établissent dans leurs enclos. A midi, ils viennent prendre leur part de soupe, et rire un peu avec les enfants. Qu'ils se réchauffent bien à toutes les flammes familiales ! Les herbes manquent déjà ; un autre exode a sonné... L'émotion du baiser d'adieu pâlit de nouveau leur face.

C'est alors qu'ils arrivent chez nous. Chacun d'eux est reçu, logé et nourri dans les métairies accoutumées. Ils passent de l'une à l'autre, ils y font pâturer dans les vignes et les prés, ou sur les jachères de l'année. Ils laissent en retour l'étable pleine d'un fumier chaud, recherché par les cultivateurs. On ne les voit que le soir. Aussitôt rentrés ils se rendent utiles. Ils débitent le bois, vont chercher l'eau, apportent la pâtée au cochon. Surtout ils s'occupent des enfants. Eux à qui les leurs manquent tant, ils s'emparent de ceux de leurs hôtes. Ils les prennent sur leurs genoux, les câlinent et les caressent. Ils les recouvrent à demi

de leur cape, pour créer une ombre propice à l'image, et ils les enchantent des légendes de la montagne. Ils les endorment, et, sans les éveiller, ils les couchent en les tenant embrassés...

A LA BASSE-COUR

18 juillet.

C'est la partie animée de l'exploitation. A l'étable on rumine et on songe, à la porcherie on digère et on dort, à l'écurie on souffle et on mange, on vit seulement au poulailler. On y chante, on y crie, on s'y bat, on y grouille, on y pullule. La nuit même il y règne une agitation perpétuelle. Une rumeur assourdie, une sorte de respiration bruyante, faite de gloussements et de nasillements, y emplit l'ombre moite. Les voleurs ne l'ignorent pas. Jamais, en rasant les murs, ils ne s'aventurent du côté du poulailler. Le moindre bruit de pas y provoque des échos insolites. S'il y a des canards, habitués en leur qualité de fils de migrateurs nocturnes à dormir le jour et à veiller le soir, ils poussent tout de suite leur clameur. C'est un long cri, un cri d'airain hérité des individus libres de leur race, qui, en voyage à travers le ciel, le font résonner de la nue. Quant au coq, l'oiseau vigilant, il ne paraît point se reposer. Mais,

d'heure en heure, à quelque planète épanouie sans doute ou à la lune irradiée il jette un salut sonore, et attend, en suivant la course des satellites, le moment d'éclater en fanfare à l'apparition de l'astre... Ce chant régulier du coq, la nuit, sert aux paysans à compter l'heure.

En cette saison, dès que la première barre de feu souligne l'horizon, la « fille de peine » ouvre le poulailler. Elle arrive, la chanson aux lèvres, alerte et jeune, fraîche comme le jour, le tablier empli de maïs d'or. Aussitôt c'est un nuage de plumes autour d'elle. Chacun se précipite ou s'abat : et les pintades légères, et les coqs hardis au vol court, et les poules affairées, et les chapons pesants. Seuls les dindons, majestueux personnages imbus de leur dignité, ne se hâtent point. Ils descendent pas à pas du perchoir et refoulent du poitrail la cohue. Les canards ne sont pas encore là. Ne se perchant point, ils passent la nuit à part, enfermés entre des planches basses. La jeune fille les délivre, et, derrière elle, tout le peuple caquetant gagne l'aire. On dirait une foule en marche. Enfin on s'arrête à l'endroit le plus propre, et, sur les becs déjà baissés, le grain ruisselle. Et les plus forts écartent les plus faibles, et les chassent à coups d'ongles de la place où le maïs tombe plus épais, et les spoliés crient et

avalent à la hâte un grain souillé, ou comme les canards, s'accroupissent sur la pâture jetée, et inertes et muets, se laissent piétiner plutôt que d'en céder un atome. Mais, comme le grain ne cesse de rouler à terre, tout s'apaise, chacun se range en s'assouvissant, et bientôt on n'entend plus que le choc sourd des becs sur le sol pareil au bruit d'une pluie lourde. Et sur ces bêtes ruées, sur la fraîche fille qui s'est tue, le grand soleil, surgi, déploie sa gerbe de rayons...

Tous après se dispersent. Ils vont chercher leur vie, s'accoupler, nicher et pondre. C'est ici que les différences de civilisation apparaissent, car ce peuple n'a pas été apprivoisé à la fois par l'homme. Les plus familiers sont les coqs et les poules.

Tout le monde les connaît. Mais qu'ils viennent de l'âpre Barbarie ou de la sèche Numidie, ou de l'Inde molle, qu'ils soient communs, flandrins, sultans, blancs ou roux, noirs bleus ou noirs ocellés, huppés, frisés, pattus, dits de perle ou dits de soie, toujours, la femelle est moins grande, de plumage moins beau, de crête et d'ergots moins développés que le mâle. A lui, au coq, la crête charnue, le bec puissant, la poitrine large, la queue abondante en faucille, les pieds aux ongles acérés. Et là-dessus toute la gamme des couleurs : azur et pourpre, argent et or,

et les reflets des porcelaines, et les feux des pierreries, des mélanges de tons pareils à ceux des aubes et des soirs d'été. Et l'attitude et le caractère répondent au harnois. Il va, impérieux et prompt, tout droit parmi ses poules. C'est un tyran : mais voluptueux et tendre. S'il rassemble ses poules d'un gloussement bref et ne supporte pas qu'on s'attarde, il partage avec elles ses trouvailles, vers ou grains déterrés. S'il est sensuel, il l'est également et ne fait point de jalouses. Aussi se pavane-t-il, sans trouver de rebelles en son harem renouvelé.

D'ailleurs, il possède ses poules pour le plaisir. L'instinct de reproduction ne l'y pousse point. Les poules n'ont besoin de la coopération du mâle que pour être fécondées. Les œufs naissent naturellement sur une sorte de grappe qui est l'ovaire, grossissent graduellement, et se détachent comme des fruits d'albâtre. Coqs et poules s'accouplent et se reproduisent presque toute l'année. C'est en ces actes de vie qu'ils se montrent depuis longtemps soumis à l'homme. Ils acceptent de se reproduire dans un espace clos, de couver dans des nids artificiels, et même de s'en laisser écarter. La poule qui a pondu des œufs n'est pas toujours celle qui les fait éclore.

La couveuse est pleine du sentiment de sa

fonction. Elle boit et mange dans son nid. Les paupières mi-closes, elle a l'air de percevoir continûment des tressaillements organiques. Enfin, le vingt et unième jour, des pépiements mêlés de petits bruits de coque brisée se font entendre, et un par un, à quelques heures d'intervalle, les poulets sortent de l'ombre chaude des ailes maternelles. Ils sont charmants : noirs striés d'or, mordorés ou lamés de blanc, avec le pied leste et l'œil éveillé. Joyeux et curieux, toujours à fureter dans la cuisine où on les a transportés pour ménager la transition entre la chaleur animale et l'air extérieur, ils trottent tout de suite sur leurs pattes fragiles, picorent la mie de pain ou le riz qu'on leur jette, et bientôt, on ne sait comment, sautent sur tout et s'y perchent. Et, comme rien n'est plus doux au toucher que leur duvet, comme on les manie et les caresse, ils deviennent hardis, assiègent les bras et les épaules des femmes penchées sur eux, ou, lorsqu'elles sont baissées, se blotissent au creux de leur robe.

Parmi tant de vie, d'amour et de joie, le chapon erre seul. Émasculé, chargé de chairs succulentes qui le font tuer de bonne heure, honni par les coqs, méprisé des poules, il paraît ressentir l'amertume de son destin de bête à part, bonne seulement pour l'engrais. Et cependant, comme les parias, il aime à

aimer et à se dévouer. Les vieilles métayères attentives à tout, le savent bien. A certaines saisons, lorsque les poules sont d'humeur vagabonde ou qu'il y a trop d'œufs à faire éclore, elles le mettent à couver. Il a pour couver, pour guider ensuite les poussins et veiller sur eux des inquiétudes et des tendresses de poule, et, pour les défendre, des élans et des audaces de coq de combat. Seul, lorsque tout fuit à l'approche de l'épervier ; lorsque le coq même s'en tient à des cris, il suit l'assaillant dans ses orbes, l'attaque s'il descend, et, galvanisé par cette paternité adoptive, le pourchasse dans les airs, à hauteur de vol, avec un bruit d'ailes strident comme s'il agitait des plumes de métal.

A un degré moindre de civilisation viennent les dindons. Originaires d'Amérique où ils vivent libres, par bandes de mâles et de femelles que la pariade seule rassemble, parmi les savanes et les forêts encombrées d'osmondes, ils gardent un fond de sauvagerie irrépressible. Le mâle reste d'une brutalité sensuelle excessive, la femelle d'un éloignement stupide. Rien ne peut l'amener à pondre dans un lieu clos, ni dans un endroit d'abord facile. Elle hante les bois épineux, les fourrés profonds, les blés montés que l'on hésite à fouiller. Elle ne revient pas. Elle reste accroupie sur son nid, épiant jusqu'au

passage d'un oiseau. Si ce n'était la vanité du mâle qui, durant l'incubation, se promène aux environs d'un pas sacerdotal et fait la roue ; si ce n'était, au lendemain de l'éclosion, le frêle cri flûté pareil au cri triste des courlis, que les dindonneaux jettent en se levant, on perdrait la plupart des couvées. Ce n'est pas tout. La dinde dénichée cherche à partir avec ses petits. Le soir, dès que le silence gagne, elle se coule vers les lisières, les chemins creux ou les ravins. Alors, on suspend à son cou un grelot dont le son la trahit ou, si elle est particulièrement sauvage, on l'attache par une patte à un arbre.

Le moment de la maternité est le seul où la dinde respire. Le reste du temps, terrorisée, en proie au désir frénétique du mâle, elle vit écrasée et piétinée. D'une timidité épouvantée, et fécondée d'ailleurs pour une quinzaine de jours, elle fuit ce jouisseur pesant. Le dindon se rabat sur les poules, les canes ou les pintades. Et, lorsque sa femelle couve hors d'atteinte, il devient le fléau de la basse-cour. Des batailles furieuses se livrent. Les autres mâles exaspérés l'assaillent à la fois. Plumes et sang volent. Aussi peu de poulaillers possèdent des dindons. Les gens aisés, chez qui la police de la basse-cour est assurée, en élèvent seuls. Les petites gens ne nour-

rissent que des dindes. Ils les mènent, à intervalles réguliers, au dindon du riche.

Chose étrange : de cet appétit déchaîné naissent des êtres fragiles à l'excès. Les dindonneaux, jusqu'à leur puberté « où ils tirent le rouge », sont sensibles à tout : au froid, à la pluie, au vent, au moindre mal. Il leur faut des aliments excitants et substantiels. On leur donne des grains de poivre, des orties hachées saupoudrées de farine, on leur fait boire du lait coupé ici d'eau de la chandeleur.

Les dindons sont d'un noir lustré, parfois marbré, ou d'un roux strié de gris. Il en est d'un blanc immaculé. Ceux-là, par les matins printaniers où la rosée coule au long des tiges, quand ils sillonnent les prés onduleux en écartant les herbes, ont l'air de cygnes égarés qui s'avancent au loin sur des eaux vertes.

Si la fureur érotique du dindon, les allées et venues de la dinde renseignent sur l'époque où celle-ci couve, on ignore quand et où la cane pond. Embarrassés sur terre où ils se traînent en oscillant, navigateurs au long cours, les canards retournent pour s'accupler à l'élément familier. Dès que l'hiver règne, glaçant les sèves, leur sang à eux bat plus fort. Un jour, surtout s'ils sont près d'une rivière ou d'un ruisseau, ils s'envolent, jettent leur cri de départ et gagnent l'eau.

Là, au milieu des flots refroidis, légèrement résistants par endroit, le mâle couvre sa femelle. Silencieusement il l'entraîne sous lui, le bec seul hors de l'élément, nageant et volant à moitié, comme s'il voulait imprimer à ses petits sa double nature aquatique et aérienne. Autour d'eux, dans l'engourdissement des choses, l'onde complice frémit d'aise à ces tressaillements de vie...

Une fois fécondée, se servant des tiges des roseaux, tressant des joncs, la cane bâtit près des rives un nid flottant, y pond ses œufs, et, balancée par les rides soulevées, couve longuement dans la solitude et la brume des eaux. Puis elle jette par-dessus bord les canetons éclos, et ceux-ci, à peine l'onde touchée, s'ébattent en nasillant de joie, ravis de la mollesse fraîche de ce berceau.

Un couple de canards disparu est un couple perdu : lui et ses œufs. Son accouplement reste insoupçonné, son nid introuvable. A peine les petites bêtes carnassières des eaux, comme la loutre, parviennent-elles à s'en emparer. On a recours à un stratagème. Quand est venue leur saison, celle du désir et de la ponte, chaque matin avant de les laisser sortir, la fille de peine sonde les canes. Si son doigt s'arrête sur un œuf en formation, elle retient et assoit sur un nid préparé celle qui le porte. L'œuf fait, elle la

libère, la cane qui a pondu ne cherchant plus à fuir. L'instinct de la maternité l'emporte sur celui de la liberté.

Les canetons sont de petits volatiles gauches et déséquilibrés, voraces à l'excès. Même l'enfance est chez eux sans grâce. Ils sont peut-être les seuls oiseaux dont le premier cri résonne sans harmonie. Ils mangent des herbes mélangées de farine, puis des grains ; cela dans leur jeune âge. Grands, ils dévorent tout ce qui peut s'avaler. Les loches d'eau sont leur régal.

Avec les pintades, l'homme vit dans l'incertitude journalière. Ce sont des indépendantes forcenées. Il n'y a pas à songer à les faire pondre ni couver en servage. Elles ne se reproduisent qu'en liberté. Secrètes dans leurs amours, cachées dans leur ponte, d'une habileté extrême à dissimuler leur nid, elles acceptent avec dédain la pâture et le couvert sans se plier à aucune concession. Ce sont aussi des guerrières. Il faut les voir sous leur cotte de plumes bleuâtres, semée de taches blanches, le dos arrondi, la taille trapue, la queue courte, la tête surmontée d'une sorte de casque osseux, se quereller et se battre, assaillir sans raison tout venant en précipitant leurs cris aigus comme une sonnerie. Venues de l'Afrique où elles hantent par tribus les taillis épineux et les oasis dévorées

de soif, elles ne pondent qu'en plein midi, par les soleils accablants, comme si leur flamme était nécessaire à l'éclosion des œufs, ou comme si elles étaient poursuivies par le souvenir des nids creusés au désert, à même la brûlante arène. Leurs œufs faits elles chantent leur délivrance, mais seulement si elles n'entendent aucun bruit, si elles peuvent se croire à l'abri de l'homme. Elles ne supportent pas plus sa surveillance que sa domination. Tout nid qu'il découvre est aussitôt abandonné. Elles ne consentent jamais à élever des petits pour un maître.

On a recours encore à des poules. Non pas à toutes, à celles dont la température est la plus haute. On leur confie les œufs trouvés et on les installe dans des nids douillettement garnis de duvet. Les pintades n'ont pas un regard pour ces fils éclos sous d'autres ailes, dans un esclavage déshonorant.

Ce caractère farouche rend très difficile la récolte de leurs œufs. Heureusement elles chantent. Cependant, comme leur chant s'élève aux heures lourdes, lorsque gens et bêtes dorment, on perd plus d'une couvée. On perd aussi des nichées toutes venues! Errantes et vagabondes comme des perdreaux à qui elles ressemblent à s'y tromper, les petites pintades sont toujours en partance vers on ne sait quel pays.

Mais, pour les bêtes comme pour les gens, l'ombre marque l'heure du retour. Le désir d'un abri clos ramène tout ce monde au poulailler. Devant le soleil qui croule et meurt dans leurs yeux vides, les coqs et les poules, puis les dindons, puis les pintades se pressent de rentrer. Ils gagnent leur perchoir et s'y installent par étages. Les canards s'ébranlent les derniers. Familiers par atavisme avec la nuit, ils ne reviennent qu'à regret. Aussi, pour les rassembler, eux et quelques retardataires, du seuil des basses-cours, les femmes les appellent par toute la campagne d'un long cri pareil : ti ! ti ! ti ! ti !... que de toit en toit on entend vibrer, s'éloigner et s'éteindre dans le crépuscule...

FIN

TABLE DES MATIERES

	Pages.
AVERTISSEMENT	9
La course landaise	13
La chasse aux palombes	23
A la poursuite de l'isard	31
Les oies d'Armagnac	41
Autour de l'alambic	51
Noce gasconne	61
La fête du cochon	73
La chasse au blaireau	85
Hallalli	95
La vigne	105
Dans le pignada	115
Les fontaines sacrées	126
Le blé	137
La pêche à la lamproie	147
Les champignons	159
Une partie de pelote basque au chistéra	169
Lous pousouès : les sorciers	180
Les noces du maïs	189
La bécasse	202
Lous esclops : les sabots	211
La taupe	221
Les bergers de la montagne	231
A la basse-cour	243

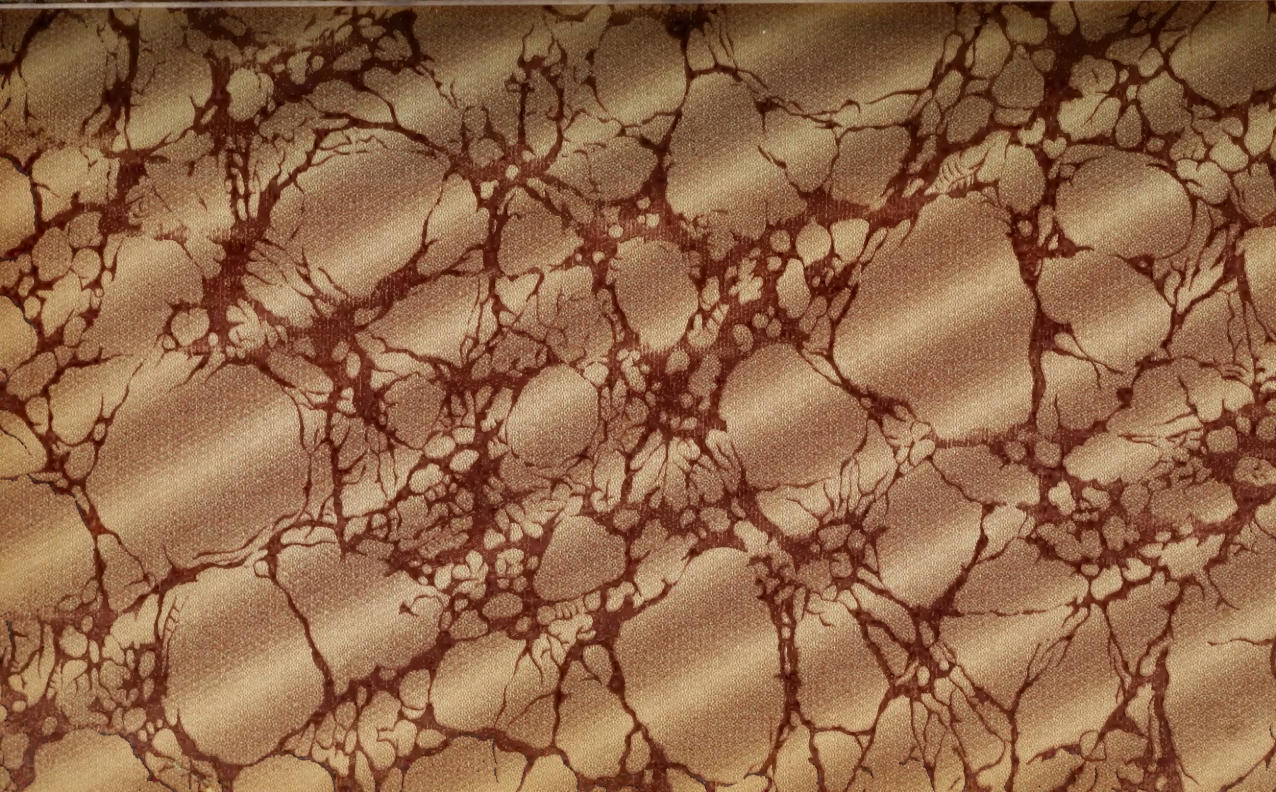
PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET C^ie^, 8, RUE GARANCIÈRE. — 35157.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Jean BALDE. — **La Vigne et la Maison.** Roman. *(Prix Northcliffe 1922)* 1 v. — **Le Goéland.** Rom. 1 vol.
Princesse BIBESCO. — **Isvor ou le pays des saules.** . . . . . 2 vol.
Ch. DE BORDEU. — **La Terre de Béarn.** 1 vol.
Gaston CHÉRAU. — ***La Despélouquéro.** 1 vol.
Virginie DEMONT-BRETON. — **Les Maisons que j'ai connues. Le Pays natal** . . . . . 1 vol.
Jacques DIETERLEN. — **Le Roman de la cathédrale** (Strasbourg) . . . . . 1 vol.
J. DUFOURT. — **Marielle.** Roman . . . . 1 vol.
— **Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise.** Roman . . . . . 1 vol.
Émile HENRIOT. — **Aricie Brun ou les vertus bourgeoises.** *(Prix du Roman Ac. franç. 1924.)* 1 vol.
Charles LE GOFFIC. — **L'Abbesse de Guérande.** Roman . . . . . 1 vol.
— **Madame Ruguellou** Roman . . . . . 1 vol.
Pierre LHANDE. — **Mirentchu.** Roman . . . 1 vol.
— **Bilbilis.** Roman . . . . . 1 vol.
Jean MAUCLÈRE. — **L'Infernale.** Roman. 1 vol.
François MÉNEZ. — **L'Envoûté.** Roman . . 1 vol.
Émile MOSELLY. — **Terres lorraines.** Roman. *(Prix Goncourt 1907).* . . . . . 1 vol.
Charles NISMES. — **L'Héritage de M. Pébadie.** Roman . . . . . 1 vol.
C^tesse J. DE PANGE. — **Le Beau Jardin.** Roman. 1 vol.
Ernest PÉROCHON. — **Nêne.** Roman. *(Prix Goncourt 1920).* . . . . . 1 vol.
— **Les Creux-de-Maisons.** Roman . . . . . 1 vol.
— **La Parcelle 32.** Roman . . . . . 1 vol.
— **Les Gardiennes.** Roman . . . . . 1 vol.
Joseph DE PESQUIDOUX. — **Chez nous.** Travaux et jeux rustiques. 2 vol — **Sur la glèbe** . . . 1 vol.
Émile POUVILLON. — **Terre d'oc** . . . . 1 vol.
Gaston ROUPNEL. — **Nono.** Roman . . . . 1 vol.
Isabelle SANDY. — **Andorra.** Roman . . . 1 vol.
Jean SARMENT. — **J. J. de Nantes.** Roman. 1 vol.
Charles SILVESTRE. — **L'Amour et la Mort de Jean Pradeau.** *(Prix Revel 1924).* Roman . . . 1 vol.
— ***Aimée Villard, fille de France.** Roman. 1 vol.
— ***Belle Sylvie.** Roman . . . . . 1 vol.
— ***Prodige du cœur.** Rom. *(Prix Femina 1926)* 1 vol.

Chacun de ces volumes in-16 . . . . . 12 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 35157-IV-6.



DC
611
A727P4
t.1

Pesquidoux, Joseph Dubosc
Chez nous

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 30 20 05 007 3